



**BIBLIOTECA
CENTRALA A
UNIVERSITĂȚII
DIN
BUCUREȘTI**

Nº Curent 62989 Format m.

Nº Inventar A.44952 Anul

Sectia Depozit IV Raftul

KEYSERLING

SUR
L'ART
DE LA VIE



LIBRAIRIE STOCK

SUR L'ART DE LA VIE

DU MÊME AUTEUR :

à la même librairie

LE MONDE QUI NAÎT, in-16.

JOURNAL DE VOYAGE D'UN PHILOSOPHE, 2 vol., in-8°.

FIGURES SYMBOLIQUES (*Coll. Le Cabinet Cosmopolite*).

ANALYSE SPECTRALE DE L'EUROPE, in-8°.

PSYCHANALYSE DE L'AMÉRIQUE, in-8°.

MÉDITATIONS SUD-AMÉRICAINES, in-8°.

LA VIE INTIME, in-16.

LA RÉVOLUTION MONDIALE, in-16.

(V. en appendice une notice plus détaillée).

Inu. A. 44.952

COMTE HERMANN DE KEYSERLING

KEYSERLING, Hermann Alexander

SUR *graf von,*

L'ART
DE LA VIE

61090



1936

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

7, rue du Vieux-Colombier

PARIS

CONTRÔLE 1953

1956

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII
BUCUREȘTI
COTA 62989

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ A PART,
SUR ALFA BOUFFANT, DEUX CENT VINGT
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 220
ET QUARANTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR
MARQUÉS H.-C.

RC70/03

B.C.U. Bucaresti



C61090

*Tous droits de reproduction, traduction, adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
Copyright 1936 by Hermann de Keyserling and
LIBRAIRIE STOCK, DELAMAIN et BOUTELLEAU, Paris.*

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE.	9
I. — LA PHILOSOPHIE EST UN ART.	13
II. — DE LA JUSTE DÉSIGNATION.	21
III. — DE L'ART ORATOIRE.	35
IV. — DU MYSTÈRE DE LA POLARISATION.	53
V. — DE LA CONCENTRATION.	87
VI. — DE LA POLYPHONIE.	97
VII. — UTOPISTES ET PROPHÈTES	107
VIII. — DU DÉSORDRE FÉCOND.	125
IX. — LE CONFLIT DES GÉNÉRATIONS.	141
X. — L'INDIVIDU ET L'ESPRIT DE L'ÉPOQUE.	169
XI. — DU NOMBRE LIMITÉ DES FORMES CULTU- RELLES IMPORTANTES.	189
XII. — LA SIGNIFICATION DE L'ART CHINOIS.	201
XIII. — MORTS ET RENAISSANCES.	207
XIV. — SUR L'AVENIR DES CIVILISATIONS MÉDI- TERRANÉENNES.	227
XV. — LA VIE EST UN ART.	247
XVI. — CULTURE DE LA BEAUTÉ.	277

PRÉFACE

LE titre de cette collection d'essais se justifie directement par les deux derniers qu'elle contient et qui sont ceux dont l'importance me paraît être la plus vitale; indirectement, par cette idée qui inspire chacun d'entre eux, qu'il n'existe *pas un* problème de la vie qui n'exige de l'art pour être résolu. Au reste, chaque essai traite, indépendamment des autres, du thème particulier qu'indique son titre.

Il ne s'agit donc pas ici d'un livre du même genre que ceux que j'ai déjà fait paraître en langue française. Néanmoins, il forme une unité. Une unité au point de vue des idées d'abord; c'est ce qui m'a permis d'y inclure les essais I, X, XI, XII, qui datent respectivement des années 1906, 1908, 1919 et 1921, mais dont l'angle de vision est le même que celui des essais qui ont été écrits en 1935; j'adresse ici mes remerciements à la Deutsche Verlagsanstalt de Stuttgart pour m'avoir permis de publier une version française de ces quatre essais dans un contexte autre que celui du livre *Philosophie als Kunst*, dont ils font partie dans l'original allemand. Mais de plus, — sauf dans les quatre essais traduits de l'allemand (les autres ont été directement écrits en français) — on trouvera cette unité que créent une direction de l'attention et un état d'âme identiques. J'avais traité de la plupart des thèmes dont s'occupe ce livre, soit dans des discours, soit dans des sessions de l'Ecole de la Sagesse, soit enfin dans des

conversations privées durant cette période particulièrement intense de ma vie d'orateur et de péripatéticien qui s'étend du mois de décembre 1934 au mois de mai 1935. Pour préciser quelques dates: les idées que contiennent les essais IV, VI, VII et XIII furent énoncées en partie de vive voix durant les « conversations de Terramar » à Sitges près de Barcelone, cette session de l'Ecole de la Sagesse qui dura du 29 décembre 1934 au 6 janvier 1935, et au cours de l'autre session qui eut lieu à Palma de Mallorca du 25 au 29 janvier 1935. J'avais parlé dans des discours du conflit des générations le 12 janvier 1935 à Barcelone et le 1^{er} mars à Paris; sur l'avenir des civilisations méditerranéennes à Palma de Mallorca le 25 janvier. Les prémices de mes idées sur cette vérité que la vie est au fond un art furent offertes à Barcelone le 3 février 1935, en guise d'adieu et comme témoignage de ma reconnaissance, à ce public Catalan qui avait montré presque deux mois durant un intérêt si intense et si bienfaisant pour mon activité sous toutes ses formes. Enfin, « Culture de la Beauté » était le titre du discours que j'eus l'honneur de prononcer à Florence le 13 mai 1935, dans la *sala dei duecento* du *Palazzo Vecchio*, dans le cadre du *Maggio Musicale Fiorentino*.

Mais celles et ceux qui m'écoutèrent alors, ne retrouveront pas tout à fait dans ce livre ce à quoi ils s'attendent peut-être. D'abord, tout ce qui fut « discours » alors, a dû être complètement transposé et transformé; le lecteur trouvera mes raisons pour cela dans l'essai sur l'art oratoire. Ensuite, bien des pensées ont mûri depuis. Enfin, le fait que j'ai écrit ce qui est inédit dans ce livre dans une suite ininterrompue du commencement jusqu'à la fin durant l'été de 1935, a eu cette conséquence na-

turelle que les différents essais représentent pourtant jusqu'à un certain point des chapitres d'un ouvrage unitaire. Chacun d'entre eux complète les autres et les derniers-nés se détachent du fond de leurs devanciers. En somme, ce livre tient lieu, dans mon cas, de ce que serait devenue une véritable esthétique sous la plume d'un philosophe systématique. Cela, je ne le suis pas et je ne veux pas l'être, car je ne crois absolument pas à la valeur d'aucun système de philosophie; la réalité totale n'est pas systématisable; partant une construction rationnelle qui prétendrait embrasser tout, ne saurait exprimer la vérité. Mais d'autre part, j'ai mes vues personnelles sur les lois esthétiques que doit observer tout homme qui veut comprendre et agir en partant de l'esprit. De ces vues, rien encore n'a été publié en français à l'unique exception de ce que contient l'essai « Jésus le Mage » des *Figures Symboliques*. Qui donc lira les essais I, II, V, VI, et surtout IV, lequel expose la quintessence de cette méthode vitale et concrète que j'emploie presque exclusivement pour mon progrès personnel aussi bien que dans mon enseignement, trouvera peut-être expliquées certaines des particularités qui jusqu'ici lui ont paru étranges dans ma manière d'écrire, de penser, de parler et de vivre.

Les quatre essais dont l'original est allemand ont été traduits en français par M. Jacques Morize. Le même eu l'obligeance de revoir et de corriger, mais seulement là où c'était à mon sens nécessaire, le texte original français des autres. J'ai le plaisir de lui exprimer ici-même, pour son travail, mes remerciements et mes félicitations.

LA PHILOSOPHIE EST UN ART

Les temps changent. Après avoir été représenté durant des siècles comme un être hostile à la lumière, étranger à la vie, de l'espèce du hibou, dont les yeux d'érudit armés de lunettes ne quittent ses papiers et ne jettent un regard sur la nature que pour la critiquer et la renier, voici que le philosophe se voit peu à peu de nouveau reconnaître la signification qu'il possédait au temps de Platon, où il était l'amant passionné de la sagesse. Or l'amant type n'est pas le vieillard à l'esprit serein : c'est l'éphèbe fougueux et plein d'ardeur. Et tandis que de nombreuses décades n'ont vu dans la métaphysique que la plus sèche et la plus abstraite de toutes les disciplines érudites, la quintessence même de l'ennui, il en est aujourd'hui qui savent et beaucoup qui pressentent que la philosophie est moins une science qu'un art. Or l'art est l'expression la plus haute, la plus vivante de la vie.

En fait, la philosophie n'est une science que dans la mesure où tout art en est une, — en tant qu'il s'agit de manier parfaitement les moyens d'expression, d'être maître d'une certaine technique, de connaître et de comprendre la matière à élaborer. La technique du penseur, c'est la pensée même. Être capable de penser a vraiment pour lui une valeur purement technique; c'est ce qui fait sa compétence, tout comme le sculpteur doit être capa-

ble de diriger son ciseau; cette faculté, on est donc en droit d'en exiger la présence chez tout philosophe qui a le courage de paraître en public. Le moyen d'expression du penseur est le langage, en ce sens qu'une idée ne se réalise que dans une formule claire et sans ambiguïté. Enfin, sa matière première, c'est son savoir. De même que le musicien doit avoir dans le sang la science de l'harmonie et du contrepoint et savoir apprécier exactement l'effet de chaque succession de sons et de chaque ensemble musical par rapport à ce qui précède et à ce qui suit, le philosophe doit être maître des lois de la pensée et pouvoir juger clairement les rapports des idées et leur valeur relative. Et de même que nous devons supposer chez le peintre une connaissance assez complète de la matière de son art, pour qu'il comprenne le rôle chimique de ses couleurs, prévoie leur influence réciproque et leur transformation possible, le philosophe doit dominer la science de son époque et en apprécier avec justesse les résultats, afin que le tableau du monde qu'il brosse ne ternisse pas après coup et ne soit pas menacé de ruine par la dégradation des couleurs. C'est en ce sens — et en ce sens seulement — que le philosophe est un savant, au sens propre du terme; sa qualité de savant ne vaut que pour cette partie de son métier qu'on peut apprendre et enseigner. Mais philosopher, à vrai dire, cela, c'est un art authentique. Le penseur travaille avec les lois de la pensée et les données scientifiques exactement comme le musicien opère avec les sons. Il lui faut trouver des accords, imaginer des successions de sons, fondre les parties dans le tout en vertu d'un rapport nécessaire. Mais pour cela il faut de l'art. Le savoir le plus étendu ne saurait produire par lui-même une vision du monde; du

jugement le plus aigu ne sort jamais une nouvelle vérité. Il s'agit d'organiser le savoir positif, d'introduire un sujet dans l'objet, de fonder ce qui n'est que phénomène transitoire sur une idée; il s'agit de donner une structure à ce qui est amorphe, d'octroyer une forme à la matière et de l'éveiller ainsi à la vie. Aussi le problème essentiel pour la philosophie comme pour chaque art est-il celui de la forme. La question de la valeur de telle vision du monde se ramène à une question de style.

Evidemment, par style, je n'entends pas la forme extérieure du langage, je songe au style de la pensée. Un grand penseur n'a pas absolument besoin d'être un grand écrivain. Son art ne consiste pas à former des mots, des phrases et des idées, mais à former des problèmes. Sa tâche n'est pas d'exprimer ce qu'on sait déjà, mais de disposer ce qu'on ignore de telle manière qu'il devienne connaissable. En regard du penseur, l'écrivain n'est qu'un simple décorateur. La capacité plastique, chez l'écrivain, se révèle dans la façon dont il dit ce que, en fin de compte, chacun pourrait avoir pensé et dit. Celle du penseur se révèle dans le point de vue auquel il envisage son objet, dans la manière dont il pose les problèmes, qui comme tels s'offrent à tous les regards. C'est dans ce « comment » que réside toute son originalité et son unique originalité. La neutralité de la matière première considérée en elle-même appert en philosophie, si possible, plus nettement encore que dans les autres arts, puisque tous les penseurs au fond n'ont traité qu'un seul thème : celui des rapports de l'esprit avec la nature ou, pour reprendre l'expression plus imposante d'une autre époque, celui du monde et de Dieu. Seule la façon dont le problème est posé, distingue les penseurs les uns des autres. C'est la forme qui, au

premier chef, confère à la matière sa teneur spirituelle. Et cette forme est fonction du style.

La philosophie est un art. Elle en est un exactement dans le même sens que la peinture et la musique. Elle dispose de moyens d'expression qui lui sont propres; aussi ses œuvres éveillent-elles d'autres impressions que ces dernières. La perfection d'une sculpture ou d'une création musicale nous émeut en fonction de sa beauté. La perfection d'une vision du monde nous frappe en fonction de sa vérité. Or qu'est-ce que la vérité, sinon une forme particulière de la perfection esthétique? — Hume constatant que la nature n'offre aucune preuve de la nécessité du principe de causalité, en conclut que la question du « pourquoi » reposait sur l'habitude et par suite, si l'on veut aller au fond des choses, était arbitraire. Kant qui reconnut les mêmes prémisses, mais à qui, en outre, il n'échappa pas que, si tant est que nous voulions comprendre, nous ne pouvons éviter de poser la question de la cause, arriva à cette conviction que la causalité était une prémisses nécessaire, une condition première, un principe fondamental de l'expérience — et, par cela même, ne pouvait être dérivée de celle-ci. — Nous acceptons la thèse de Kant comme vraie. Or elle ne se distingue de celle de Hume que par la façon dont le problème est posé, par absolument rien d'autre. C'est donc une qualité d'ordre formel qui assure la vérité et la valeur de la critique de la raison pure tout comme la forme du « Baiser » de Rodin en fait la valeur et la beauté. La vérité même, considérée dans cet ensemble, est fonction de qualités d'ordre esthétique, tout comme la beauté d'un poème ou d'une statue.

Aussi, pour découvrir de nouvelles vérités, une vocation intime et originelle est-elle requise, non

moins que pour tout autre effort artistique. La science ne suffit jamais. Celui qui voudrait pratiquer la philosophie avec pour seule ressource son érudition, ressemblerait à l'artiste qui, dépourvu de talent véritable, prétendrait créer en artiste, avec la seule expérience de ses cours d'académie. Cela n'est pas absolument impossible. Celui qui, tout en n'étant créatif qu'à un degré infime, est fort industriel, possède une expérience considérable et suffisamment de discernement pour distinguer avec certitude ce qui est bon de ce qui est mauvais, estimera de manière acceptable non seulement les œuvres d'autrui — s'il y met assez de temps, s'il sait recueillir avec assiduité les idées heureuses qui lui surviennent et rejette impitoyablement celles qui ne valent rien, il parviendra lui-même à mettre au point des œuvres qui ne seront pas mauvaises. Jusqu'à cette limite précise, tout art peut être remplacé par la science complétée par le jugement — jusqu'à la limite de ce qui n'est pas mauvais; ou, comme l'insinuent des critiques caustiques, jusqu'à la limite de ce qui n'est « même pas mauvais ». C'est là le domaine de cet art académique auquel la philosophie aussi a fourni de tous temps un contingent considérable. Mais si important qu'il soit de se discipliner, seule l'inspiration spontanée permet d'atteindre à la grandeur et à la perfection véritable. Nul n'a jamais créé par son labeur un style qu'il ne possédait pas originairement.

LA philosophie est donc un art. Si nous abandonnons maintenant l'aspect esthétique du problème pour l'aborder d'après des catégories psychologiques, nous arrivons au même résultat. Comme toute manifestation essentielle de la vie, la philosophie elle aussi jaillit d'une poussée impérieuse au

dedans de l'âme pour établir entre elle et le monde un rapport satisfaisant et relâcher un état de tension. Elle cherche à établir une relation vivante entre l'univers et l'esprit humain. Or les autres arts qui relèvent de la vie intérieure se proposent-ils un autre but? Goethe qui a peut-être plus profondément que n'importe quel penseur « vécu » cette connexion de l'homme et de la nature, montrait à vrai dire peu de goût pour la métaphysique abstraite. Son sentiment de l'univers a trouvé en des vers immortels son expression adéquate. C'est dans ses accords et ses symphonies que Beethoven lutta avec l'esprit de l'univers — et sûrement il n'y a pas moins de sens de l'univers dans ses derniers quatuors que dans le plus parfait des systèmes de métaphysique qui nous ont été transmis. Platon, Goethe, Beethoven : eux tous aspiraient au même idéal. Mais ils parlaient des langages différents. C'est dans les sons que l'un a trouvé l'expression la plus vivante de son sens de l'univers; l'autre dans des concepts et des idées. Et quand, chez ce dernier, le centre de gravité de sa nature quittait l'entendement pour gagner le cœur, la critique devenait mystique. Il peut ainsi advenir qu'un désir ardent de l'âme, après avoir longtemps trouvé dans la froide analyse de concepts une détente suffisante, s'épanche soudain dans une invocation passionnée au ciel. C'est de cette façon que plus d'un penseur est devenu un saint. Dès lors que la nature intime de l'homme parle, les bornes fixées par l'Ecole n'existent pas. Sans doute la philosophie, la religion et l'art régissent-ils des domaines qui diffèrent en nature et qui pour cela ne sauraient être comparés. Pourtant ils forment une unité en ce sens qu'ils émanent d'une même source et permettent à une aspiration de l'esprit créateur, identique

en principe de s'exprimer. Dans des langages différents, les diverses tendances de l'homme, au fond, ne parlent jamais que de l'Unique, de l'Inexprimable.

De ces considérations ressort le caractère strictement personnel de toute philosophie. Il ne peut absolument pas y avoir de conception du monde impersonnelle, le terme seul renferme une contradiction. Le philosophe ne photographie pas plus la vérité que le peintre ne photographie la nature. Ce qui est impersonnel — et en conséquence inhumain — ne nous regarde en aucune façon, ne peut trouver d'écho dans l'homme. Ce qui est général au sens le plus élevé ne nous est accessible que dans le miroir de ce qui est exclusivement individuel, l'objectif uniquement dans une monture subjective. Y a-t-il par hasard une beauté générale objective? — Non. Cependant, quand nous admirons un chef-d'œuvre unique dans son originalité exclusive, c'est l'idée même de la beauté que nous croyons contempler. Ce qui est individuel au degré le plus élevé est par cela même typique et général. Ainsi, pour les Allemands, Goethe, cette personnalité absolument unique et démesurément multiple, incarne en même temps l'idée de l'humanité supérieure. Il n'en va guère autrement de la vérité philosophique. C'est l'équation personnelle qui seule lui confère, comme à la beauté et au fond à toute idée, une réalité objective. Une philosophie originellement abstraite, impersonnelle est un contre-sens; née poussière, elle retourne à la poussière. Ce qui chez un homme ne sort pas du tréfonds de son cœur, ne saurait parler à qui que ce soit.

C'est précisément de son caractère personnel que la philosophie tire sa valeur objective! — Ce n'est pas un paradoxe, c'est une vérité fondamentale.

Kant a enseigné que le monde ne devient réel pour nous que grâce aux formes de la pensée que nous nous lui imposons — supprimez cet aspect subjectif, vous renoncez du même coup à la réalité objective. C'est donc exactement le contraire de l'idée communément admise, que ce serait alors seulement que « la Vérité » toute nue nous apparaîtrait. Il n'y a de vérité abstraite que par rapport à un sujet pensant — éliminez le sujet, et l'idée de vérité abstraite perd tout contenu. Cette constatation s'applique aussi rigoureusement à la vérité concrète que le philosophe proclame sienne: elle aussi n'est valable, de prime abord, que par rapport à son sujet, à une personne particulière; et c'est seulement par là qu'elle devient supra-personnelle et acquiert une validité générale. C'est que pour nous autres humains, il n'y a précisément pas d'objectivité qui ne se réfère à un sujet. Ceci vaut pour le penseur comme pour tout artiste. Il a beau s'absorber, disparaître presque dans son œuvre, il n'en reste pas moins toujours présent, comme la Loi même de cette œuvre; bien plus, plus il semble s'effacer dans la perfection objective, d'autant plus se manifeste en réalité la présence de son moi créateur. La philosophie dont la vérité apparaîtrait objective au sens absolu, serait en même temps la plus personnelle de toutes. Elle serait l'expression vivante d'une individualité unique, incomparable, inimitable, exclusive. Car répétons-le : la philosophie est un art. Qui cherche la vérité, doit d'abord exprimer parfaitement sa propre personnalité.

II

DE LA JUSTE DÉSIGNATION

DANS l'introduction à notre *Révolution mondiale*, nous avons traité de cette « mise au point des désignations », qui, aux yeux de la Chine antique, était la clef même de la sagesse politique. Mais il s'en faut que nous ayons épuisé le sujet. Celui-ci embrasse, en effet, dans le cadre d'une philosophie qui serait considérée comme un art, la presque totalité du problème de la forme, en tant qu'il se pose non pas à l'écrivain, mais au philosophe.

« Juste désignation », au sens chinois, est essentiellement autre chose que « définition claire ou exacte » au sens européen. Et seule la première sert la *compréhension*. D'abord, on ne peut définir que ce que l'on sait déjà; de telle sorte que toute formule rigide acceptée ferme l'esprit à l'expérience du nouveau dont elle ne tient pas compte. Mais il y a pis : la définition d'un sens rigidement maintenue empêche d'approfondir celui-ci. Même en mathématique pure, où la définition crée la réalité, cette vérité s'impose et c'est sa perception qui a conduit à l'invention des mathématiques supérieures. Dès que le mathématicien s'élève au-dessus du plan des opérations élémentaires de l'esprit calculateur et constructeur, dès qu'il désire *comprendre*, soit les processus de la nature dans toute leur complexité, soit les possibilités de la raison autonome, la fixité qu'exige en principe l'idée de la défini-

nition ne peut être sauvegardée qu'en ayant recours à un expédient grâce auquel les données sont conçues comme fonctions et les grandeurs comme variables jusqu'à la limite de l'infini. S'il en est déjà ainsi dans le domaine de ce que l'on peut appeler la pure formalistique de l'Esprit, — comment la définition rigide, exclusive et immuable saurait-elle servir la compréhension du concret qui n'est que changement et métamorphose? Comment pourrait-elle, en particulier, servir le philosophe dont l'office est de comprendre l'intégralité du concret, dans sa profondeur, et de transmettre cette même compréhension à autrui? Dès qu'on porte son attention sur la teneur spirituelle des phénomènes, à la différence de leur enchaînement extérieur, la vérité fondamentale qui frappe l'esprit est celle-ci : toute donnée a, ou peut avoir, un sens infiniment multiple; jamais elle n'en a un seul. Les phénomènes sont à la teneur spirituelle ce que sont les vingt-cinq lettres de l'alphabet aux significations infiniment nombreuses qu'elles peuvent révéler. Ou, pour rendre l'image plus évidente en la resserrant : les mêmes mots, suivant qu'ils seront interprétés de telle ou telle manière et employés dans tel ou tel ensemble intellectuel, disent des choses absolument différentes. C'est exactement dans ce sens que rien, absolument rien dans la Réalité vivante n'a une signification univoque et exclusive. Et c'est exactement dans le même sens que seule la signification qui est derrière les mots — et non pas les mots eux-mêmes qui, pour une même pensée changent, non seulement de langue à langue, d'époque à époque, mais d'individu à individu et de phrase à phrase — importe pour la compréhension. Or la même vérité oblige à admettre que ce qu'il est impossible de définir une fois pour toutes peut

seul être l'objet d'une philosophie bien entendue. Ou bien la philosophie s'occupe du sens, ou bien elle n'a pas de sens. D'où la non-valeur intrinsèque, au point de vue de la compréhension, du principe même de la définition. Le sens est quelque chose de mouvant et de mécaniquement insaisissable, comme l'est l'expression d'un visage ou le toucher du musicien. Ce n'est pas la forme anatomique d'une tête qui exprime son âme, ce n'est pas la partition telle quelle qui manifeste la teneur musicale d'une sonate. Qui donc désire saisir en philosophe ce quelque chose d'indéfinissable qui néanmoins est ce qui seul importe, doit procéder comme un Rembrandt qui matérialisa en couleurs l'âme même d'un visage, ou comme un Liszt interprétant Beethoven. C'est dire que la valeur spirituelle dépend non pas de la correction logique, mais de l'art qui sait faire converger tous les moyens d'expression disponibles vers l'évocation du Sens vivant qui est un but d'autant plus inaccessible à toute expression conventionnelle qu'il est plus vivant, plus vaste et plus profond. La logique peut avoir du bon; mais uniquement dans la mesure où, comme moyen particulier d'expression entre d'autres, elle sert ce qui dépasse la logique. Depuis toujours, on n'a su désigner Dieu que par des négations et des éliminations. Toute définition positive exclut ce qu'elle n'exprime pas directement — et il n'existe pas de réalité véritablement détachée du tout. D'où la différence de principe entre la « juste désignation » et la « définition ». La « juste désignation » a pour unique but l'évocation d'un sens vivant. N'y réussit que celui qui sait capter un mouvement spirituel dans sa qualité, dans son mouvement même, qui dirige la pensée vivante au lieu de fermer des frontières. Nous pouvons donc conclure par les

thèses suivantes : la définition claire, si chère aux intellectuels, n'a rien de commun avec la juste désignation philosophique; la première tue les problèmes afin de les classer dans un musée; la seconde a pour seul et unique but de les évoquer, ou de les ressusciter à la vie éternelle. Car il n'y a de vérité vivante que mouvante.

Ce que nous venons de dire explique pourquoi toute dogmatique de l'Esprit qui a voulu servir la vie, et non la science abstraite, a tôt ou tard développé une casuistique, laquelle en réalité détruisait la rigidité du dogme tout en le maintenant. La même nécessité qui força jadis la main aux interprètes des livres sacrés, hindous, hébreux et chrétiens, s'est réaffirmée tout récemment et de façon inattendue dans le domaine de la philosophie : F. C. S. Schiller, le pragmatiste, resté néanmoins fervent de la logique abstraite, s'est vu entraîné par la pente naturelle de ses réflexions, à faire déboucher cette dernière dans une sorte de casuistique. Mais ce n'est évidemment pas de casuistique qu'il peut s'agir lorsqu'on veut comprendre à fond : toute casuistique représente en dernier lieu un effort pour concilier les exigences d'un dogme accepté comme immuable avec la réalité mouvante — et un tel effort ne saurait réussir qu'aux dépens de la sincérité et de la probité. C'est à autre chose qu'aspire le philosophe digne de ce nom : il veut harmoniser un Sens universel, indépendant des contingences extérieures, avec une situation concrète, qui comme telle, est unique toujours et partout, puisqu'elle est créée par les interférences de causes particulières infiniment multiples, constellation qui ne se produit exactement identique à elle-même qu'une seule fois. Je dis *situation* au lieu de *donnée* pour faire ressortir d'emblée la plu-

ralité de dimensions essentielle à tout ce qui est à la fois concret et vital. Même en géométrie pure, il faut trois coordonnées pour fixer un point : dans le domaine de la vie et de l'esprit concret, il en faut chaque fois un nombre virtuellement infini. Cette constatation qui, une fois qu'on l'a faite, paraît tellement évidente, qu'il est inutile d'y insister davantage, prouve incidemment la futilité de toute explication causale dans le domaine vital et spirituel : celui qui demande « pourquoi ? » n'est jamais satisfait que si on lui indique une seule cause. Mais notre argumentation nous conduit plus loin : nous avons établi ailleurs comme loi fondamentale de l'action de l'Esprit sur le monde matériel la corrélation du sens et de l'expression¹. Cette loi postule que l'expression doit donner corps en toute circonstance à toute la teneur spirituelle qui se trouve dans l'intention. La teneur spirituelle est toujours infinie en soi ; il n'y a pas de sens possible et imaginable qui ne se rattache, dans les dimensions de l'extension et de la profondeur, à une infinité d'autres sens ; jamais, dans le domaine de l'Esprit, on ne trouve de dernier mot ; par delà toute dernière instance d'une pensée, une autre, plus profonde, peut en principe atteindre à des régions supérieures et transcendantes. C'est que, dans le monde de l'Esprit, tout tient à tout et par une métamorphose, miraculeuse au point de vue de l'intellect, toute valeur peut communiquer avec toute autre valeur. Par contre, toute donnée matérielle est finie

1. Voir l'exposé complet de notre théorie du Sens dans nos ouvrages philosophiques fondamentaux : *Schæpferische Erkenntnis (Creative Understanding, Conocimiento Creador)* et *Wiedergeburt (The Recovery of Truth, Renacimiento)*. Parmi nos ouvrages traduits en français, seule notre *Psychanalyse de l'Amérique*, dans son dernier chapitre (Spiritualité) la développe un peu longuement.

en soi. Cette seule considération suffit à faire comprendre pourquoi toute définition exacte et précise ferme le champ de vision sur tout ce qui est situé au delà de ses propres frontières.

Et nous voici en état de donner la formule de la « juste désignation » qui correspond au dessein d'harmoniser un sens universel avec une situation concrète : il s'agit, dans les limites d'une tâche positive et réalisable, de *définir une teneur spirituelle infinie et universelle en soi, en fonction d'une intention donnée, laquelle est en soi limitée*. Quiconque réussit cela, crée ou induit en celui qui comprend un mouvement spirituel, lequel, en vertu de la limitation même de son rayon d'action original, peut durer à travers tous les changements. Arrivé à ce point, d'un seul coup la non-valeur de tout système philosophique rigide saute aux yeux. On ne peut définir une fois pour toutes que ce qui a cessé de se mouvoir et de changer. En dehors des fictions de l'intellect humain, une telle réalité n'existe pas; un système philosophique au sens traditionnel n'est donc jamais autre chose qu'un artifice logique. En théorie pure, on peut imaginer qu'un tel artifice puisse constituer une approximation assez grande, suivant les lois de la pure pensée, de la réalité intrinsèque. Mais malheureusement, la théorie pure ne concorde jamais avec l'expérience vitale — et c'est cette dernière seule qui intéresse le philosophe, à la différence du mathématicien. Ce dernier a probablement raison en définissant le temps comme quatrième dimension de l'espace et bien des résultats pratiques semblent prouver que des calculs basés sur l'introduction de grandeurs imaginaires correspondent aux processus naturels. Mais il est impossible à l'homme de *comprendre* ces constructions; elles ne lui disent rien. Il est

infiniment peu probable qu'Albert Einstein ait lui-même compris le premier mot de sa théorie de la relativité, si juste soit-elle. Or, toute la valeur possible de la philosophie réside dans la compréhension concrète qu'elle évoque. Une compréhension totale de l'Univers est en principe possible en fonction de l'équation personnelle de l'homme; mais elle ne l'est précisément qu'en fonction de cette équation qui paraît l'exclure; l'idée même de compréhension la présuppose. C'est que la compréhension totale est, en fonction de réalisation intérieure, le résultat de la réaction intégrale de tout l'organisme humain à l'ensemble des influences de l'univers. Or, l'homme n'est pas uniquement cerveau ni appareil logique : d'où la futilité de tous ces grands principes abstraits qui prétendent expliquer, préformer ou définir, aux dépens et à l'exclusion des autres, l'immensité possible du champ de l'expérience vécue.

POUR comprendre aussi vite et aussi profondément que possible toute la portée de ce que nous venons d'exposer, reportons-nous au Verbe de ces rares esprits dont l'histoire paraît prouver que le temps ne peut détruire l'influence : Jésus, Bouddha, Lao-Tseu. Pour chacun d'eux l'historien est à même — ou s'il ne l'est pas, il pourrait l'être — de déterminer les antécédents historiques de leur action et de leurs intentions particulières relatives à tel ou tel état d'esprit ou de conscience qu'il voulait détruire ou modifier. Or, l'adhésion ou la conviction de leurs fervents d'aujourd'hui ne dépend plus en aucune manière de ces antécédents historiques, et les intentions particulières qu'eurent ces maîtres n'ont plus, dans notre vie à nous, aucun objet qui leur corresponde. Néanmoins, les vérités

qu'ils proféraient sont aussi bien comprises par ceux qui aujourd'hui possèdent les organes correspondants, qu'elles l'étaient alors, et les desseins qui ne nous touchent plus directement, n'en produisent pas moins un effet créateur ou accélérateur. La raison d'être de cet état de fait, si paradoxal en apparence, est la suivante: ces grands esprits incarnaient et exprimaient un « sens » tellement profond que, de même que la lumière est perçue par l'œil, il est saisi *immédiatement* par l'âme ouverte à leur influence comme racine spirituelle d'une multiplicité de sens particuliers. En d'autres termes: ils incarnent directement non pas l'univoque mais le plurivoque, l'« au delà des noms et des formes » des Hindous. Quant aux intentions particulières qui inspiraient le texte de leur enseignement, elles sont involontairement appréhendées par chacun, grâce à cette même profondeur radicale, comme symboles de toutes les bonnes intentions. Car l'esprit vit au moyen d'images, et non pas de faits. La vie spirituelle n'est qu'une suite de lectures de symboles. Et ce n'est pas le sens définissable par l'intellect qui représente le prototype du sens spirituel: celui-là n'est au contraire qu'une expression symbolique entre d'autres¹, qu'il faut savoir lire et interpréter pour qu'elle révèle sa signification.

Nous voilà loin de ces définitions nettes qui font les délices des intellectuels de tous les temps. Mais le fait est constant qu'aucune de ces cloisons étanches qu'établit la réflexion intellectuelle entre des données d'origine ou de teneur spirituelle ne correspond à une réalité vitale. Elles ne correspondent

1. Le lecteur trouvera le développement de la théorie de l'esprit à laquelle se rapportent ces derniers passages dans les deux chapitres terminaux: « Iruption de l'Esprit » et « Divina Commedia » de nos *Méditations sud-américaines*.

toutes qu'aux limites de l'entendement discursif. Un esprit ou un sens infini ou absolu serait indéfinissable par définition, car tous les « sens » possibles se fonderaient en lui; non pas comme résultat d'une dernière analyse, mais par le fait d'une synthèse originelle qui anticiperait dans la dimension de l'intensité toute multiplicité articulée dans l'extension, qu'elle soit d'ordre irrationnel ou rationnel. Un tel esprit n'apparaîtrait évidemment plus comme articulé et clair. D'où cette qualification d'ineffables que toutes les mystiques sont unanimes à accorder à leurs expériences suprêmes. D'où le langage purement symbolique ou bien paradoxal, pour autant qu'il se sert de concepts logiques, des esprits les plus profonds. P. D. Ouspensky, un des rares intuitifs de très grande profondeur qui vivent de notre temps, a écrit : « Combien de temps et de labeur pourraient être épargnés et de quel énorme poids de souffrance l'humanité pourrait se libérer, si elle savait comprendre cette vérité pourtant si simple que la vérité ne peut être exprimée en langage humain. Alors les hommes cesseraient de s'imaginer qu'ils possèdent « la vérité » ; ils cesseraient de forcer d'autres à accepter la leur et admettraient que d'autres s'approchent de La Vérité suivant une autre direction, sur une voie personnelle, exactement comme ils s'en approchent eux-mêmes. Combien de discussions intellectuelles, combien de luttes religieuses, combien de violences faites à la pensée d'autrui deviendraient inutiles et impossibles si les hommes comprenaient que *personne* ne possède la Vérité, mais que tous sont à sa poursuite, chacun à sa manière ¹. » Il est bien vrai

1. *Tertium organum, the third canon of thought*, seconde édition anglaise (l'original est russe), Londres 1934, Kegan

que les ultimes vérités métaphysiques ne sont pas susceptibles d'explication, l'implication de tout le particulier qui existe dans l'Univers constituant leur essence même.

Pourtant, ce que nous venons d'avancer ne s'applique qu'aux vérités primaires ou ultimes. S'il en était autrement, le langage purement symbolique du poète ou celui même du musicien serait le seul qui pût servir la connaissance profonde. En fait, plus on s'avance, en partant du fond métaphysique, vers la surface de la vie, et plus s'avèrent comme utiles sinon nécessaires l'articulation et l'explication. S'il en était autrement, jamais l'humanité n'aurait senti le besoin d'évoluer du langage symbolique des révélations religieuses vers cette analyse précise, et sans ambiguïté, qui est le propre et la gloire de la science exacte. Nous voici arrivés à l'aspect pratique du problème de la « juste désignation ». Nous avons dit que cette dernière, à la différence de la définition proprement dite, créait une synthèse de l'universel et de l'unique en exprimant une teneur spirituelle, infinie en soi, en fonction d'une intention donnée, celle-ci étant limitée en soi : qui y réussirait, créerait ou induirait en celui qui comprend un mouvement spirituel capable, en vertu de la limitation même de son rayon d'action originel, de durer à travers tous les changements. De telles synthèses constituent la tâche propre de toute philosophie articulée. Et cette philosophie est bien nécessaire, car plus la conscience humaine s'éveille, plus elle a besoin de lumière dans

Paul, Trench, Trubner et Co, Ltd, éd. — Nous avons expliqué nous-mêmes les avantages particuliers du paradoxe pour la transmission des vérités spirituelles dans l'essai « Jésus le mage » de nos *Figures symboliques*; (Paris, Stock, éd.).

le sens de la clarté qu'exigent ses propres lois, qui sont celles de la discrimination. Toute la différence entre la compréhension et l'intuition, au sens spécial de l'*Ahnung* des romantiques allemands, est là.

Inutile d'insister davantage. Notons seulement que comme conséquence particulière de nos raisonnements, nous arrivons une fois de plus à la constatation que le philosophe véritable est dans son essence un artiste et non pas un homme de science. Ce que nous avons avancé sous forme de thèse abstraite dans le premier essai de ce volume, essai qui résume la toute première conférence que nous ayons faite dans notre vie, à l'âge de vingt-cinq ans, nous l'appliquons ici à la psychologie individuelle et collective. Mais nous restons encore ici dans les principes généraux : on les verra en pleine action dans nos grands ouvrages, dont l'intention est de suggérer et de stimuler. Achéons ce petit essai par un exemple qui donnera du coloris aux contours de notre texte. Après le discours que je fis, en mai 1935, au Palazzo Vecchio de Florence sur la culture de la Beauté, discours qui désignait l'idéal de la beauté comme l'idéal proprement sauveur de notre époque¹, un Italien intelligent me fit cette objection : pourquoi ne pas chercher à guérir les maladies collectives de notre temps en partant plutôt de l'idéal de la charité? Ma réponse fut la suivante : ce dernier idéal n'est plus une idée-force. Pendant qu'il l'était, il a déjà donné, dans la direction de son jaillissement initial, tout ce qu'il pouvait donner de positif. De nos jours, hélas, de grand symbole de la force morale qu'il fut au temps des martyrs chrétiens, il est devenu symbole de faiblesse; non pas, bien entendu, si l'on s'en tient à sa définition livresque, mais si l'on a en vue cette

1. Voir le dernier essai de ce volume.

compréhension intime et spontanée qui seule compte dans la vie. Cette énantiodromie est le destin de tout mouvement temporel. Il n'en est point qui ne change, chemin faisant, de direction et de forme, et ne se métamorphose à la fin en son propre contraire. Cependant, dans le monde de l'Esprit, tout se tient. Exactement comme jadis, au cours de l'évolution de l'amour chrétien, la beauté bafouée au début ressuscita sous le signe même de la croix, la charité peut renaître comme idée-force dans cette ère virile à l'extrême qui est la nôtre, sous le signe de l'idéal de la Beauté. Car la perfection générale que celui-ci implique réveillera à la longue, mais inévitablement, la nostalgie de *toutes* les perfections. Et qu'on se garde bien de croire qu'il puisse s'agir ici de simple compensation — laissons cette interprétation simpliste aux psychanalistes. Le cosmos chrétien, grâce aux racines plus profondes qui furent les siennes, devint à la fin plus vaste que celui du paganisme antique. De nos jours, le culte de la force — quelles que soient les apparences passagères — ne remplace pas celui de la charité, il s'y surajoute. Au cours de l'ère chrétienne, on avait désappris le sens positif de la force, qui s'était donc perdu : d'où la laideur de presque tout ce qui est puissance dans le monde moderne. Dans un but d'enrichissement, je tâche aujourd'hui de ressusciter l'idéal bien entendu de la Beauté. A la même fin, j'ai, à d'autres occasions, mis l'accent sur la compréhension au lieu de l'amour et de la foi¹. Dans le monde de l'Esprit, il y a communication directe entre tous les idéals. Dans le monde des contingences historiques, pour atteindre à un

1. Voir les chapitres « Amour et Compréhension » et « Le Problème religieux » de *Wiedergeburt (The Recovery of Truth, Rénacimiento)*.

idéal quelconque, il nous faut choisir la voie qui corresponde le mieux aux penchants naturels qui se manifestent et aux effets qu'ils ont réalisés; car on ne peut comprendre qu'à travers ce qui est déjà compris.

De deux choses l'une : ou bien l'on veut échapper à ce bas monde, qu'on trouve alors la désignation la mieux appropriée à mortifier la nature. Ou bien l'on aspire à spiritualiser cette même nature, alors il n'y a pas d'autre bonne méthode que la suivante : s'efforcer d'abord de comprendre cette nature exactement, telle qu'elle est, dans l'état précis où elle se trouve; ensuite, les yeux fixés sur les buts éternels auxquels on aspire, l'engager sur le chemin que l'action antérieure, si funeste qu'elle ait d'abord apparu à un regard superficiel, a en réalité déblayé.

1935.

III

DE L'ART ORATOIRE

IL existe un proverbe allemand intraduisible tel quel en langue étrangère : *eine Rede ist keine Schreibe*. Ce proverbe veut dire qu'il est impossible de rendre un discours digne de ce nom en langage écrit. C'est la vérité même. Pourtant, bien peu de personnes de nos jours, même parmi les plus avisées, s'en rendent compte. Et c'est sans doute pour cela que l'art oratoire, du moins dans sa plus haute expression, s'est presque perdu; il n'existe plus de tradition vivante qui enseigne à le pratiquer, à le comprendre et à le juger. L'art oratoire est à vrai dire un art aussi autonome par rapport à celui de l'écrivain, que l'art du sculpteur par rapport à celui du peintre; et les normes qui le régissent sont devenues à ce point étrangères à la conscience moderne, que le plus grand nombre croit pouvoir juger jusqu'aux discours politiques et judiciaires — les seuls du genre auxquels on reconnaisse encore généralement le caractère de véritables discours — d'après le sténogramme lu ou même d'après des comptes rendus. D'où cette coutume sacrilège d'appeler même d'authentiques chefs-d'œuvre oratoires, et qui ne sont que cela, des « conférences ».

Pourtant, c'est un abîme qui sépare précisément la conférence du véritable discours. Une conférence peut être imprimée et lue. Point n'est besoin, en l'écoutant, d'adopter une attitude différente de celle qui est requise pour bien lire un livre. Le confé-

rencier, si intéressant soit-il, ne représente qu'une espèce d'épiphénomène de la conférence ; il s'y surajoute, et l'on peut rendre justice à l'œuvre en faisant abstraction, ou presque, de l'artiste. Dans le cas de l'orateur, sa personnalité vivante et présente est non seulement l'essentiel, elle est tout. Car c'est l'homme intégral qui s'exprime par le discours véritable, et aucun écrit ne saurait rendre cette totalité, chaque fois unique et indivisible. D'où cette réponse que j'ai donnée tant de fois à ceux qui me demandaient pourquoi je paraissais accorder plus d'importance à mes discours qu'à mes écrits : il est possible de dire davantage en une heure de discours authentique, qu'en cinq cents pages d'un livre bien écrit.

Ce n'est pas, en effet, « l'objectivation » d'une réalité spirituelle qui constitue le fond d'un discours, mais le « subjectif pur » auquel celle-là donne un corps. Toute la valeur de la parole en général et de la parole écrite en particulier consiste en ceci, que ce qui, dans le cas d'un sujet, est purement subjectif, sa compréhension, son émotion, sa sensation concrète, peut, par l'intermédiaire d'une objectivation adéquate, ressusciter par évocation en autrui comme état subjectif sinon identique, du moins correspondant. Cette possibilité est due à cette loi fondamentale qui régit toutes les manifestations de l'Esprit, que j'ai appelée la loi de la corrélation du Sens et de l'expression¹. Cependant, pour que cet effet se produise, il faut que l'initiative spirituelle du lecteur ou de l'interlocuteur

1. Nous avons traité tout au long des différents aspects du problème de la réalisation du Sens dans nos deux livres interdépendants *Compréhension créatrice et Renaissance*, non encore traduits en français. Je renvoie aux éditions allemandes *Schöpferische Erkenntnis* et *Wiedergeburt*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, anglaise et américaine. (*Crea-*

donne un sens à ce qui, en tant que phénomène matériel, n'en a pas; je dis « donne un sens » et non pas seulement « l'y trouve », car la réalité spirituelle n'existe dans notre monde que sous forme d'un mouvement du dedans vers le dehors, lequel dans chaque cas particulier passe par le tréfonds de la personnalité, si bien que même la compréhension la plus passive en apparence est en réalité un acte créateur; celui à qui l'esprit fait défaut, ne comprendra jamais un autre esprit, et personne ne réalisera jamais en dehors de lui ce qui ne vit pas en puissance en lui-même. D'où les limites imposées par sa nature même à l'Écriture : chaque fois qu'elle n'est pas comprise, tout l'esprit qu'elle incarne s'en retire à l'instant, et par ailleurs toute fausse interprétation le trahit.

Des limites pareilles sont en principe inhérentes à toute objectivation de l'Esprit. Mais plus les moyens d'expression simultanément en jeu sont riches, et surtout plus l'expression représente en elle-même un mouvement, plus les limites s'étendent; et alors l'évocation du subjectif par l'objectif réussit d'autant plus sûrement. D'où l'efficacité supérieure du Verbe transmis oralement, comparée à celle du Verbe fixé par écrit. C'est cette vérité qu'affirment ces grandes religions qui considèrent comme véritable réceptacle du Verbe Divin non pas l'Écriture, mais la tradition; l'Église chrétienne n'a pas dans tous les cas encouragé l'étude non surveillée de la Bible, et de nombreux brahmanes,

tive Understanding et The Recovery of Truth; London, Jonathan Cape, New-York, Harper Brothers) et espagnole (Conocimiento Creador et Renacimiento, Madrid, Espasa-Calpe). Que le problème du Verbe ne représente en dernière analyse qu'une spécialisation du problème de l'Image, est une des thèses principales de nos Méditations Sudaméricaines.

lorsque pour la première fois il fut question de fixer par écrit certaines doctrines hindoues, s'y opposèrent même tout net : des erreurs pourraient alors s'y introduire, événement impossible, d'après eux, aussi longtemps qu'il n'existerait qu'une tradition orale. Le sens profond de ces opinions qui ne divergent qu'à la surface est celui-ci : si l'Écriture fixe les idées, seule la Tradition orale est à même de perpétuer la juste manière de les comprendre. Et qu'on se garde bien de croire que le mot « tradition » soit synonyme ou équivalent de celui de « commentaire ». Tout commentaire est situé sur un plan spirituel inférieur à celui du texte ; s'il explique ce que ce dernier implique, il ne pénètre jamais plus profond ni plus loin. La tradition vivante, par contre, embrasse le texte de haut ; elle ne se sépare pas de sa racine vitale, de sa raison d'être ; vivante elle-même, elle perpétue le sens à travers tout le métabolisme des mots et des concepts. Et elle peut y réussir, parce qu'elle s'adresse directement d'un sujet à un autre sujet ; elle s'adresse toujours et partout *ad hominem*, à l'homme concret qui désire comprendre. Or, toute réalité spirituelle étant d'ordre subjectif, il n'y a de toute évidence que la tradition qui puisse perpétuer directement le « subjectif » d'un maître.

Le meilleur transmetteur d'une tradition est évidemment son initiateur lui-même ; ou, pour mieux dire, l'auteur vivant représente sa propre tradition, ce qu'il ne peut plus faire après sa mort. Ceci une fois compris, la signification de la vertu spéciale du Verbe prononcé de vive voix saute aux yeux. La teneur d'un livre de pensée ne dépasse jamais celle des idées qu'il énonce ; libre au surplus à tout lecteur de les interpréter à sa guise. Le Verbe vivant, par contre, ne se contente pas d'énoncer et

d'impliquer : il exprime tout son fonds créateur, le conscient aussi bien que l'inconscient, l'irrationnel autant que le rationnel; *il exprime immédiatement l'être même du penseur*. D'où cette action véritablement miraculeuse du discours que des milliers d'exemples illustrent — action qu'aucun livre n'a jamais exercée, sauf sur ces rares esprits qui par eux-mêmes auraient été capables en principe de l'écrire, de manière que, au fond, ils se reconnaissent eux-mêmes dans le texte d'autrui. Personne ne peut imaginer ce qui est entièrement étranger à sa nature, ni mettre lui-même dans des mots un sens qui le dépasse de loin. Mais chacun est susceptible d'être élevé au-dessus de son propre niveau par une force supérieure à la sienne qui agit sur le même plan et qui l'affecte directement. Ce qui est vrai sur le plan physique, l'est également sur le plan de l'âme et de l'esprit. Ainsi, lorsque se trouve établi un contact direct d'homme à homme, d'esprit vivant à esprit vivant, les cloisons étanches qui généralement séparent le « toi » du « moi » disparaissent.

Voici du coup expliquée cette assertion qui à première vue pouvait paraître paradoxale, à savoir qu'on peut dire davantage dans une heure d'un authentique discours qu'en cinq cents pages d'un livre bien écrit : l'on se comprend soi-même non seulement à demi-mot, mais même à un millième de pensée. Voici expliqué également ce fait historique indubitable que les esprits profonds qui ont exercé la plus grande et la plus durable influence ou bien n'ont rien écrit, ou que, s'ils ont écrit, ce n'est pas dans leur littérature qu'il faut chercher la source véritable de leur influence (le cas de Platon). C'est de leur être subjectif que découle celle-ci et aucune objectivation fixée, si parfaite et com-

plète soit-elle, ne saurait « fixer » cet être même. Par contre, des paroles relativement peu nombreuses, adressées par un être supérieur à un petit nombre de personnes, ont tout naturellement engendré une tradition vivante. Ce que celle-ci perpétue sous forme d'implication, des bibliothèques entières, toute l'histoire le démontre, ne réussiront jamais à l'explicitier; qu'on compare l'ensemble formidable de la théologie chrétienne au volume des évangiles dont les textes conservent avec une grande exactitude le style d'enseignements oraux, dont la parole proprement dite ne composait qu'une partie. Une telle tradition orale constitue le fond véritable de tout ce qu'on désigne par le terme équivoque et si souvent impropre d'immortalité, et c'est l'importance capitale de cette même tradition qui sans cesse fait renaître le prestige, absurde en soi, de ce qu'on appelle la postérité. Cette compréhension meilleure qui se manifeste presque toujours après la mort d'un grand homme, résulte pour une part importante, naturellement, de l'amortissement ou de l'extinction de l'envie; sinon elle ne commencerait pas à s'affirmer, en règle générale, le jour même de son enterrement. Mais cette meilleure compréhension posthume est due aussi à ce que de décade en décade un plus grand nombre d'esprits moins originaux et partant moins sujets à l'envie accumulent et additionnent leurs compréhensions, créant de la sorte à la juste tradition un champ de forces de plus en plus vaste et puissant. Ce qui est vrai de saint Paul et de saint Augustin par rapport à Jésus, qui tous les deux ne l'interprétèrent pas à proprement parler, mais le ressuscitèrent, est tout aussi vrai des grands interprètes de Dante et de Goëthe. Il est clair qu'inévitablement chaque interprète y met du sien, si bien que les

grands esprits croissent et changent inévitablement dans leur évolution posthume, tout comme ils changèrent en évoluant de leur vivant. Néanmoins, c'est uniquement grâce à la tradition et à la tradition seulement que survit, si tant est qu'elle le fait, la manière toute personnelle dont chaque esprit comprit son vocabulaire. Platon, Jésus, Bouddha, Confucius ont tous exalté l'Amour. Mais chacun d'eux désignait par le même terme un état d'âme différent. Et si cet état d'âme ressuscite de génération en génération, cela est dû uniquement à la tradition qui continue de vivre. Que celle de la charité chrétienne meure un jour, et les générations postérieures à cet événement ne comprendront peut-être pas davantage ce que Jésus voulut dire, que nous ne sommes à même de faire renaître en nous l'extase des Aztèques assistant aux hécatombes offertes à leurs terribles dieux.

MAIS ce que nous avons exposé, ne s'applique-t-il pas à toute action et influence personnelles et non pas seulement à l'art oratoire? Sans doute. Mais il est impossible de faire comprendre exactement la signification de l'art oratoire, mode particulier de l'art d'agir au moyen de la personnalité vivante, sans démontrer au préalable que le discours au sens le plus général du terme n'est pas situé sur le même plan que l'œuvre littéraire, dont il représenterait plus ou moins un brouillon, mais qu'il en occupe un autre. Les derniers siècles ont tellement développé dans les classes instruites de l'Europe et de l'Amérique le goût de l'objectivité, qu'elles ont presque perdu les organes indispensables à la compréhension du sens propre de ce qui est subjectif. En conséquence, elles sont en train de perdre tout organe apte à percevoir directement

l'esprit substantiel; elles sont de moins en moins capables de distinguer entre « savoir » et « comprendre », entre octroi de sens et interprétation, entre le *logos spermatikos* et la lettre morte. Il y en a qui ne voient même plus que la force vive de l'Évangile n'est pas identique à l'exposé de ses doctrines contenu dans un dictionnaire compilé par un savant qui n'est que cela ou même un cuistre. Cependant la reconnaissance générale de la part de l'opinion publique qu'il faut tout de même des professeurs, que seuls des jeunes gens suprêmement doués peuvent se passer d'une direction et que la qualité différentielle de l'enseignant joue un rôle immense, contient la réfutation implicite du malentendu signalé. Tout le sens de l'enseignement réside, en effet, dans la différence qualificative qui existe entre le Verbe énoncé de vive voix et la parole écrite. Or la forme la plus haute de l'action par le rayonnement direct de la personnalité vivante, c'est l'art oratoire, comme c'est toujours l'art qui parfait la vie.

Peut-être est-ce en réfléchissant à l'art du silence que nous trouverons le plus facilement la « juste désignation » pour l'art oratoire. Ce silence qui agit n'est pas celui dont le sens s'épuise dans la négative — de ce sens-là, l'oubli forme le prototype — mais c'est ce silence qui exprime mieux une intention que ne sauraient le faire des paroles. Lorsque les femmes, dont l'art de faire attendre est si consommé, arrivent en retard à un rendez-vous ou ne répondent pas précisément à certains passages d'une lettre qui réclamaient une réponse, elles ne le font pas pour décourager, mais au contraire pour évoquer ou intensifier certains sentiments. Lorsque Bouddha et Confucius ne répondaient pas à certaines questions, ils agissaient de la sorte pour

susciter chez leurs disciples dans un sens précis un effort de compréhension qu'une réponse positive n'aurait pu provoquer. C'est dans un dessein analogue que bien des esprits profonds se sont tus durant des époques de clameurs ou se sont retirés dans des thébaïdes aux périodes d'une extrême publicité. Or l'efficacité de telles méthodes tient à ce qu'il ne s'agit pas ici d'un silence brut ou amorphe, mais d'un silence scandé et rythmé; au point de vue formel, il s'agit du même phénomène que dans le cas des vers : là aussi, l'arrêt et la non-existence ont une signification positive. Et il en va de même jusqu'à la ponctuation; jamais je ne compris mieux à quel point Bergson est un grand écrivain, que lorsque je lui demandai s'il modifiait considérablement le premier texte de ses manuscrits : « Les mots quelquefois », me répondit-il, « mais jamais les virgules ». Si maintenant nous considérons les mêmes faits au point de vue non formel, mais substantiel, nous arrivons à affirmer ceci : le silence agissant est celui qui d'une part exige et qui de l'autre ouvre la réceptivité la plus complète. N'entend la Voix du Silence, d'après les grands mystiques la plus éloquente de toutes les voix, que celui qui porte sur le vide extérieur une suprême attention. Et il est indispensable, d'autre part, de créer ce vide de la conscience superficielle, afin que puissent se manifester les puissances du fond. Cette nécessité théorique du recueillement silencieux a été transposée en pratique d'art par les grands techniciens de la méditation. La pensée discursive est arrêtée, des répétitions rythmiques, des invocations scandées, des contrastes dans l'attitude intérieure correspondant à des contrepoints musicaux maintiennent et guident l'attention; à la fin, un nouveau *sujet* s'incarne dans

l'âme de celui qui médite. Pour les collectivités, à l'époque la plus bruyante et la plus spectaculaire de l'antiquité, le souterrain clandestin des catacombes représentait une force d'évocation analogue. Ici aussi, un nouveau *sujet* finit par s'incarner dans le processus historique : celui du Christ.

Eh bien, l'art oratoire représente sur le plan d'un art une synthèse des arts de l'articulation et du silence, des vertus de l'écriture et de la tradition; mais de plus, il donne voix, grâce aux moyens d'expression théoriquement illimités dont il dispose, sur le plan d'un art capable de perfection, à cet élément « ineffable » de la personnalité unique, qui en soi-même échappe à toute objectivation. Car l'orateur qui est un maître véritable peut se servir simultanément de toutes les puissances inhérentes à la raison, à l'émotion et à la volonté; au même degré que le musicien, il peut s'exprimer à travers le rythme, le *tempo*, la tonalité, le « toucher », l'accentuation, le silence, l'harmonie et le contrepoint, la composition et son exécution nuancée. Il peut se servir — ce qui n'est donné à aucun autre artiste — des échos à demi conscients de la mémoire pour colorer le présent; il peut faire de la vraie sculpture par ses gestes, de la peinture véritable par le coup d'œil et le regard. Grâce à cette gamme infiniment riche, l'orateur et lui seul parmi tous les artistes dispose de moyens techniques permettant la manifestation de toutes les puissances de l'Esprit. En transmettant directement sa propre compréhension, il peut arriver à donner la vue même à ceux qui par eux-mêmes sont spirituellement aveugles. L'orateur, et lui seul parmi ceux qui transmettent l'Esprit, est de la sorte quasi indépendant, pour agir, de l'initiative propre de ceux qui l'écoutent. Il faut évidemment que ceux-

ci s'ouvrent à lui, qu'ils se mettent pour l'écouter en état de pure réceptivité. Mais l'art de la juste réception est la contre-partie indispensable de tout art qui s'adresse à autrui, et dans aucun autre cas la réceptivité requise ne dépend aussi peu de l'existence de talents correspondants. C'est que le Verbe représente le corps originel du Sens; le don de comprendre le Verbe est lié dès l'origine à celui de parler; il suffit donc qu'un verbe vivant soit puissant par lui-même pour qu'il suscite, par induction pour ainsi dire, une capacité de résonance chez autrui. Peu d'humains sont capables de créer un sens nouveau; mais presque tous sont susceptibles d'être saisis et pénétrés par un tel sens; d'où la faculté étonnante qu'on trouve précisément chez les âmes simples, mais ouvertes, d'être converties aux vérités religieuses les plus profondes. — Si telle est la vertu du Verbe parlé, rien ne s'explique plus facilement que la naissance du mythe d'après lequel ce fut le Verbe qui créa l'Univers. Aucun inventeur de cosmogonie n'a jamais voulu dire qu'un livre ou qu'une vérité abstraite créa l'Univers : il s'agit du Verbe parlé. La signification originelle du mythe en question se trouve le mieux conservée dans le folklore finnois, où il est dit que les êtres et les choses de ce monde furent enfantés par le chant des Bardes; tel grand sage « chanta » les étoiles, les forêts, les bois et c'est de la sorte qu'ils naquirent. En effet, au début Verbe et son ne faisaient qu'un, chant et discours se distinguaient à peine l'un de l'autre.

Maintenant nous pouvons parachever notre différenciation de l'art oratoire de celui de l'écrivain. L'orateur est bien plus proche parent du musicien que de l'écrivain. En affirmant cela il faut faire abstraction, naturellement, de ce que l'art du musi-

cien a de qualitativement unique, d'inimitable et d'intransposable, en notant d'ailleurs que l'idéal du musicien ne se trouve réalisé ni par le compositeur seul, ni par l'exécutant seul, mais uniquement par celui qui serait les deux à la fois, indissolublement. Walter Pater a dit que tout art aspirait à la condition de la musique (*the condition of music*) comme à sa condition idéale; car c'est dans la musique, et dans la musique seulement, que se réaliserait nécessairement cette unité, cette identité et coïncidence de la forme et du fond, de l'intention et de l'expression, de l'objectivation et de l'expérience personnelle vécue qu'en principe postule l'idée de tout art. La musique est en effet l'art humain idéal, et il l'est non seulement en ce sens formel qu'entend Walter Pater, mais surtout aussi en ce qu'il est en tout le miroir de la vie. La vie aussi est une mélodie, où le tout, en s'écoulant dans le temps, préexiste toujours aux parties, où ce tout se réalise d'autre part à travers des morts, des naissances et renaissances successives, comme une sonate se réalise à travers les morts, les naissances et renaissances des sons. Dans la vie également, le Sens du tout donne son sens particulier à tout épisode; dans la vie aussi, ce Sens constitue la réalité véritable; car une suite de sons dépourvus de sens musical, ce n'est que du bruit, et une vie dépourvue de sens est ressentie comme sous-humaine; jamais elle ne satisfait. Dans la vie comme en musique, le subjectif vécu prime l'objectif — une mélodie non jouée, une vie non vécue par un sujet n'existent pas. Dans la vie comme en musique, les oppositions et contradictions jouent le rôle de contrepoints, et la mort celui du fermate final qui couronne l'œuvre. Mais ce n'est pas tout encore. Les mêmes lois du nombre, les mêmes

rythmes qui régissent l'art musical, régissent aussi la distribution des étoiles dans les systèmes solaires, la gamme des couleurs, l'échelle des substances chimiques, jusqu'aux formes de la vie organique. La musique est donc la reine des arts en ceci aussi, que ses lois propres sont identiques aux normes fondamentales de toute la création¹. Cette supériorité est due en partie à des contingences d'ordre empirique sur lesquelles nous n'avons pas à insister, et qui impliquent un côté accidentel qui à lui seul devrait empêcher de hausser la musique au rang d'art suprême. Mais quant au reste, Walter Peter a raison. Eh bien, en principe l'orateur dispose des mêmes avantages que le musicien, et il en possède plusieurs autres par surcroît. Son art serait sans aucun doute l'art suprême, surtout s'il s'alliait de nouveau à celui du musicien, comme ce fut le cas au temps des Bardes, — s'il était capable d'une même perfection spécifique, transmissible par la tradition. Mais il ne l'est pas. L'équation purement personnelle joue ici un rôle tellement prépondérant, que l'idéal du discours ne saurait jamais être dépersonnalisé au point atteint par un maître-virtuose réalisant Bach (je dis « réalisant » au lieu « d'interprétant », car ce n'est que l'exécution et non pas la partition écrite qui appelle la musique à la vie). Mais cette infériorité n'est que le revers d'une vertu supérieure. L'Esprit est essentiellement personnel et subjectif. Son universalité a son exposant empirique dans l'unique, non pas dans ce qui est valable au sens général. D'où l'idée de l'unicité de Dieu qui en même temps serait personnel;

1. Voir l'exposé complet des relations de la Vie et de la Musique et des perspectives qu'elles ouvrent pour la création, dans les cycles de conférences « Devenir et Périr » et « Liberté et Norme » que contient *Renaissance*.

d'où le commandement chrétien de croire dans la personne du Christ ¹.

ABORDONS maintenant le côté technique. Bon nombre de paradoxes apparents différencient qualitativement l'art de l'orateur de celui de l'écrivain. Pour qu'un discours soit parfait, la perfection selon des normes littéraires n'est pas de rigueur; au contraire, souvent elle nuit. Napoléon se plaisait à dire que la seule formule rhétorique sérieuse était la répétition. Bismarck s'adressait au Reichstag en hésitant, en s'arrêtant même parfois dans son discours pour réfléchir : c'était précisément ce défaut qui rendait sa parole si efficace. En voyant Bismarck chercher les mots, tous ses auditeurs involontairement les cherchaient avec lui; toute l'attention se concentrait donc sur ce qu'il voulait dire. Si alors, comme cela arrivait régulièrement, le grand chancelier trouvait la meilleure expression possible du sens conçu, il trouvait aussi devant lui les portes des âmes ouvertes toutes grandes à la compréhension. La bonne diction, dans le sens des règles générales qu'enseignent les professeurs de déclamation, nuit presque toujours à l'effet véritablement oratoire (à la différence de ce qu'on appelle l'effet rhétorique). L'effet oratoire résulte en premier et en dernier lieu de ce que l'orateur s'adresse à chaque instant *ad hominem*. Or une déclamation trop étudiée transpose un discours involontairement, mais d'autre part inévitablement, du plan du créateur sur celui de l'interprète-virtuose, ce qui revient à dire : sur celui du comédien. Dès lors, il se trouve situé en dehors de la vie immédiate. Un

1. Voir l'exposé complet des idées qu'esquissent ces dernières phrases, dans les chapitres « Jésus le mage » de *Figures symboliques* et « Filiation Spirituelle » de *Renaissance*.

chef-d'œuvre de la déclamation peut émouvoir, mais non pas autrement qu'une sculpture qu'on admire; elle demeure, par rapport au sujet vivant, sur un plan de projection. Que l'auditeur mette autant qu'il veut de sa propre sincérité dans ce qui est extérieur à lui, ce n'est pas celle de l'orateur qui agit. Or par le mot « sincérité » nous avons désigné la seule condition *sine qua non* de toute action efficace d'un orateur. Un orateur n'agit que par le moyen de ce qu'il est lui-même, à travers ce qu'il représente et présente lui-même; être et apparence doivent ne faire qu'un. L'impératif technique fondamental est donc ici en même temps un impératif moral. C'est dire que dans le cas de l'art oratoire la bonne technique est presque exclusivement fonction d'une qualité morale. D'où la supériorité de principe d'un discours improvisé sur tout discours prémédité. Non que la composition ne doive pas être préparée, que les grandes lignes et le mouvement général de l'argumentation ne puissent être disposées à l'avance; non qu'il soit interdit de fixer d'avance, une fois pour toutes, des formules entières, tels des *leitmotifs* musicaux : ce qui importe, c'est que la forme finale concrète, inédite ou non, naisse *de fait* au moment même de son expression, que jamais elle ne soit copie ou répétition. Car le mot, ou plus généralement le geste véritablement spontané est seul chargé de toute la créativité qui se manifeste à travers l'orateur, et il est seul à l'être. Pourquoi doit-il en être ainsi, un exemple analogue emprunté à la physique le fera comprendre plus rapidement que tout raisonnement. Il existe une différence entre l'hydrogène à l'état naissant et l'hydrogène déjà formé; le premier, beaucoup plus virulent, possède des qualités qui font défaut à l'hydrogène-né; les électrons et atomes déjà figés

dans leur position ne disposent plus d'une aussi grande énergie, ni de la même énergie libre que ceux qui sont en train de la prendre. De même, le « verbe à l'état naissant » a des vertus que le « verbe-né » n'a pas. Une autre image, celle-là extraite des traités d'occultisme, élucidera le problème définitivement. Aucune formule magique n'a jamais produit d'effet miraculeux, si elle n'était prononcée par un magicien : ce n'est pas la possession de la formule qui fait le sorcier, c'est le sorcier vivant qui rend thaumaturge même un jeu de mots.

Si la sincérité est la condition indispensable de toute action efficace d'un orateur, il s'en suit en dernière analyse que sa valeur dernière est proportionnelle à son degré d'authenticité. L'authenticité est la vertu cardinale de l'orateur ; tout en usant souvent des mêmes procédés techniques, il faut qu'il soit exactement le contraire d'un comédien. La sincérité des intentions qu'il proclame, l'exactitude et la précision avec lesquelles il exprime ses intentions ne suffisent pas : il faut que l'orateur se donne exactement tel qu'il est au moment où il parle, comme être pensant, émotionnel, volontaire, sensible, physique même ; il faut non seulement qu'il croie en ce qu'il dit, mais surtout qu'il ait foi en lui-même. Qui ne croit pas en soi, n'a jamais agi profondément sur autrui, car c'est la foi, et elle seule, qui correspond, sur le plan de la représentation, à l'être même. Cette croyance en soi-même est exactement le contraire de la présomption ; c'est plutôt celui qui, sans se reconnaître naturellement le droit de le faire, entreprend de s'imposer aux autres, qui manque d'humilité ; en tout cas il manque de probité. Il faut que chez l'orateur toutes les fonctions de l'esprit, de l'âme et du corps collabo-

rent en harmonie, qu'aucune inhibition n'entrave le rayonnement, surtout celle que constitue une fausse apparence. Il est impossible à un orateur de transmettre ce qu'il n'est pas et ne possède pas, autrement que sous forme de suggestion vite effacée parce qu'elle est superficielle, ou bien funeste, parce qu'elle fausse la réalité, — faute qui est toujours tôt ou tard cruellement expiée. Par contre, s'il y a harmonie et congruence entre l'être et l'apparence, alors le discours peut produire une identification *réelle* entre l'orateur et l'auditeur, s'étendant de la surface à travers les couches intermédiaires jusqu'au tréfonds. L'essence du premier cesse d'être pour le second quelque chose d'extérieur: elle devient son propre sujet déterminant. Ainsi, celui qui est personnellement en contact avec le Divin, transmet directement cette participation dans la mesure où l'auditeur est capable de l'éprouver; ainsi le philosophe transmet sa propre compréhension, le croyant sa foi, le génie du cœur son amour, le géant de la volonté sa détermination. Il est évident que l'Esprit du mal, dans le même sens et de la même manière, peut lui aussi rayonner. Mais point n'est besoin d'insister ici sur cet aspect de la question. Retenons pour conclure cette vérité générale que l'art oratoire est en dernière analyse l'art de transmettre non pas une qualité particulière quelconque, mais l'être même.

L'art dont nous avons tâché de déterminer ici les plus hautes possibilités a de tout temps été des plus rares; c'est assez naturel, car il suppose l'existence d'êtres supérieurs. Ce qu'on a vu souvent, ce sont des orateurs uniquement politiques, militaires ou judiciaires, qui ne sauraient réaliser l'idéal; car si leurs buts n'excluent pas l'authenticité, ils excluent la sincérité. Mais il faut qu'on comprenne ou plutôt

qu'on comprenne de nouveau, précisément à notre époque, la vertu spéciale et unique du Verbe énoncé de vive voix par un homme personnellement présent, ce seul verbe qui correspond à l'idée originelle du Logos. Car cette énantiodromie, ce renversement en direction opposée, qui dans le domaine de la vie est le destin de tout mouvement à sens unique, s'affirme de plus en plus précisément dans le cas du Verbe. Sa mécanisation est déjà allée si loin, que la pensée imprimée ne rencontre plus que rarement l'initiative spirituelle indispensable à sa compréhension, et que la voix humaine transmise par la radio ne réussit plus qu'à suggestionner. Le genre humain devient de plus en plus passif. Ce n'est que le sens du verbe vivant, sens que seuls des hommes qui incarnent le Verbe peuvent faire resurgir, qui pourra mettre fin à un processus de mécanisation et partant de déspiritualisation autrement fatal. Or, comme il n'y a jamais beaucoup d'hommes supérieurs, la loi de l'énantiodromie mènera dans l'hypothèse la plus optimiste à ce résultat bien inattendu pour la plupart, que l'âge de la vulgarisation illimitée débouchera dans un âge de l'ésotérisme. Je ne crois évidemment pas que l'invention de Gutenberg partagera le sort de celle du Feu Grec. Mais je crois que l'âge proprement littéraire touche décidément à sa fin. Celui-ci avait toute sa raison d'être dans le prestige d'élites intellectuelles qui, elles, cultivaient une tradition de haute concentration. Ce prestige diminue de jour en jour. Afin de se respiritualiser, force sera à l'humanité de faire revivre la tradition des grandes époques spiritualistes antérieures à la diffusion de l'écriture. D'où l'importance exceptionnelle que j'accorde à une renaissance et à la haute culture de l'art oratoire.

qu'on comprenne de nouveau, précisément à notre époque, la vertu spéciale et unique du Verbe énoncé de vive voix par un homme personnellement présent, ce seul verbe qui correspond à l'idée originelle du Logos. Car cette énantiotropie, ce renversement en direction opposée, qui dans le domaine de la vie est le destin de tout mouvement à sens unique, s'affirme de plus en plus précisément dans le cas du Verbe. Sa mécanisation est déjà allée si loin, que la pensée imprimée ne rencontre plus que rarement l'initiative spirituelle indispensable à sa compréhension, et que la voix humaine transmise par la radio ne réussit plus qu'à suggestionner. Le genre humain devient de plus en plus passif. Ce n'est que le sens du verbe vivant, sens que seuls des hommes qui incarnent le Verbe peuvent faire resurgir, qui pourra mettre fin à un processus de mécanisation et partant de déspiritualisation autrement fatal. Or, comme il n'y a jamais beaucoup d'hommes supérieurs, la loi de l'énantiotropie mènera dans l'hypothèse la plus optimiste à ce résultat bien inattendu pour la plupart, que l'âge de la vulgarisation illimitée débouchera dans un âge de l'ésotérisme. Je ne crois évidemment pas que l'invention de Gutenberg partagera le sort de celle du Feu Grec. Mais je crois que l'âge proprement littéraire touche décidément à sa fin. Celui-ci avait toute sa raison d'être dans le prestige d'élites intellectuelles qui, elles, cultivaient une tradition de haute concentration. Ce prestige diminue de jour en jour. Afin de se re-spiritualiser, force sera à l'humanité de faire revivre la tradition des grandes époques spiritualistes antérieures à la diffusion de l'écriture. D'où l'importance exceptionnelle que j'accorde à une renaissance et à la haute culture de l'art oratoire.

IV

DU MYSTÈRE DE LA POLARISATION

J'IGNORE si l'art de la conversation, tel qu'on l'entend en Europe depuis le XVIII^e siècle, qui fut en même temps celui de son apogée, a jamais fleuri ailleurs; je ne le crois pas. Le dialogue de la Grèce antique, s'il était typiquement tel que nous l'ont transmis Platon et Xénophon, représentait un exercice des facultés logiques conçu comme sport. Ce qui ressemblait à notre conversation dans le commerce social des Chinois de l'ancien régime, était un jeu de concentration de la mémoire combiné avec la recherche de sous-entendus et la divination d'énigmes. Ainsi, chaque société très différente des autres a sans doute cultivé l'art de la parole pratiqué par plusieurs d'après des règles de jeu différentes. Notre art de la conversation en Europe, fils de la France, a pour but la stimulation intellectuelle réciproque sous le signe de l'agrément; la dominante de cet art est le désir des gens de bonne compagnie de se faire valoir mutuellement l'un l'autre.

D'où le rôle prédominant de la femme dans le salon. Mais ce rôle spiritualisant de la femme date en Europe d'une époque bien antérieure. Il se dessina d'abord aux cours d'amour de la Provence. Les grandes dames de cette première civilisation proprement européenne furent en Europe les véri-

tables initiatrices de toute cette évolution, qui sublima à la longue la force brute des preux chevaliers en puissance de concentration spirituelle. Pour rendre bien clair à travers les résultats ce qu'initièrent ces dames, je ne saurais mieux faire que de citer un passage du livre si fin d'Etienne Fournol *Les Nations romantiques* (Paris 1931, Editions des Portiques, p. 18, 19) : « Je ne crois pas que les femmes aient jamais été plus souveraines que durant les deux siècles classiques. Ce qui faisait la supériorité célébrée, triomphante de la société française à l'aurore du xix^e siècle, c'est que depuis cent cinquante années elle était inspirée par les femmes : c'est elles qui la conduisirent à la politesse et au raffinement, autant dire à l'éloignement de l'instinct. L'âge classique raffina sur les deux instincts primitifs, les plus puissants et les plus brutaux de l'humanité: celui de la gueule, et l'autre. Les besoins deviennent des plaisirs, et ces plaisirs des raffinements. Transformer la glotonnerie en l'art de la table, ordonner les saveurs, les classer, les choisir, les associer, c'est évidemment d'un autre ordre de valeur que *l'Art Poétique* ou que le *Temple du Goût*; mais cela procède de la même méthode, qu'on pourrait appeler la finesse cartésienne. Et que le raffinement sur l'amour fasse une bonne moitié de la littérature française aux temps classiques, je ne pense pas qu'on le puisse contester, ni qu'il y ait infiniment plus de vérité ou de profondeur dans Marivaux que dans les *congetti* ou le gongorisme de l'âge précédent. Théologie, astronomie, et jusqu'au commerce des grains, il n'était rien que l'esprit des hommes ne rendit, pour les femmes, divertissant. Un secret a été perdu qui faisait le style, c'est-à-dire la manière de toutes les connaissances humaines, vif,

clair, élégant, souvent amusant. » Ce furent les grandes dames de la Provence, qui les premières apprirent aux hommes d'Europe à se distancer inté-rieurement de leurs instincts élémentaires, et puis-que la relation propre de l'Esprit avec les forces telluriques *est* celle d'une haute tension impliquant la distance, il s'en suit que ce furent les mêmes grandes dames qui sont les mères-vierges de l'Esprit européen. Par cela même, celui-ci se manifesta dès sa naissance sociable et social. Ce ne fut pas, comme en Orient, le solitaire replié sur lui-même, taciturne, ésotérique et obscur qui représenta son prototype, mais au contraire l'homme d'esprit clair, qui savait illuminer la conscience de chacun et dont l'ensei-gnement constituait un agrément. D'où notre art traditionnel de la conversation dont nous venons de définir le sens spécifique. Fils du désir de plaire en maintenant la distance, et de faire valoir chacun à sa place selon son dû, il représente à vrai dire le prototype de la musique polyphonique et orchestrée qui fut inventée beaucoup plus tard.

Etant donnée sa spécificité, l'art européen de la conversation n'aurait pu naître que dans des salons gouvernés par des femmes dont le bon plaisir fai-sait la loi. D'instinct, les hommes entre eux n'ad-mettent que deux buts : la victoire d'un individu sur l'autre, ou bien la victoire commune d'un groupe de plusieurs personnes, réunies expressément à cette fin, sur un autre groupe. D'instinct, les hom-mes ne connaissent que des « objectifs » — terme si hautement significatif que tout commentaire est superflu. Jamais ils ne songent à s'admettre entre eux en tant qu'êtres subjectifs et intégraux, jamais ils ne pensent à se faire valoir l'un l'autre. Or c'est précisément l'être des hommes qui intéresse les femmes, et c'est la coexistence simultanée d'hom-

mes qui luttent devant elles, sans toutefois qu'il y ait victoire décisive d'une part ou de l'autre, qui constitue leur majeur plaisir chaque fois qu'elles ne sont pas dominées par un attachement exclusif impliquant l'identification avec un seul homme; dans ce dernier cas, naturellement, les femmes sont plus royalistes que le roi. Or c'est l'être qui fait l'intérêt suprême et intrinsèque de tout individu humain. Par conséquent, ce sont les femmes et non pas les hommes qui s'intéressent à l'identité véritable de ces derniers. Ce sont elles qui la devinent, là où elle n'existe qu'en germe; ce sont elles qui l'évoquent, la cultivent et la font admettre à la fin par d'autres hommes. Maintenant, ce qu'il y a de plus profondément masculin dans l'homme, c'est son esprit. D'où cette vérité que ce fut de tout temps la femme supérieure qui évoqua l'esprit, vérité dont l'image des neuf muses représente le symbole classique.

L'opinion courante est que l'homme représente le principe de l'Esprit et la femme celui de la Terre. En somme, cela n'est pas faux. Mais c'est précisément pour cela que la femme peut jouer un rôle tellement immense et décisif dans le processus de la spiritualisation du genre humain. L'homme et la femme se trouvent en relation polaire l'un avec l'autre. Cette relation, dont les expressions les plus élémentaires et pour cela même les plus compréhensibles sont celles des deux foyers d'une ellipse et des deux pôles à travers la corrélation desquels se manifeste tout phénomène électrique, a cela de particulier, que chaque pôle postule, évoque et crée pour sa propre réalisation ce qu'il n'est pas lui-même mais ce qui le compense. De la sorte, dès qu'il y a relation polaire, c'est l'opposé qui évoque son opposé; dans le cas suprême chaque pôle crée dans

l'autre ce qu'il ne possède pas lui-même. Or la relation des sexes étant polaire, il arrive inévitablement, que plus les hommes sont virils, et plus les femmes en corrélation avec eux développent et accentuent leur féminité, et vice versa. Chaque sexe évoque son opposé à sa propre identité maxima. La qualité différentielle suprême de l'homme mâle est son esprit; c'est donc l'esprit qui exerce sur la femme la suprême attraction. D'où son culte du héros et du grand croyant; le courage et la foi sont les expressions primordiales de l'esprit. D'où ce fait que les femmes furent toujours les premières à se convertir à une nouvelle religion et à la propager. De là leur compréhension de l'artiste dont elles n'interprètent jamais la supersensibilité, ainsi que le font souvent les hommes dits normaux, comme faiblesse.

Mais d'autre part ce sont aussi des besoins élémentaires propres aux femmes qui concourent à la spiritualisation de l'homme: c'est en considérant cet aspect du problème que nous nous rendrons compte de toute l'intimité d'une relation polaire. La femme n'est pas seulement mère-vierge de l'Esprit par besoin d'un complément: elle l'est encore par son penchant élémentaire à *discriminer* et à *choisir*. Il n'y a pas de compréhension ni de jugement possible sans discrimination. L'homme primitif est primitif aussi et surtout en ceci, qu'il généralise sans frein; le penchant à généraliser est en effet l'attribut le plus primitif de l'intellect; c'est pourquoi, plus des hommes sont primitifs, plus ils parlent « des femmes »; d'où la naissance du seul type féminin qui ne soit pas un complément du mâle, mais qui le suit pour ainsi dire sur son propre terrain: la courtisane. Or qui ne discrimine pas, ne comprend rien. Les femmes discriminent d'instinct

en premier lieu, et ceci force ou induit les hommes à développer la faculté de discrimination à leur tour. Ainsi les femmes sont les initiatrices de toute analyse, notamment aussi de la psychoanalyse, dont Eve déjà a connu d'instinct le fond de vérité. Mais ce n'est pas tout. A la discrimination théorique fait suite chez la femme d'instinct la pratique du choix, du choix *d'un* homme entre tous, dont elle affirme ainsi l'unicité. Or l'exposant empirique de tout Universel est l'Unique, et non pas le général; c'est là le sens profond de la doctrine chrétienne de la valeur infinie de toute âme individuelle ou de la doctrine hindoue que chaque individu se trouve en relation unique avec Dieu. Le mâle, dont la conscience immédiate est gouvernée par l'intellect élémentaire, n'a aucun sens primaire de l'unicité; il penche toujours à confondre l'Universel avec le général ce qui le rend incapable de prime abord de saisir l'essence profonde de l'esprit. La femme évoque en lui le sens de l'unicité; c'est donc grâce à elle qu'il apprend à réaliser son propre tréfonds.

Mais le mérite de la femme dans le processus de la spiritualisation du genre humain ne s'épuise pas là. Il n'y a pas de compréhension ni à plus forte raison de spiritualisation possible sans distance gagnée et maintenue vis-à-vis de la nature élémentaire. Cette distance, le passage cité de Fournol nous l'a déjà appris, est précisément ce qu'exige un besoin élémentaire de la femme. D'où son sens immédiat des formes que rarement elle invente, mais dont elle accepte toujours avec empressement les limites de protection, dès qu'elles s'avèrent efficaces. L'obligation de la part de l'homme de ne pas outrepasser les limites d'une convention donnée la protège de sa force brutale. Dans cet ordre d'idées, la femme a droit au titre d'évocatrice chez l'homme

du sens de la beauté car il n'y a pas de beauté sans forme et il n'y a pas de forme parfaite en son genre qui ne soit belle. En conséquence, la femme est en fin de compte responsable de l'existence même de la culture, bien que jamais elle ne l'ait créée directement. Point de réalisation de sens sur terre sans forme close; plus la forme est parfaite, mieux le sens est réalisé. Donc, point de culture sans limites reconnues et sans frontières. Les femmes, dont l'horizon vital est toujours clos et qui sont conservatrices par nature, sont donc bien responsables de l'existence de toute culture. Qu'on ne nous objecte pas que l'asservissement brutal de la femme a dans la majorité des cas rendu impossible le développement que nous avons esquissé: la femme n'a presque jamais été brutalisée et entravée dans son action en tant que mère de petits enfants et en tant que jeune fille courtisée ou maîtresse désirée. Or, c'est dans ces situations-là que s'exerce la presque totalité de l'influence créatrice et évocatrice possible d'une femme.

Ce que doit signifier pour les hommes, d'après les précédentes considérations, l'être et l'action de la femme masculinisée et de la femme de ces temps derniers, redevenant femelle et partant imperméable à l'esprit, est tellement évident, étant donnée la réciprocité de toute relation polaire, que par charité nous pouvons nous dispenser d'y insister. Reprenons plutôt le fil de ces réflexions qui nous amenèrent à déterminer la signification différentielle de l'art européen de la conversation. S'il est inspiré surtout par le désir des participants de se faire valoir l'un l'autre, ceci revient à dire qu'il aspire à l'évocation, dans les limites d'une collectivité donnée, de l'identité maxima de chacun. Alors, la bonne conversation, elle aussi, représente un processus de

polarisation. Etant données les prémisses spéciales de cet art, la polarisation dans ce cas ne peut évoquer des forces aussi profondes que le fait celle entre l'homme et la femme situés dans le champ de force d'un fort sentiment. Par contre, tout l'art européen d'explication, d'analyse et d'articulation, art hors concours sur notre planète, a sans doute sa racine vitale dans ces règles de la discussion polie qui empêchent que dans la conversation un adversaire assomme l'autre — et c'est bien cela qu'aimerait faire d'instinct tout champion mâle d'une opinion bien arrêtée. Au lieu de se tuer, il faut s'expliquer, se faire comprendre; cette obligation admise, la simple logique conduit au postulat de l'explication complète impersonnelle. Mais ici, d'autre part, nous touchons du doigt les limites inhérentes à la civilisation intellectuelle européenne: par sa tendance, elle est exclusivement analytique. Ses prémisses particulières ne permettent pas d'utiliser les puissances de la polarisation au profit de la création de synthèses d'ordre supérieur qui intégreraient la somme des facultés en présence. D'où la manie spécifiquement européenne de la définition: la définition fixe des limites qu'il est interdit à l'esprit de franchir; un développement n'est permis qu'en deçà d'elles. D'où le degré extraordinaire de mécanisation que notre civilisation a atteint dans un temps relativement si court. Car la mécanisation au sens péjoratif du terme n'a rien à voir avec la mécanique comme l'entend la technique moderne: sa signification consiste en ceci, qu'un point final de développement créateur étant atteint, tout mouvement ultérieur n'est plus que répétition. Ainsi, le prototype du mécanisé n'est pas le travail à la machine, mais la pratique religieuse routinière.

†
DANS le domaine de la Vie et surtout de l'Esprit, un sens peut toujours servir de symbole pour d'autres sens; il suffit donc de bien poser et bien élucider un seul problème concret, pour que de ce fait soient posés et élucidés implicitement tous les autres qui appartiennent au même ordre. Ainsi, ce que nous venons de dire de l'effet évocateur qu'exercent l'un sur l'autre l'homme et la femme et sur la signification de l'art de la conversation, suffit comme introduction au problème de la polarisation dans toute son ampleur et toute sa profondeur. Ce problème peut être délimité par les deux thèses suivantes dont la justesse est démontrée par l'expérience: jamais et en aucun cas ni à aucune fin, un homme ne peut être considéré comme étant seul au monde, jamais il ne se suffit à lui-même; et toujours un Tout est antérieur et préexistant à ses éléments. Au point de vue non seulement de la nature, mais même de l'esprit manifesté, la synthèse de l'homme et de la femme préexiste à chacun des deux sexes. Dans la conversation, le champ de forces d'un salon et d'un thème donné dans le cadre des normes de la bonne compagnie prédétermine l'activité de chaque participant. Rappelons encore à notre mémoire cette autre illustration du même état de faits, que nous avons donné dans le chapitre « De l'interdépendance des mondes » de notre *Révolution Mondiale*. Là, nous avons montré en détail comment dans le domaine politique le tout prime toujours les parties qui le composent, et comment un tout nouveau modifie celles-ci. Ainsi, les moyens modernes de communication ayant créé un champ de forces unitaires nouveau et plus étendu, des tensions inédites se produisent entre les différents peuples qui modifient ceux-ci profondément, jusqu'au point de les faire changer de caractère.

Résumons quelques-unes des constatations d'alors. La perception obscure de la dépendance d'un tout dont les contours sont situés au delà de l'horizon de chacun, évoque par contraste dans chaque peuple un sentiment aigu de sa propre identité; d'où le nationalisme moderne. D'autre part, la polarisation inévitable avec tant de manières d'être différentes, qui soumet chaque homme à des influences jusque-là inconnues, modifie son type de vie particulier; il se forme donc de nouvelles nations, soit dans le moule des anciennes, soit dans des cadres nouveaux. Mais en outre, un nombre toujours croissant d'hommes chez qui prédomine l'esprit, trouvent leur centre vital dans des unités plus vastes que les nations, unités d'un genre nouveau qui sont aujourd'hui déjà les facteurs historiques dont la portée est la plus longue; le plus souvent elles coïncident avec des continents, mais il y a aussi des unités très réelles dont les contours géographiques ne définissent pas l'essence, tel l'Empire britannique. Ces unités plus vastes ne sont pas du tout le produit de l'effacement des différences nationales, elles représentent pour ainsi dire une synthèse chimique supérieure. Enfin, il se forme de nouvelles communautés spiritualistes par opposition aux masses matérialistes, et personne ne peut prédire avec certitude si l'âge matérialiste ne débouchera pas, grâce aux premières, dans une nouvelle ère où, même au point de vue de la terre, l'esprit seul compterait, comme il arriva à l'apogée de la chrétienté.

Au point de vue de la signification, il s'agit du même ordre de phénomènes que ceux dont nous nous sommes occupés en détail dans cet essai. On peut donc avancer cette thèse: *Sur notre terre, toute création nouvelle est le résultat d'une polarisation; l'autarchie au sens strict du terme n'existe pas, ou*

bien, si elle existe, le détachement et l'isolement qu'elle représente est le prélude de la mort. Car il faut distinguer nettement entre création et évolution¹. Cette dernière qui procède de prémisses fixes atteint toujours, tôt ou tard, un point terminal au delà duquel n'est plus possible que la répétition routinière; même les possibilités de différenciation et de raffinement sont limitées. Ce point terminal une fois atteint, il ne peut plus y avoir de vie créative ultérieure à partir des anciennes prémisses vitales : dès lors, une mécanisation toujours plus prononcée, toujours plus avancée, toujours plus rigide devient destin; la mécanisation complète équivaut à la mort. Et seul un nouveau processus de création peut alors revitaliser la vie.

La création revient donc à l'établissement de points de départs nouveaux ou de prémisses nouvelles, tandis qu'évolution signifie développement à partir de prémisses données. Rien de ce qui est créé n'est infini ni immortel. De même que tout individu vivant n'incarne que des possibilités de développement finies qu'il épuise en plus ou moins de temps, ainsi toute idée, toute culture, toute forme historique est limitée et mortelle. Il faut un point de départ entièrement nouveau, au même sens qu'en représente un l'enfant nouveau-né, pour que la vie, une fois qu'elle s'est figée et mécanisée, reprenne avec tout son élan originel. Ceci est déjà vrai sur le plan de la vie qui ne fait que changer, sans s'élever plus haut en évoluant. A plus forte raison faut-il un point de départ nouveau, et non seulement un stade plus avancé dans l'évolution qui part de pré-

1. Cette distinction a été faite d'une façon intéressante quoique unilatérale et imparfaite par Nicolas Berdiaeff dans son livre *De la destination de l'homme* (Paris, 1935, éd. « Je sers »).

misses données, pour qu'il y ait ascension de l'être humain dans la direction de sa perfection intégrale. Seules des créations originales — dont l'expression sur le plan de la technique est l'invention faite sur une voie nouvelle — ouvrent à l'humanité des issues hors de ce cercle clos ou de cette impasse qu'est à la longue toute vie à prémisses fixes et immuables. Or quand s'agit-il de ce genre de progrès que sous-entend quiconque s'enthousiasme pour son idéal? *Uniquement lorsque les prémisses nouvelles ont leurs racines dans une profondeur plus grande de l'être que ne l'avaient les précédentes.* Dans son for intérieur, personne ne croit qu'un simple élargissement du domaine extérieur dominé par l'intelligence ni qu'un développement exclusif de celle-ci signifie ascension. Maintenant, toute création, à la différence de l'évolution, nous le répétons, s'accomplit d'après le schéma de la polarisation. Et ceci est vrai tout autant sur le plan de l'Esprit que sur celui de la vie tellurique.

A ce point, le sens profond de *l'expérience* saute aux yeux. Ce sens n'est pas du tout identique à celui de l'information comme l'entendent les Américains, à celui du savoir documenté des érudits français, ni même à celui de *l'Erlebnis* allemand : il désigne le résultat d'une tension polaire entre un sujet qui chez l'homme est d'ordre spirituel, et les données de la vie dans un champ de forces unifié, et peu importe, une fois qu'un tel champ existe, que l'accent d'importance repose sur l'un ou l'autre pôle; le résultat peut être le même, que ce soit l'initiative d'un homme qui joue le rôle prépondérant ou bien la force des événements; d'où la plausibilité presque égale de théories opposées. L'homme n'est pas le produit de la race ou du milieu, il ne

dépend pas en toutes choses de contingences extérieures comme l'entendait Lamarck et comme l'entend aujourd'hui le béhaviorisme. Mais il n'est pas non plus uniquement la créature de Dieu ou de son propre esprit: son être manifesté est ou incarne un *rapport* entre un moi et un non-moi. Ce « rapport » peut être comparé d'une part à un point mathématique en perpétuelle mutation: c'est ainsi qu'on peut désigner en métaphore mathématique le « soi-même » manifesté. D'autre part, ce même rapport est la raison d'être de cette équation strictement personnelle qui définit l'identité d'un homme en corrélation avec l'Univers. D'où la relativité essentielle de l'individu. Cette relativité s'exprime, pour commencer par le plus élémentaire, sur le plan physique par l'appartenance de chacun à une chaîne de générations et par sa dépendance de l'air qu'il respire et de la nourriture qu'il absorbe; elle s'exprime sur le plan psychique par la continuité et la cohésion d'une entité non-physique qu'à défaut d'une meilleure désignation on peut appeler, avec Jung, l'inconscient collectif. Mais de plus, tout « moi », sur quelque plan que ce soit, postule pour son existence un « toi » ou plutôt *des* « tois », car sur le plan de l'esprit l'humanité préexiste à l'homme¹. Mais la relativité de l'individu va bien plus loin encore. L'homme est, zoologiquement parlant, l'animal ouvert à l'Univers tout entier (*das weltoffene Tier* de Max Scheler); impossible donc de le détacher de quoi que ce soit qui existe, car il n'y a point de force dans le monde, sur quelque plan qu'elle agisse, avec laquelle sa personne ne se

1. Voir le développement de cette idée dans le chapitre « humanité et nations » de notre *Révolution Mondiale* et le chapitre « l'unité spirituelle de l'humanité » dans *Renaissance*.

trouve dans une corrélation plus ou moins étroite. Et ce qui est vrai de l'espace, l'est également du temps. D'une façon ou d'une autre, — nous en ignorons encore la signification exacte, — ce qui paraît séparé se touche en réalité. D'où toutes ces rencontres dites providentielles, tous ces « esprits de l'époque » unitaires, tous ces « hasards » pleins de sens, toute cette influence qu'indubitablement peuvent exercer l'un sur l'autre des êtres qui s'ignorent ; d'où encore tous ces vastes mouvements d'ensemble qui tissent l'étoffe de l'histoire.

Mais c'est maintenant seulement que nous arrivons à l'essence du problème. Jamais, lorsqu'on parle de la relativité de l'individu, il ne s'agit de contiguité ou de continuité, de juxtaposition ou de complément — il s'agit toujours de *tension polaire*. La corrélation, concordance et collaboration des diverses couches et des plans différents qui composent cet être complexe qu'est l'homme ne peut jamais être comprise d'après le schéma du compromis ou de l'harmonisation égalisante (composition des forces), mais toujours et uniquement selon l'image des cordes tendues qui d'une part rendent possible la musique, mais de l'autre se rompent facilement. Aussi peut-on dire que le paradoxe le plus paradoxal de la position spéciale de l'homme dans l'Univers consiste en ceci, que ce qui le compose menace en même temps de le déchirer. Nous étant occupés longuement de cette complexité irréductible de l'homme dans les *Méditations Sudaméricaines* et la *Vie Intime*, il est inutile que nous développiions encore une fois le même thème ici. Disons deux mots seulement, pour fixer les idées, sur l'expression de cette complexité irréductible qui est la plus importante au point de vue de l'esprit personnel. Il n'y a pas un aspect de la destinée humaine

qui ne signifie tension douloureuse et, à la limite, tragédie intime sinon cosmique. Qu'on pense à ces expressions bibliques qui, à force d'être répétées rendent un son banal, mais qui révèlent mieux que toutes celles qu'on pourrait inventer l'état paradoxal si tragique de la condition humaine¹ : à savoir qu'il faut *gagner* son pain, que la mort est le *salaire* du péché, qu'il faut *perdre* la vie pour la gagner, etc., etc...

Tout ceci paraît bien décourageant, aussi longtemps qu'on s'obstine à chercher l'idéal de la vie humaine dans un état statique. Mais d'autre part, un idéal statique contredit la nature même de l'homme. La face positive de la médaille dont nous venons d'esquisser le revers se présente ainsi : ce sont précisément le réseau et le potentiel des diverses tensions polaires dont l'ensemble définit la monade humaine en tant que centre de forces, et eux seuls, qui toujours de nouveau la rendent capable d'outrepasser les limites qui la définissaient à un moment donné. Souvent l'impulsion qui modifie l'équilibre préexistant vient du dehors. Ce sont, par exemple, les possibilités et les nécessités générales d'un milieu donné qui prédéterminent quel type d'homme à certaine époque peut jouer un rôle historique ou réussir dans les affaires, dans les sciences et dans les arts; il dépend de contin-

1. Cette situation paradoxale inéluctable a été démontrée dernièrement de manière particulièrement impressionnante par Berdiaïeff dans son essai d'une éthique paradoxale *De la destination de l'homme* (o. c.). Mais ses prémisses sont exclusivement et dogmatiquement chrétiennes. Nous avons fréquemment nous-mêmes traité de cette même situation paradoxale, mais évidemment en partant de prémisses différentes. Voir surtout *Renaissance* (écrite en 1925), notamment à propos du paradoxe qu'implique le commandement de gagner son pain (le cycle « l'homme et la terre » qui est incorporé seulement dans les éditions anglaises et espagnoles du livre), et *Méditations Sudaméricaines* (écrites entre 1930-1932).

gences dont le « lieu » est situé en dehors de l'individu, que telles ou telles facultés se développent en lui. Comme la femme peut évoquer en l'homme ce qu'il n'est pas du tout ou ce qu'il n'est pas encore, de même des circonstances impersonnelles en soi peuvent créer jusqu'à des aptitudes personnelles. Ces choses, assez compliquées déjà, se compliquent encore de ce fait que le conscient et l'inconscient se trouvent généralement en corrélation compensatoire et polaire. Gr ce à cela, tel état de conscience d'un individu *constelle* (le terme est de Jung), ou bien dans son propre inconscient ou bien dans celui d'autres personnes, et généralement dans les deux à la fois, tel autre état qui logiquement le contredit. D'où la victoire du christianisme, conséquence directe du triomphe de l'esprit du paganisme romain, d'où la révolte des forces telluriques faisant suite à l'ère intellectualiste, d'où le nouveau prestige des vertus guerrières, aboutissant de l'idéalisme pacifiste. Les finesses possibles du jeu de tensions et de corrélations polaires qui est l'étoffe même de la vie collective, ont été aperçues et utilisées depuis toujours dans le jeu spécial de l'amour.

Ici appert clairement comment les lois de la polarisation peuvent être mises à profit par l'initiative spirituelle autonome. *Si l'homme ouvre tout son être à l'Univers, s'il se donne intégralement à tout ce qui l'affecte, et si alors il emploie les forces profondes de l'esprit pour transfigurer ce qui l'impressionne et l'émeut, alors il s'intègre des portions toujours plus grandes de la nature extérieure et intérieure; en même temps son moi spirituel parvient à une intériorisation toujours croissante; comme résultat final, l'homme se recrée lui-même.* Mais d'autre part, il n'y a que ce chemin-là qui

mène au but. Si la religion chrétienne enseigne que l'homme ne peut rien sans le concours de la grâce de Dieu, elle a raison en principe, mais elle a le tort de mettre tout l'accent sur un côté seulement d'une corrélation absolument générale : il faut toujours le concours de *tout* ce qui existe, afin que l'homme, microcosme au sein du macrocosme, arrive à progresser. Il faut l'expérience aussi totale que possible, expérience qui à la limite se confond avec ce que nous avons appelé dans notre *Vie Intime* la « révélation intégrale ». — Mais il n'y a pas d'expérience profonde qui ne signifie polarisation. D'autre part, seule la polarisation est cette expérience qui développe l'homme et le pousse en avant. Or comme il n'y a pas d'élément dans l'Univers avec lequel l'homme ne puisse arriver à se polariser au même sens formel du terme, il y a identité foncière, quant à la signification, entre toute expérience profonde et ce qu'on appelle révélation. D'où ce fait que des expériences d'ordre matériel peuvent éveiller l'esprit. D'où cet autre que ce sont précisément les adversités de la vie qui favorisent l'éclosion et la maturation de la personnalité. D'où les pratiques traditionnelles de la méditation et de l'oraison : là, le fervent religieux se polarise avec son objet Divin. Toutes les grandes religions enseignent avec raison que ce n'est qu'en s'ouvrant complètement à l'influence divine que l'homme peut croître en esprit au point de dépasser à la fin la condition humaine.

LA quintessence pratique de tout ce que nous avons exposé est, au point de vue du progrès humain, celle-ci : il est illusoire de vouloir progresser en comptant uniquement sur les forces individuelles accessibles à la claire conscience et

soumises à la volonté. L'homme concret représentant non pas une monade close mais un « rapport » entre un moi et un non-moi, lequel virtuellement est l'Univers tout entier, il ne peut progresser dans un sens plus essentiel et plus profond que celui qui consiste dans une différenciation de ce qui existe déjà, qu'en se mettant en rapport vivant avec d'autres forces avec lesquelles il se polarise et que de la sorte il s'intègre. D'où le rôle immense que put jouer au début de notre ère une religion venue d'Orient dans cet Occident qui alors déjà était essentiellement extraverti, c'est-à-dire tourné vers l'expérience extérieure. D'où, en compensation de ce mouvement, à partir de la Renaissance, le rôle immense et croissant qu'a joué la révélation de la Nature. D'où, de nos jours, la tendance communiste qui devient de plus en plus générale, sous des formes quelconques, sur toute notre planète. Beaucoup d'intellectuels s'étonnent de ce que des esprits indubitablement profonds et partant personnalistes sinon individualistes, puissent adhérer à une quelconque de ses manifestations : c'est qu'on a toujours tort d'identifier une tendance profonde avec son expression momentanée, pour ne pas dire son programme officiel. Quiconque aurait eu connaissance des lois de la polarisation et de la voie normale sur laquelle l'homme s'achemine vers une intégration nouvelle, aurait pu prévoir dès longtemps qu'une ère communiste ou communisante à l'excès *devait* succéder aux derniers siècles qui furent individualistes à l'excès. Durant ceux-ci, l'homme s'était affirmé de beaucoup plus autarchique qu'il ne l'est en réalité. D'où cette atomisation croissante de la société humaine, cet appauvrissement croissant de la vie et la naissance de plus en plus rare d'hommes complets. Une fois le

point critique atteint, il n'y avait vraiment plus d'autre moyen de revitaliser la vie que de mettre l'accent, pour un temps, d'une façon aussi unilatérale, sur le pôle opposé à l'individu. L'homme *doit* aujourd'hui re-communier d'une façon aussi complète que possible avec le non-moi, et surtout avec ses aspects les plus négligés durant les derniers siècles, pour retrouver le chemin qui mène à la plénitude et partant à un développement plus haut de la personnalité. *D'où par suite le communisme.* Ce que ce terme désigne au fond, et ce qui est la raison d'être profonde de toutes les théories et de tous les programmes communistes ou communisants possibles, c'est la tendance profonde d'arriver à une re-communion avec les « tois ». Comme cela n'est que naturel, elle s'affirme d'abord par rapport aux réalités élémentaires de la vie, les forces telluriques et sous-individuelles. Mais inévitablement, elle déplacera l'accent de plus en plus, le temps et l'expérience aidant, de l'élémentaire au spirituel. Ce n'est qu'en partant du mot *communion* qu'on comprend le fond véritable du communisme ainsi que ce fait paradoxal qu'une tendance qui débuta dans la vie sous la bannière de la lutte des classes vise toujours davantage, en chacune de ses incarnations ultérieures, à la communauté intégrale. A l'heure où j'écris ces lignes, c'est le national-socialisme allemand qui exprime le mieux le sens profond de tout communisme. Mais nous ne sommes qu'au début du processus. Plus le temps avance, et plus clairement l'on verra que le but véritable de tout communisme est une nouvelle intégration telle que la vise précisément l'individualiste le plus profond. A la fin donc, la tendance communiste profitera précisément à l'individu et à l'Esprit.

APPLIQUONS maintenant les notions que nous avons acquises à la connaissance et à la pensée philosophique, et faisons-le sous la forme d'une thèse serrée. *Il n'est pas vrai, parce que cela ne saurait l'être, que la pensée autonome, isolée et autarchique, ait jamais enrichi par elle-même le patrimoine de la compréhension, à l'unique exception de ces sciences qui ont pour objet les lois de la pensée même, comme la logique et la mathématique.* L'homme constituant un rapport « pluri-latéral » ne peut croître ni devenir plus riche en se bornant au développement de cet élément que représente son moi détaché du Tout. L'expérience tout entière prouve qu'il en est bien ainsi. Tous les esprits qui ont fait époque et qui continuent à travers les siècles à aider l'humanité dans sa marche ascendante, ont été en premier et en dernier lieu des artistes de la polarisation. Tous les grands philosophes grecs jusqu'à Platon ont vécu plus qu'ils n'ont pensé; leurs idées étaient le précipité d'une vastissime expérience. Les sages de l'Orient n'ont jamais aspiré à autre chose qu'à réaliser dans leur vie cette Réalité métaphysique qui dépasse l'individu. Les penseurs de l'époque proprement chrétienne étaient tous en premier lieu des praticiens du progrès spirituel, c'est-à-dire de celui qui mène l'homme à l'union avec Dieu. Quant aux grands penseurs de l'ère moderne, toute, absolument toute la valeur de leur pensée est le résultat de leur polarisation avec les données de la science naturelle et historique exacte, inconnue jadis, et qui passionnait leur être tout entier. Tout ce que contient d'essentiel et d'immortel la pensée de Kant, est dû à l'intérêt palpitant que lui inspiraient la nature et ses lois; car cette critique spéciale dont Kant est l'initiateur représente en vérité le premier ache-

minement vers une philosophie qui comprendrait l'homme au point de vue du Cosmos et s'élèverait ainsi au-dessus de tout anthropomorphisme. Dans le même sens, toute la valeur de la philosophie hégélienne tient — c'est William James qui fut le premier à le remarquer — à sa vision grandiosement concrète du processus historique dont sa dialectique abstraite ne constitue pour ainsi dire qu'un « éliminat ». Mais toutes les amours sont passagères et les enfants ne sont jamais identiques à leurs parents; la loi fondamentale de l'histoire peut être résumée dans ces cinq mots : « Une fois, et jamais plus. » Une polarisation aussi vitale avec la science que celle que connurent Kant et Hegel n'est plus possible aujourd'hui. D'où la futilité progressive de la philosophie moderne. Les philosophes scholastiques contemporains ne sont plus que des « penseurs », — et jamais la pensée autarchique n'a conduit à la compréhension vitale. Que des savants comme Nikolai Hartmann et Heidegger, pourtant remarquablement intelligents — pour ne citer que les plus éminents parmi les Allemands vivants — aient ou non existé et ratiociné —, pour le progrès de la connaissance, cela n'a pas la moindre importance. C'est que leurs prémisses représentent aujourd'hui des sources taries.

Qu'on se garde bien de croire que je prononce ce jugement à cause d'une simple divergence de vues : il s'agit de discriminer ce qui est destiné à survivre et à inaugurer une vie nouvelle d'avec ce qui est condamné à périr. Toute la valeur intrinsèque d'une pensée est liée à ses prémisses : dès lors que celles-ci ne permettent plus d'aller de l'avant, elles ne valent plus, si haut qu'ait été le degré de compréhension dont, comparées à des prémisses antérieures, elles aient fait preuve. Il est grandement

temps qu'on abandonne une bonne fois cette superstition que représente la croyance dans une évolution rectiligne : la vie de l'esprit traverse tout autant des points critiques aboutissant à des mutations, que la vie des organismes. Qu'on pense au destin des civilisations égyptienne et chaldéenne : plus complètes et plus parfaites que toutes celles qui leur succédèrent, elles ne purent cependant survivre, dès lors que des peuples doués et qui ne concevaient pas la vie sous la forme d'une harmonie préétablie une fois pour toutes et perpétuée par des moyens magiques, entre les hommes et les Dieux — conception qui conférait l'aspect d'un sacrilège à toute idée de progrès — eurent acquis une prépondérance matérielle¹. Qu'on pense encore à ce qui eut lieu lors de l'avènement du Christianisme. A cette époque, aucun progrès ultérieur de la pensée grecque, pourtant si subtile et si profonde, ne parvint à régénérer l'humanité méditerranéenne en décadence. Par contre, cette mutation organique que signifia la réception des nouvelles prémisses chrétiennes y réussit dans un temps incroyablement court. Il n'y a rien de plus instructif que de méditer sur les types d'hommes nouveaux, inconnus de l'antiquité, qui ont dominé depuis l'avènement du christianisme. Le Saint, le père de l'Eglise sont qualitativement différents du philosophe antique; il n'y a aucun équivalent, dans le monde gréco-romain, du chevalier chrétien. Néanmoins, c'est la naissance de ces types d'hommes nouveaux qui non seulement a rendu possible un progrès ultérieur au sens absolu, de la science et de la

1. Consulter à ce sujet la vision du processus historique la plus profonde qui ait paru depuis longtemps : la *Kulturgeschichte als Kultursoziologie* d'Alfred Weber (Leiden, 1935, A.-W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij N. V.).

philosophie à la technique moderne, de la charité chrétienne à la justice sociale — mais encore a permis à ce qui était demeuré vital dans la tradition antique de continuer de vivre. A défaut de ces prémisses nouvelles, tout le grand passé antique aurait sombré dans le néant de l'oubli complet.

Or qu'est-ce qui fait que l'innovation produite, qui au premier abord ne semble pas différer de n'importe quelle métamorphose organique comme il y en a eu tant au cours des âges géologiques — qu'est-ce qui fait que cette innovation due à l'influx chrétien a pu mettre en marche un processus d'ascension au sens absolu ? C'est que les prémisses chrétiennes ont leur « lieu » sur un plan plus profond de l'esprit que ne l'avaient les païennes. Le progrès véritable est celui qui va vers le dedans, non vers le dehors. Eh bien, aujourd'hui de même, seul un approfondissement de *l'être* peut mettre fin à un processus de raidissement, d'encroûtement, de décadence ou de barbarisation qui autrement serait fatal. Quiconque s'en tient aujourd'hui encore aux prémisses anciennes, piétine sur place et sera fatalement vaincu par quiconque est le porte-parole de l'ère nouvelle, si unilatéral et étroit soit-il.

Il faut donc que naisse un *type d'homme* originellement plus profond que ne le sont ceux qui prédominent encore sur le plan de l'esprit. Mais cette fois, il ne suffit pas que le nouveau type soit seulement plus profond : il faut *qu'il soit aussi d'envergure plus vaste*. D'une part, il y a corrélation normale entre profondeur et richesse : plus les racines pénètrent profondément dans la direction du sens, plus l'âme et l'esprit peuvent s'intégrer de richesse sur le plan des phénomènes. D'autre part, la richesse qui s'accroît sans profondeur

correspondante plus grande rend fatalement superficiel; d'où le caractère superficiel de l'esprit de l'époque qui est en train de mourir. La richesse nouvelle exige donc une profondeur de sens réalisée plus grande que celle représentée par les prémisses traditionnelles. Or ce type plus vaste, qui est prédestiné à devenir le maître du monde humain nouveau, ne pourra se former que par le moyen de la polarisation vivante, consciente et intense d'hommes profonds avec tout ce qui peut entrer dans le champ de leur expérience personnelle. Aucune réflexion, aucune étude, aucun labeur, si consciencieux soit-il, n'y fera rien. C'est là le sens vrai sous-jacent du mythe du Surhomme. Tout l'avenir meilleur au point de vue de l'esprit dépend de la réception de la « révélation intégrale », fruit de l'expérience la plus totale que jamais humain se soit intégrée.

Toute mon activité personnelle ne représente autre chose qu'un effort continu de contribution à cette re-naissance de l'homme concret. Depuis plus de trente ans déjà, je suis profondément convaincu de la futilité de toute philosophie scolastique qui continue la tradition, ainsi que de l'inanité de toute critique qui a pour point de départ des prémisses périmées. Si j'accorde encore de l'importance à la pensée d'esprits authentiquement religieux qui acceptent d'anciennes formulations dogmatiques, c'est que l'existence du sens religieux prouve par elle-même un sens profond de la réalité; peu importe alors que les représentations soient conformes à la réalité ou non; en matière de religion, il faut de toute façon lire entre les lignes. Je ne suis évidemment partisan ni du matérialisme, ni du racisme moderne, mais je sais que leurs champions ont au moins le sens aigu des réalités tellu-

riques; ils sont donc plus proches que les autres de l'intégration nouvelle à accomplir, tout comme d'après le Christ les pécheurs étaient plus proches du salut que les docteurs de la loi. Je ne suis pas non plus partisan ou champion de la nouvelle psychologie de l'inconscient, qui souffre encore de bien des maladies d'enfance, mais je sais qu'après le grand développement unilatéral qu'a pris durant les siècles derniers la faculté de réflexion, ce sont surtout les facultés non rationnelles de l'âme et de l'esprit qui contribueront au progrès futur. Quant à moi, j'ai toujours visé directement la synthèse finale. Dès le premier stade de ma pensée indépendante, j'ai compris qu'aujourd'hui il ne s'agit plus pour l'homme de se polariser avec Dieu seul, ou la Nature toute seule, et qu'il faut surtout ne pas le faire par le moyen de la pensée seule : *il faut qu'il polarise tout son être avec absolument tout ce qui n'est pas lui*. Dès mon *Journal de Voyage* je me suis efforcé de montrer qu'il s'agit aujourd'hui de monter à un étage de compréhension supérieur à celui où toutes les religions et toutes les philosophies traditionnelles ont leur « lieu » idéal. Ce n'est plus le niveau de la dogmatique articulée du christianisme qui peut représenter pour l'avant-garde de l'esprit compréhensif une dernière instance, mais le « sens créateur » du christianisme; il en est de même de toute morale particulière, et surtout de tout système de philosophie proprement dit; car à vrai dire, un « système » prétendant embrasser et épuiser l'Univers, dont la majeure partie est non-rationnelle et partant inaccessible à l'emprise du raisonnement, est un contre-sens. Ce but d'une synthèse nouvelle et finale au point de vue des possibilités de l'ère nouvelle en formation, j'ai continué de le poursuivre d'œuvre en œuvre, en changeant

aussi souvent que possible de chemin d'accès, pour créer de la sorte des coordonnées toujours plus nombreuses servant à déterminer le Sens. Sans trêve, j'ai tâché de croître moi-même en me polarisant avec toute expérience qui s'offrait à moi, qu'il s'agisse de pensées, de révolutions, d'âmes nationales, d'hommes ou de femmes, en subissant et en agissant à la fois. La polarisation la plus créatrice que j'aie subie jusqu'à ce jour a été celle que j'ai eue avec le continent sud-américain. L'âme de ce continent primordial, sur lequel l'esprit est à peine encore descendu, évoqua en moi pour la première fois la claire conscience de la Terre. Comme résultat de ce processus de polarisation, je me sentis renaître au sens littéral du terme, en tant qu'homme possédant une conscience nouvelle, plus vaste que l'ancienne.

Mais si j'ai fait tout mon possible pour induire et encourager en moi-même tous les processus mutatifs qui me semblaient propices, j'ai toujours tâché aussi d'agir dans le même sens sur d'autres, qu'il s'agisse d'individus ou de peuples. D'où l'accentuation unilatérale et le style provocant qui caractérisent certains de mes livres. D'où mon amour du paradoxe, de la caricature dont le sens est d'exagérer les vrais rapports pour les rendre plus apparents. D'où ma prédilection pour l'action oratoire. D'où l'attention égale que j'accorde à tout, absolument tout phénomène vital. Il n'y en a pas qui soient superficiels ou profonds, intéressants ou indifférents en soi : tous peuvent servir à une réalisation plus profonde de l'Être et de l'Esprit, pourvu qu'on se polarise avec eux. — D'où surtout mon Ecole de la Sagesse. Celle-ci n'est autre chose qu'un centre de polarisation que je me suis efforcé d'élaborer et d'élever à la hauteur d'un véri-

table art. D'où tout ce style si différent des habitudes européennes que jusqu'ici personne, que je sache, ne l'a entièrement compris. J'ai toujours péremptoirement refusé de discuter. Pourquoi ? Parce qu'il est impossible, en se faisant la guerre, d'élargir et de dépasser les limites du moi donné; au contraire, en attaquant et en se défendant on les accentue et on les consolide¹. Je ne me suis

1. Il va sans dire que la discussion n'est pas un processus de polarisation créatrice, à la seule exception de ce genre particulier qui a été défini dans l'introduction à notre *Psychanalyse d'Amérique* : celui où les deux adversaires en réalité se « donnent » l'un à l'autre, de manière que l'accent d'importance repose sur ce qui correspond à l'enfant nouveau-né sur le plan physique; dans ce cas-là, les deux antagonistes sortent du combat changés et enrichis. Quant à l'attitude du critique moderne courant, elle est presque exclusivement destructrice de vie et de valeurs. Il y a, évidemment, dans tous les pays civilisés quelques hommes qui sur le plan de l'esprit correspondent au meilleur type du juge responsable; ceux-là sont « critiques » au sens originel du terme grec, c'est-à-dire de la discrimination juste sous l'égide de l'idéal spirituel de la Justice; ou bien ils sont ce que Oscar Wilde appelait des *critics as artists*; Platon aussi était de ces derniers. Mais le type du critique moderne est bien un des phénomènes les plus odieux de cette époque de l'éruption des bas-fonds. C'est en Angleterre qu'on en trouve la culture la plus pure. Là, les critiques sont dans la plupart des cas des gens d'esprit médiocre, mais possédés d'un immense orgueil. Ils voient toute leur tâche dans le maintien d'une attitude supérieure, ironique et blagueuse vis-à-vis de ce qui les dépasse; ils font leur possible pour que l'opinion publique, toujours prête à dénigrer, n'admette pas, ou en tout cas pas avant que cela soit dans l'intérêt personnel des critiques mêmes, ce qui est généralement le cas après la mort où le gibier est devenu venaison, une réelle supériorité. Mais par là, ils empêchent une polarisation créatrice qui pourrait élever une majorité à un niveau supérieur. Moi aussi, depuis quinze ans que j'édite le *Weg zur Vollen dung*, je passe en revue des livres. Mais, ce faisant, je considère comme mon devoir d'honnête homme de faire complètement abstraction, en signalant des auteurs et leurs œuvres, de la coïncidence ou non-coïncidence de mes opinions avec les leurs, de ma sympathie et antipathie et de l'attitude amicale ou hostile qu'ils observent, eux, vis-à-vis de moi. Je vois non seulement tout le sens, mais toute la justification

jamais intéressé sérieusement à aucune formulation abstraite conçue comme dernière instance : c'est qu'à mon avis l'âge des formules magiques qui vaudraient une fois pour toutes, âge qui eut son apogée en Egypte et en Chaldée où prédominèrent les scribes, devrait être révolu; seule la compréhension *personnelle* ouvre désormais les portes de cette vérité qui correspond à l'état d'éveil atteint aujourd'hui par la conscience humaine. Mais, par contre, je me suis toujours passionnément intéressé à tous les hommes supérieurs que j'ai rencontrés, *quelles que fussent leurs idées*, et j'ai toujours fait mon

morale de l'œuvre du critique dans l'accélération de la réception du supérieur par l'inférieur, à quoi celui-ci est par nature réfractaire. Et à cause de cela, je juge tout simplement déshonnête d'insister sur des contingences d'ordre personnel, national ou de parti pris intellectuel, qui, s'imposant à l'attention des âmes médiocres, pourraient fortifier leur penchant naturel à ne pas reconnaître la supériorité. L'œuvre utile du critique proprement dit consiste donc, exclusivement, selon moi, non pas à faire office de juge — seul celui qui est supérieur à l'objet jugé a le droit d'exercer cette fonction — mais à préparer la voie, en déblayant le terrain, à une polarisation aussi complète que possible entre êtres et esprits supérieurs et inférieurs. — Si les critiques anglais sont les plus futiles de notre temps, ceux de l'Allemagne et de l'Amérique du Nord, plus que tous les autres, voient dans leur métier une occasion d'assouvir impunément leur ressentiment personnel. Ce n'est qu'en France qu'existe encore une grande tradition critique qui *oblige*. Ce n'est qu'en France, et en France seulement, que règne encore un sentiment immédiat de la qualité en tant que telle, qui permet de juger indépendamment des préférences personnelles et qui oblige le critique qui veut être écouté à ne pas se laisser aller à ses mauvais penchants. Au reste, la critique française se borne presque exclusivement au jugement d'après des normes littéraires et purement intellectuelles. Un critique français représentatif de la tradition ne conteste pas, sauf « ignorance invincible », un niveau supérieur réel, et il ne s'abaisse jamais à assouvir son ressentiment personnel en dénigrant l'homme concret et vivant. Que tous les bons esprits qui s'intéressent à l'évolution humaine veillent à ce que cette belle tradition survive à l'époque de l'éruption de tous les bas-fonds!

possible pour les mettre en valeur, même dans le cas où ils agissaient vis-à-vis de moi en ennemis : c'est que l'esprit ne vaut que par son caractère personnel; un esprit est important non pas en fonction des idées abstraites qu'il a, mais de l'être profond qu'il est. J'ai toujours inculqué à mes disciples qu'il est aussi ridicule de prétendre qu'un homme de valeur ait emprunté à un autre des idées vitales, que de prétendre qu'il aurait plagié l'être d'autrui : personne ne peut penser qu'à partir des prémisses qui lui sont propres; les emprunts n'ont jamais la moindre vitalité, ils sont donc sans importance. La pensée d'autrui ne vaut pour tout homme qu'en tant que stimulant l'aidant à réaliser sa propre identité. Au niveau qui seul compte, à mon avis, pour la pensée future, la question de l'originalité objective ne se pose plus; elle est futile et vaine, car d'un côté chacun participe inévitablement, qu'il s'en rende compte ou non, de tout ce qui représente une force de son temps, de l'autre, l'originalité subjective, qui est la seule qui compte, n'est mise en question par aucune lecture. Au contraire, celui qui sait lire comme il faut, ce qui veut dire : celui qui sait lire à travers et au delà des lignes, réalisera précisément à travers d'autres auxquels il se donne sa propre identité et unicité. En résumé, nous pouvons donc dire : tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe dans l'Ecole de Sagesse de Darmstadt a pour sens et buts exclusifs la polarisation de personnalités; toutes les règles qu'elle reconnaît ont comme fin unique d'obtenir un maximum d'intensité pour l'influence personnelle. Ses écrits ne sont là que pour fixer les idées et les intentions; le commerce personnel d'esprits désireux de progresser spirituellement et qui se plient aux normes qui facilitent le plus la polarisation, est la

seule chose au point de vue des « travaux » qui réellement importe. Mais c'est précisément pour cela qu'elle atteint des buts supra-personnels. Si l'homme n'est pas une « monade », mais un « rapport » entre un centre unique et l'Univers tout entier, alors le premier impératif du progrès doit être de s'élever *au-dessus* de la personne empirique. Or c'est précisément cela que permet d'effectuer la technique polarisatrice de l'École de la Sagesse. Son enseignement part de ces axiomes, que personne n'a plus le droit de croire que lui seul ait raison, qu'il n'y a qu'un point de vue possible et que ce qui se contredit logiquement s'exclut; qu'au contraire chaque esprit authentique, sincère et véridique occupe légitimement un « lieu » déterminé dans le cosmos spirituel, que le point de vue de l'un ne contredit donc pas les autres, mais qu'il représente une coordonnée de plus pour déterminer la vérité supra-individuelle, supérieure à toute équation personnelle possible. Il s'en suit que des esprits d'égale profondeur qui pensent différemment sont plus proches les uns des autres que des esprits de niveau différent qui pensent de la même façon. L'École de la Sagesse enseigne à chacun, en laissant de côté tout amour-propre, à voir dans tous les autres son propre complément. Si maintenant cette théorie est mise en pratique, il en résulte un processus de polarisation grâce auquel, inévitablement, des synthèses nouvelles d'ordre supérieur commencent à se former dans l'âme individuelle. De ce mariage spirituel naissent naturellement de nouvelles idées particulières; mais celles-ci représenteront alors des vérités d'ordre supérieur et plus proches de l'idéal de la révélation intégrale. Il va de soi qu'indirectement elles donneront le coup de grâce aussi à toute théorie ou

doctrine qui correspond à un niveau de compréhension inférieur, mais jamais un esprit sérieux — c'est là notre enseignement — ne doit se préoccuper directement de réfutation; toute attitude négative entrave le développement.

J'ai appliqué et appuyé par des exemples les idées esquissées ici dans mes deux ouvrages programmatiques *Compréhension créatrice* et *Renais-sance*, auxquels je renvoie pour tous détails. Ces livres fixent aussi, pour autant que l'écriture peut fixer des manifestations essentiellement orales, les discours revenant à des thèmes musicaux et exigeant des variations multiples, que j'ai personnellement prononcés à ces grandes *Tagungen* (Sessions) de l'École de la Sagesse qui sont ce qu'elle a tenté de plus objectif; les comptes rendus complets sont conservés dans les sept volumes de l'annuaire *Der Leuchter* qu'a publié la maison Otto Reichl de Darmstadt de 1920 à 1927. Ces *Tagungen* n'ont rien de commun avec aucun autre genre de congrès. Là, dans le cadre d'un thème général, des personnalités différentes développent dans la direction prédéterminée par le Sens du Tout et dans un ensemble unitaire et polyphonique orchestré par moi, cet aspect particulier du thème général qui correspond à leur personnalité. La question de savoir si l'un ou l'autre d'entre eux a raison ou tort au sens absolu, ne se pose pas, elle est écartée en principe. Les auditeurs écoutent comme on écoute de la musique; ce n'est pas à la teneur intellectuelle des discours prononcés qu'en premier lieu ils prêtent attention : ils se « donnent » aux personnalités des orateurs. Et comme résultat la *pluridimensionalité* de tout sens se trouve réalisée, et en même temps, dans le tréfonds de chacun, s'ébauche un nouveau centre spirituel, qui permet de

comprendre le monde à partir d'un niveau spirituel nouveau et supérieur. Depuis, bien des variantes de la méthode darmstadtienne ont été essayés; notamment en Catalogne, où par trois fois déjà, de 1931 à 1935, le même sens fondamental a été réalisé d'une façon plus improvisatrice, plus « méditerranéenne ». Et je tiens à déclarer que je n'attends que des invitations pour pratiquer n'importe où la même méthode. En France elle a été en partie appliquée une fois : le congrès de Paris de la Coopération Européenne du mois d'octobre de 1933, qui vit naître les deux publications *Entretiens sur l'avenir de l'Esprit Européen* (Paris 1934, Stock) et notre *Révolution Mondiale* se déroula, grâce à la fine compréhension de son président, M. Paul Valéry, dans un style semi-darmstadtien. Grâce à cela, son effet indirect est de beaucoup supérieur à tous ses résultats vérifiables : des esprits indépendants, au lieu d'entrer en lutte, s'y étant polarisés dans un cadre dont les lignes directrices préformaient une unité d'ordre supérieur à tout parti pris particulier, tous les participants d'esprit profond sont inconsciemment devenus des parties intégrantes de cette unité nouvelle en formation qui est celle d'une nouvelle Europe spiritualisée. Et ce résultat-là vaut certainement tous les « travaux » possibles que la société fondée à cette occasion n'accomplira sans doute jamais.

La polarisation réciproque d'esprits individuels n'est évidemment qu'une des voies qui conduira à la longue à la création d'un niveau spirituel supérieur. Mais étant donné l'esprit analytique excessif de l'Europe contemporaine, elle est peut-être ce qu'il y a de plus nécessaire au début du processus. Il faut, pour commencer, que l'esprit personnel de chacun ne demeure pas pour lui-même sa propre

dernière instance, qu'il en accepte d'autres comme parties intégrantes de son propre moi supérieur : tant que ce but ne sera pas atteint, un type d'homme d'envergure plus vaste que ne l'est l'Européen traditionnel ne pourra pas naître. Mais mon Ecole de la Sagesse n'enseigne pas seulement la polarisation avec d'autres individus : elle enseigne la polarisation avec le monde tout entier; elle enseigne à se donner complètement à toute expérience, à accepter sans réserves le Tout de la vie, toujours en vue d'une intégration personnelle perpétuellement croissante, qui à la limite mènerait à l'élargissement du moi jusqu'aux confins de l'Univers.

1935.

V

DE LA CONCENTRATION

RUDOLPH KASSNER a dit que noblesse de sang signifie économie d'expérience. Dans un sens analogue, nous-mêmes nous avons écrit que la culture, c'est la concentration. A notre époque où de plus en plus tout l'héritage culturel qu'économisèrent nos ancêtres est répudié, et où chez la majorité la faculté de concentration diminue presque d'heure en heure, il est plus utile que jamais d'approfondir la question de principe impliquée dans les deux définitions énoncées ci-dessus.

A vrai dire, au point de vue de la Terre, il n'y a que l'Esprit concentré qui compte, car c'est la concentration ou synthèse des données naturelles qui les soumet à l'Esprit. Le prototype formel élémentaire du résultat d'un tel processus est la formule mathématique, qui dans un ensemble donné prédétermine sur le plan de l'abstraction la corrélation de toutes les grandeurs concrètes possibles. Des prototypes secondaires du même ordre sont réalisés par les lois juridiques et naturelles. Ces considérations d'ordre formel n'atteignent évidemment pas l'essence du problème, mais elles préparent sa juste désignation grâce à cette conséquence qui en découle logiquement : à savoir qu'au point de vue de la Nature, l'Esprit implique, il n'explique

pas. En prédéterminant dans la dimension de la pure intensité toute extension possible, l'Esprit par principe échappe à toute norme qui régit le monde des phénomènes.

S'il en est ainsi, alors le besoin d'explication est en premier lieu une preuve de manque d'esprit. Alors, comme mode d'expression, le sous-entendu, comparé au langage clair et explicite, représente une valeur spirituelle supérieure. Il ne s'agit pas, évidemment, du sous-entendu qui résulte de l'incapacité de s'exprimer exactement, mais de celui qui signifie qu'une expression parfaite « laisse entendre » plus qu'elle ne dit. En effet, tout art universellement et durablement reconnu comme grand est là pour confirmer cette thèse; et de même tout esprit supérieur a été reconnu comme tel précisément parce que, pour saisir le sens, il n'avait pas besoin d'explication. Les chefs-d'œuvre de la littérature sont ceux qui impliquent tant et expliquent relativement si peu, qu'à jamais inaccessibles au vulgaire, ils sont riches d'une teneur spirituelle si illimitée que jusqu'à la fin de l'humanité aucun commentaire ne l'épuisera jamais. Plus un homme est intelligent, et moins il a besoin de renseignements pour savoir et d'exposés pour comprendre le sens. Ces temps derniers, on a souvent exalté l'intuition aux dépens de l'intelligence : à notre avis, il s'agit là d'un malentendu. Dans le domaine de l'Esprit, il n'existe point d'organes ni de fonctions nettement circonscrites dans leurs limites et dans leur rayon d'action possible, comme le sont ceux et celles du corps. On peut et l'on doit différencier cette intelligence élémentaire, faculté d'adaptation vitale purement tellurique, qui chez l'homme joue le même rôle biologique que l'instinct chez l'animal, de l'Esprit proprement dit. Mais lorsqu'il est ques-

tion de ce dernier, si grandes que soient les différences manifestes, il ne s'agit jamais en fin de compte de différentes sortes de facultés, mais de degrés d'intensité. Je dis intensité, car celle-ci est dans tous les sens la dimension propre à l'esprit, de telle façon que tous les degrés et toutes les différences possibles se rapportent à elle. Au point de vue de la vie, l'esprit, le vrai, est dans son essence lumière; il éclaire et illumine ce qui pré-existe sur terre; grâce à cette illumination, la vie acquiert un sens nouveau; qu'on relise à ce sujet le chapitre « irruption de l'Esprit » de nos *Méditations Sudaméricaines*. Mais si l'Esprit est lumière, il éclaire, une fois allumé, simultanément et d'un seul coup tout ce qui est touché par ses rayons; les différences d'ordre phénoménal qu'on constate sont dues presque toutes aux fonctions telluriques au moyen desquelles l'homme perçoit ou exprime l'Esprit, non pas à l'Esprit lui-même; celui-ci a des aspects différents, comme le courage, la foi, la compréhension, l'amour, la joie, il n'a pas de qualités différentielles proprement dites. En conséquence, l'expression la plus spirituelle de l'esprit dans son aspect de compréhension étant l'intuition, — car elle seule illumine en une seule fois tous les objets sur lesquels elle projette sa lumière —, on a le droit de dire (nonobstant l'équivoque que peut présenter ici le manque de différenciation de l'Esprit en tant que substance et de l'esprit comme faculté) que l'Esprit est intuitif, qu'il n'y a pas d'intelligence d'ordre spirituel qui ne soit intuition au fond. Car si des raisonnements paraissent souvent indispensables, c'est parce qu'ils *préparent* la compréhension intuitive; il n'y a pas de compréhension effective d'un ensemble, qui ne soit un acte spontané, synthétique, unitaire et indivisible. Les

choses étant ainsi, il est évident que le degré d'intensité seul peut être admis comme étalon de la qualité spirituelle. Mais intensité et concentration sont des concepts limitrophes et corrélatifs. Nous voilà donc ramenés à nos premières thèses.

IL est difficile de serrer de plus près en langage conceptuel ce que nous venons d'exposer. A plus forte raison est-il difficile de formuler une désignation vraiment juste du fond substantiel sous-jacent au problème de forme que nous avons traité. Les termes intensité, concentration et illumination désignent ici évidemment des différences qualitatives sur le plan de l'être. Le monde tellurique illuminé est qualitativement différent d'un monde dans lequel la « lumière ne fut » pas encore; les degrés différents dans la dimension de l'intensité, laquelle, sans rapport avec l'extension, agit néanmoins sur elle, la pensée concentrée qui agit directement comme force que la pensée flottante n'est pas, — toutes ces « désignations » mettent au point des différences substantielles qui ont leur « lieu » sur le plan de l'être. Ici, il n'y qu'une image qui puisse aider à comprendre ce que l'intuition ne saisit pas d'emblée; car une image qui correspond à un haut degré à une réalité jusqu'ici inconsciente, peut évoquer celle-ci dans la conscience. Supposons donc qu'au cosmos matériel et étendu que nos sens perçoivent soit incorporé, dans une dimension perpendiculaire à celles qui définissent toute quantité, un autre cosmos où l'intensité joue le même rôle que la première dans l'espace et dans le temps, et où, partant, plus on s'approche de la surface vers le centre, plus on gagne en force ce qu'on perd en étendue et plus on serre de près l'essence de la réalité. Dans ce cas, l'implication

représenterait évidemment un degré de réalisation supérieur à l'explication, l'implicite représenterait une force plus grande que l'explicite et, finalement, l'Unité indivisible du centre sans extension et non pas la manifestation articulée la plus complète, serait la réalité ultime, suprême et idéale. Ceci admis, pourquoi n'existerait-il pas des plans différents sur lesquels vivent des êtres différents dont l'essence est esprit et la manifestation d'ordre matériel? Dans ce cas, tout être habitant un plan plus proche du centre incarnerait une puissance supérieure à tous ceux dont l'habitat est plus rapproché de la surface. Cette image que nous nous gardons bien de développer davantage, car alors l'impression de son inexactitude scientifique aurait tôt fait de recouvrir la conscience de la réalité intérieure qu'elle est destinée à évoquer, — cette image devrait suffire à quiconque est capable de « réaliser » sa propre essence spirituelle pour l'aider à comprendre en quel sens l'esprit est une substance; pourquoi l'esprit concentré est supérieur à l'esprit vague et flottant; pourquoi l'implicite représente par rapport à l'explicite une valeur spirituelle supérieure; enfin, pourquoi nous avons pu dire que la culture, c'est la concentration. L'homme de haute culture spirituelle vit, pour revenir à notre image, sur un plan plus proche du centre du cosmos spirituel que l'homme brut.

Mais par cela même il représente, au point de vue de l'Esprit, une véritable espèce humaine différente de celle de l'homme brut; de même, les degrés divers de supériorité spirituelle équivalent à des différences qualitatives tranchées, ce qui prouve que l'idée de la hiérarchie est juste en soi, si peu conforme à la réalité que soient souvent ses applications. — Du point de compréhension que nous

avons atteint ici, il appert avec une clarté terrifiante à quel point l'humanité occidentale est menacée de déchéance. Les postulats modernes de l'explication complète et de la vulgarisation, les techniques modernes d'information rapide présentée de sorte qu'aucun effort spirituel n'est requis de la part de l'auditeur et du lecteur pour l'assimiler, et la tendance à remplacer la persuasion par la suggestion, ainsi que la compréhension et la responsabilité personnelles par l'obéissance, sont autant d'attentats contre l'esprit. D'où l'incapacité croissante des Occidentaux à comprendre ce dont le sens ne saute pas aux yeux; d'où leur croissante répugnance contre tout effort spirituel, leur prédilection chaque jour plus éhontée pour les pires non-valeurs philosophiques et littéraires. D'où leur aveuglement spirituel progressif dans les domaines de la morale et de la religion; on est en train de perdre jusqu'à cette première discrimination qu'apprit à Eve et Adam le serpent, celle d'entre le Bien et le Mal. Lorsque l'appréhension d'un péril jaunissant pour la première fois la conscience européenne, j'ai souri. Aujourd'hui, je ne crois plus impossible qu'un jour relativement prochain les grands peuples de couleur, les Japonais, les Chinois, les Thibétains, les Hindous, même les Arabes puissent nous devenir dans leur masse tellement supérieurs, au point de vue de la concentration de l'esprit, qu'ils pourront menacer jusqu'à notre simple existence matérielle...

Nous avons exposé dans la *Révolution Mondiale* nos idées sur la tâche qui incombe aux élites spiritualistes vis-à-vis de cette révolte des forces telluriques qui ne pourrait jamais réussir comme

elle le fait, si elle n'était secondée par une déchéance simultanée des forces spirituelles. Les essais précédents contenus dans ce livre-ci ont tracé d'autres coordonnées qui peuvent aider à déterminer de plus près la nature de cette même tâche. Point n'est donc besoin d'élargir le champ des présentes réflexions ni de pousser plus loin leur articulation. Ne l'oublions pas : l'implicite représente une valeur spirituelle supérieure à l'explicite. Considérons plutôt, pour conclure, un autre problème. Si ce que nous avons exposé est vrai — comment alors comprendre et appliquer en littérature cette loi de la corrélation du sens et de l'expression, dont nous avons dit qu'elle était la loi fondamentale et suprême de la manifestation de l'esprit ? Cette loi n'exige-t-elle pas l'incarnation parfaite de tout sens ? Sans nul doute. Mais l'idée d'une incarnation parfaite n'est pas identique à celle de l'explication complète.

La supériorité de principe de la poésie sur la prose est fondée en ceci, que les conventions qui régissent son langage exigent d'une part et facilitent de l'autre une telle concentration dans l'expression de sa teneur, que tout énoncé, si clair soit-il, implique bien davantage qu'il n'explique ; de sorte que, dans le cas le plus favorable, un vers évoque en celui qui le comprend toutes les idées et émotions, tous les sentiments et toutes les sensations qui dans dans la dimension du sens s'y rattachent de fait. Non pas que les associations correspondantes se réalisent de façon articulée : l'art poétique rend possible précisément une réalisation de l'implicite sous forme d'implication. Or en rendant le lecteur capable d'une pareille intuition synthétisante, le poète l'élève pour un temps à un niveau spirituel supérieur. A ce niveau-là, un poème dont

le sens paraît obscur au vulgaire se révèle comme le sommet de la perfection expressive. La question d'un commentaire possible ou nécessaire ne se pose qu'à un niveau plus bas.

Ce qui est vrai du langage rythmique du poète, l'est en réalité de tout langage conçu comme art. Evidemment, point n'est besoin que la parole écrite ou parlée soit véhicule d'une intention d'art. Le langage sert aussi à la simple communication. En tant qu'explicatif, il est l'appui principal de la bêtise; en tant qu'accumulateur d'information brute mécaniquement fixée, il est l'assassin de la compréhension et de la mémoire; sous des monceaux de statistiques et de phrases toutes faites, il ensevelit l'esprit vivant. Mais nous traitons ici du Verbe en tant qu'incarnation primaire de l'Esprit. Dès que c'est ce Verbe-là dont il s'agit, pensée et écriture appartiennent au domaine de l'art. Elles n'ont pas d'autre sens, d'autre but que d'exprimer *directement* des réalités spirituelles, comme le fait la musique, la peinture. Et dès lors ce n'est pas l'explication maxima, mais l'implication maxima qui représente l'idéal d'une expression. La *Critique de la Raison pure* de Kant, œuvre extrêmement volumineuse, peut être réincarnée sans omission aucune, m'a-t-on dit, en une suite d'idéogrammes chinois qui ne remplissent en tout qu'une cinquantaine de pages. C'est que tout idéogramme, en tant que symbole de relation, implique par la simple juxtaposition avec d'autres idéogrammes la teneur de pages entières. L'idéal de toute littérature devrait être analogue.

Les idées courantes de l'Occident moderne sur ce qui est obscur ou clair et sur sa valeur relative sont donc filles d'un affreux malentendu. Il y a obscurité et obscurité, il y a clarté et clarté. L'obs-

VI

DE LA POLYPHONIE

JE ne sais quel esprit du dix-huitième siècle a dit qu'il faut posséder plusieurs langues pour pouvoir penser consciemment dans la sienne. Rien de plus vrai. Chaque idiome rend une vision du monde — j'emploie ici cette image pour désigner tout genre d'expérience — qui correspond à un angle ou point de vue particulier. Or il faut toujours plus d'une coordonnée pour déterminer un point. Pour cette raison, les esprits qui étaient monophones au sens textuel du terme ont toujours été des esprits fermés et bornés. Aussi n'y a-t-il jamais eu de grands esprits véritablement monophones, abstraction faite de ces esprits monstrueusement puissants des premiers âges qui furent originaux à un degré presque surnaturel. Mais même dans leur cas il est douteux qu'on puisse parler de monophonie : toutes les langues archaïques sont suggestives plutôt qu'explicites et de caractère algébrique plutôt qu'arithmétique; de sorte qu'à vrai dire ces premiers initiateurs n'ont pas parlé une langue particulière comme nous. De tous les grands esprits de taille et d'envergure que nous pouvons connaître par expérience, est vrai ceci : s'ils ignoraient toute autre langue contemporaine que la leur, ils étaient d'autant plus versés dans quelque langue ancienne — en Europe : le grec, le latin, l'hébreu. On a presque toujours attribué ce fait à une vertu particulière de la langue ancienne étu-

diée : sa raison d'être la plus profonde, c'est le désir qu'a tout esprit supérieur d'outrepasser les limites dans lesquelles il est né.

En ce sens, l'idéal autoéducatif consisterait sans doute dans la possession d'au moins trois langues très différentes l'une de l'autre : l'une d'elle serait suprêmement abstraite et logique, comme le latin ou encore le français; une autre suprêmement concrète, comme telle langue indienne dans laquelle n'existe pas un verbe général « vivre », mais où le renard « renarde », le cerf « cerve »; une troisième enfin qui serait tout autant inspirée par l'idéal de l'implication maxima et qui opérerait aussi normalement avec des sous-entendus, que les langues européennes aspirent à la clarté et à l'explication maxima. J'ai parlé expressément d'idéal *éducatif* : le « polyglottisme » n'a aucune valeur; comme polyglotte, aucun génie n'a jamais égalé un Levantin exceptionnellement versatile ni tel célèbre maître d'hôtel. Le problème n'est pas de communiquer avec d'autres par des moyens divers, ni d'être capable de traduire une expression par une autre — tâche irréalisable pour quiconque comprend une langue à fond — mais d'atteindre un niveau supérieur de l'être qui permet de penser originellement et naturellement de différentes manières. Le polyglotte ordinaire, le traducteur courant et celui qui sait jouer des rôles divers selon les langues qu'il parle, est inférieur à l'homme monophone profond, si étroit qu'il soit. C'est pourquoi, jusqu'à un niveau intellectuel assez élevé, la monophonie est préférable. Le plus grand nombre est incapable d'être original et authentique, s'il ne se borne aux moyens d'expression avec lesquels il naquit. En ce sens, même le fétichisme de la langue maternelle est légitime, à condition qu'il n'aille pas jusqu'à la préten-

tion absurde que les « on dit » puissent dicter leur volonté à l'inspiration personnelle. De toute évidence, tout homme qui s'exprime d'une manière vraiment originale correspondant à son être authentique, est meilleur écrivain ou meilleur orateur, même s'il pèche contre toutes les normes grammaticales, syntactiques et stylistiques reconnues de son temps, que quiconque est correct sans être original. Pour l'artiste véritable, il n'y a pas de règle académique qui compte, — d'autant moins que toutes ces règles sont à vrai dire des inventions de l'esprit de l'escalier. Mais cette préférence qu'en général il faut accorder à la langue maternelle, n'empêche pas que celui dont l'être et la pensée sont pluriformes en puissance, représente un niveau spirituel supérieur au monophone. Il vit à un étage du Sens plus élevé.

J'ai l'habitude d'appeler cette faculté d'être et de penser de différentes manières « polyphonie ». Car effectivement elle correspond à la musique polyphonique et orchestrée comparée à la musique à une seule voix. La possibilité de créer des plans de spiritualité d'ordre supérieur — comme il y a des grandeurs mathématiques d'ordre supérieur — en orchestrant des esprits individuels vivants, a été démontrée par les *Tagungen* (sessions) et les « conversations » de l'École de Sagesse de Darmstadt. Outre ce que nous avons dit de leur style particulier dans notre essai sur la Polarisation, voici ce qui les caractérise : les esprits différents qui coopèrent ne sont ni pour les auditeurs ni pour eux-mêmes non plus des instances ultimes, mais ils représentent des aspects particuliers d'une unité supérieure préconçue, qui s'exprime polyphoniquement; en conséquence, le choix des orateurs considérés comme personnalités originales, et la formulation

des thèmes spéciaux, dont l'énoncé seul crée une convergence vers l'unité, sont de beaucoup plus importants que le contenu de chaque discours. L'étude incomplète d'un problème ne gâte pas nécessairement la teneur et la valeur de l'ensemble, ce que fait par contre fatalement la moindre déviation de la ligne de développement pré-tracée. Grâce à ce style particulier, les solutions des grands problèmes auxquelles aboutissent ces *Tagungen* sont situées sur un plan différent de toutes celles dont la conscience collective a connaissance : elles sont déterminées par un nombre supérieur de coordonnées spirituelles dont chacune représente pour ainsi dire une dimension. La limitation de l'horizon personnel dont généralement on ne tient pas compte, bien que nul ne doute de son existence, se voit attribuer ici, au profit d'un rapprochement plus grand de la vérité absolue, le même sens positif que l'instrument particulier qui dans un orchestre sert un tout supérieur en se limitant à la fraction de partition qui lui est prescrite. Ma propre habitude d'agir à travers le plus de langues possibles est l'expression d'une intention équivalente. L'être français, espagnol, russe ou anglais étant différent de l'être allemand, il m'est impossible de dire exactement les mêmes choses dans chacune de ces langues. Mais d'autre part, chacune joue pour moi le rôle d'une coordonnée de plus pour fixer ce Sens profond à la réalisation duquel j'aspire. Ce Sens est situé par de là ces « noms et ces formes » qui sont l'ultime instance de presque tous mes critiques. D'où le peu d'intérêt que je professe pour la correction sur ce plan-là. Il est sans importance à mes yeux que mon français ou mon espagnol soit correct ou non, pourvu que l'esprit créateur du Verbe corresponde dans chaque cas à l'idiome employé. En ce sens, peu

d'appréciations m'ont fait plus de plaisir que cette réponse que donna José Ortega y Gasset à ma question, si telle expression que j'inventais en conversant était bien espagnole : « Elle n'était pas espagnole jusqu'à ce jour, mais elle le sera à partir d'aujourd'hui. » En effet, n'est véritablement significatif que le Verbe qui incarne originellement un Sens. Au reste, l'efficacité de toute pensée est indissolublement liée à son rythme vital; quiconque, par exemple, en traduisant un auteur si correctement que ce soit, change le moins du monde le *tempo* de sa pensée, la fausse. Or mon rythme personnel diffère de celui de toutes les langues telles que les parlent les pédants; je ne suis, comme esprit, représentatif d'aucun peuple particulier que je connaisse. D'autant plus crois-je avoir le droit de juger de la valeur de ma polyphonie uniquement d'après la relation des effets aux intentions.

SI mes lecteurs veulent bien maintenant embrasser d'un seul coup d'œil ce que nous venons de dire et certains développements (qu'il me semble inutile d'indiquer expressément) de nos essais sur la concentration, la polarisation et l'art oratoire, ils verront d'eux-même, sans plus ample explication, qu'on est injuste envers toute littérature vraiment grande, si on la juge d'après ces normes que reconnaissent comme seules valables les critiques littéraires. Parmi les très grands esprits, ceux-là seuls dont l'œuvre était représentative d'un état de perfection vraiment atteint, ont été reconnus aussitôt comme grands écrivains. Tous ceux qui introduisent dans la vie un sens nouveau et plus profond et dont partant le Verbe n'est pas situé sur un plan traditionnel, *ne peuvent pas* ne pas pécher contre les règles de la forme admises de leur temps. Ainsi,

Shakespeare de son vivant fut éreinté comme ne sachant pas l'anglais; Balzac l'est encore en France pour des raisons semblables, et pour ce qui est du plus grand esprit du dernier demi-siècle, Dostoïewsky, il est difficile de ne pas juger même aujourd'hui comme le firent ses contemporains russes : qu'il était un styliste détestable. C'est que Dostoïewsky était tellement immense, dans le sens de l'extension comme dans celui de la profondeur, qu'il n' a jamais trouvé une manière de s'exprimer qui lui aurait été réellement adéquate, d'autant moins qu'il possédait peu de sens inné de la forme. Sa personnalité était faite de tous les personnages qu'il inventait, la puissance de son imagination faisait éclater tout cadre connu rigidement clos. Au fond, il est étonnant qu'il n'ait pas été incapable de s'exprimer en langage intelligible, qu'il n'ait pas balbutié comme tant de mystiques l'ont fait. Gœthe, immense lui aussi, a résolu le problème par l'expédient de faire coïncider une forme quasi-parfaite avec un fond qui était obscur à cause de la multiplicité d'idées qu'il condensait; d'où le caractère particulier du Faust. Or Gœthe, à l'inverse de Dostoïewsky, était à ce point artiste que son exemple permet de dégager mieux que tout autre un autre sens de l'idée de polyphonie telle que je l'entends. Il y a non seulement cette polyphonie qui est plus ou moins équivalente de la musique symphonique, dont la multiplicité n'appartient pourtant qu'à un seul plan : il y a aussi la polyphonie au sens de l'actualisation simultanée, à travers une expression unitaire, de plusieurs plans d'existence ou de l'être. Or ce second genre de polyphonie est indispensable pour rendre sur le plan de l'art toute la complexité de l'être humain. Ici, je ne saurais mieux faire que de citer un paragraphe qui a trait

au poème de Goëthe *Der Fischer* dans mon discours « invention et forme » de la grande *Tagung* de l'Ecole de la Sagesse de l'année 1925, où fut résolu le problème de la liberté sur un plan nouveau (ce discours a été englobé dans *Renaissance*). « Plus est vaste l'ensemble des lois du réel dont un poète tient compte, et plus puissante se révèle son œuvre. D'où vient que la poésie de Goëthe exerce une action infiniment plus profonde que toute autre née en Allemagne? Analysons un de ses poèmes les plus parfaits, son « pécheur » : je n'y vois pas moins de cinq séries différentes de lois observées qui interfèrent en harmonie; celles qui gouvernent la pensée logique, celles qui régissent l'évolution des sentiments et des émotions, les lois du rythme du langage, de l'enchaînement des instincts dans l'inconscient, enfin de la distribution des lettres au sens cabalistique. En ce qui concerne les deux dernières séries de lois, dont bien des lecteurs seront surpris d'apprendre l'observation par Goëthe : il est possible entre autres choses — voici des faits scientifiquement avérés — d'interpréter le *Fischer* psychanalytiquement, et cette interprétation révèle, elle aussi, un Tout complet parfaitement enchaîné et plein de sens; et la distribution des lettres, qui apparaît incarnée dans le résultat d'un choix particulier entre différents vocables possibles, révèle de son côté un autre enchaînement de sens complet. Or dans le cas de ce qu'extrait la psychanalyse, il s'agit des fondements telluriques abyssaux de toute vie spirituelle, et dans l'interprétation cabalistique des racines de toutes les significations possibles dont la pensée exprimée est susceptible; car avant le mot, il y a eu la lettre, laquelle est de la sorte la cellule germinale de tout sens réalisé. Ainsi, Goëthe a dominé à la fois toute une vaste échelle de normes

cosmiques; partout, dans ces chefs-d'œuvre, des sons fondamentaux, des notes accessoires inférieures et supérieures vibrent en harmonie. Une telle richesse ne peut qu'avoir pour effet que la poésie de Goethe a une action plus pénétrante que toute autre poésie allemande. Le fait est que seul peut agir profondément celui qui domine les lois du cosmos en leur obéissant, comme l'électrotechnicien s'asservit la force de l'éclair... »

Je ne crois pas devoir insister davantage. A partir d'ici, il est facile de se rendre compte non seulement des possibilités spéciales inhérentes à tout style polyphone, mais aussi et surtout de la nécessité générale de la polyphonie en vue de la réalisation d'un esprit plus profond. La langue « telle qu'on la parle » n'est adaptée qu'à un seul plan de l'être, qui est par-dessus le marché fort superficiel. Mais l'être humain est composé de toute une série de couches, dont chacune est régie par des lois différentes qui souvent sont incompatibles l'une avec l'autre. De plus, l'homme est non pas une monade sans fenêtres, mais un « rapport » entre un moi et un non-moi qui dans son cas se relie virtuellement à l'Univers entier; force lui est alors, pour s'exprimer complètement, de tenir compte également des lois qui régissent le monde extérieur et qui en dernière analyse, elles aussi, sont ses lois. D'où l'importance transcendante du rythme. La poésie et surtout la musique est préformée dans le monde non-vivant. Les mêmes harmoniques que le calcul révèle en analysant des morceaux de grande musique, se retrouvent dans la distribution des étoiles dans les systèmes solaires. Le pas cadencé facilite tellement la marche militaire, parce qu'il crée une harmonie entre l'homme en action et le mouvement perpétuel des éléments. Or ces éléments du monde extérieur

sont en même temps ceux de la minéralité humaine. D'ici nous arrivons à une désignation juste du sens sous-jacent à l'idée fausse du panthéisme. L'esprit n'est pas dans tout, ni à la base de tout, mais rien n'empêche d'imaginer qu'à la limite il puisse s'introduire si profondément et si intimement dans tous les processus naturels, que les instruments infiniment multiples de l'Univers joueraient, sans s'en apercevoir, des symphonies conçues par lui. — Mais n'insistons pas. Il doit être clair désormais que seule la polyphonie dans l'expression permet à l'homme, être infiniment complexe, de se réaliser complètement sur le plan de l'art.

De tout ce que nous avons expliqué ou fait sous-entendre se dégage cette conséquence, que le critère purement littéraire est le *moins* apte à aider à juger de la valeur des œuvres profondes de l'esprit. Il est impossible de bien écrire au sens de la critique académique si l'on veut et sait dire davantage que ne peut exprimer le langage clairement articulé. Si Buffon avait raison de dire qu'il n'y a que les livres bien écrits qui restent, il est beaucoup plus vrai encore que cette durée n'a presque pas d'importance spirituelle. Tout ce qu'on peut affirmer à l'avantage de la perfection littéraire revient à ceci : *Tant mieux* si une œuvre de l'esprit a par-dessus d'autres vertus celles de la perfection littéraire. Les impulsions les plus créatrices de l'esprit sont mortes vite après leur manifestation, comme meurt le sperme après avoir fécondé. La tradition orale joue un rôle beaucoup plus grand que l'Écriture. De tous les livres qui agissent à travers les millénaires, je n'en connais pas un qui soit un chef-d'œuvre littéraire. C'est qu'ils comprennent bien plus qu'ils ne disent.

VII

UTOPISTES ET PROPHÈTES

IL y a deux points de vue dont il faut faire abstraction, si l'on veut estimer à leur juste valeur l'influence historique des esprits : le point de vue de la « vérité absolue », et le point de vue littéraire. Pour ce qui est du premier, quelques indications suffiront pour mettre en évidence en même temps le problème et sa solution. Si la « vérité » jouait un grand rôle historique, bien peu de fondateurs de religion, presque aucun philosophe, et pas un chef de parti politique n'auraient joué un rôle dont il faudrait tenir compte. Cependant, il y a eu Mahomet, Rousseau, Marx et Lénine. ...Quant au point de vue littéraire, on peut presque aller jusqu'à affirmer que la valeur littéraire s'affirme au détriment de l'influence immédiate. Saint Paul, qui écrit des lettres assez décousues dans un grec de province qui me paraît mauvais, a certainement exercé une influence infiniment plus considérable que Dante, Goethe et Racine pris ensemble. Automatiquement, la perfection littéraire situe une pensée sur un plan *autre* que celui de la vie réelle ou vécue. Pour agir sur la vie, il faut s'adresser *ad hominem*. Et puisque l'immense majorité des humains n'a pas le sens littéraire, il est évidemment plus judicieux, si l'on veut exercer une influence directe, de s'exprimer en tenant plutôt

compte de la mentalité moyenne que de celle des esthètes.

En ce sens, les deux esprits de France qui indubitablement ont exercé, durant le demi-siècle écoulé, la plus grande influence historique au point de vue du genre humain, par opposition au point de vue exclusivement français, sont... Gustave Le Bon et le comte de Gobineau. J'ai beaucoup connu le premier durant mes multiples « périodes » parisiennes. Et je l'ai beaucoup aimé, ne serait-ce qu'à cause de son faux air de Tartarin de Tarascon. Mais jamais je n'ai rencontré un Français qui l'ait pris au sérieux; les élites le jugeaient mauvais écrivain, lourd, poncif, rabâcheur de choses déjà dites. Cependant, l'influence que Gustave Le Bon a exercée sur l'humanité est infiniment, mais infiniment plus grande que celle de Bergson. Tous ceux qui ont fait ou qui font la révolution mondiale, l'ont lu. Tous ceux qui, les premiers, ont tâché de la combattre, donc surtout les hommes d'Etat de la Russie tzariste, ont été ses disciples directs. Et les faits ont donné raison aux vues exprimées par Gustave Le Bon sur la psychologie des foules et des peuples, comme ils ont donné raison à bien peu de personnes dans toute l'histoire. En France, depuis le XVIII^e siècle, il n'y a qu'un seul homme dont l'influence historique puisse être comparée à la sienne : c'est Gobineau.

Gobineau était du reste un écrivain de mérite, sinon un grand écrivain. J'apprécie fort ses études sur la Perse. *Le Renaissance*, que je n'ai lue qu'en allemand, me paraît être un très beau livre. Mais c'est son *Essai sur l'inégalité des races*, dont la valeur scientifique est douteuse et qui n'est certainement pas un chef-d'œuvre littéraire, qui a mis Gobineau au rang de ceux qui exercent une grande influence sur le monde actuel. L'existence du parti

national-socialiste en Allemagne, à elle seule, le prouve. Des faits pareils rendent futile toute discussion théorique.

Je n'ai évidemment pas connu Gobineau. Mais dans ma jeunesse j'ai été l'ami le plus intime de celui qui, par ses livres populaires et vulgarisateurs, a fait de Gobineau, en Allemagne, une grande force historique; de l'Anglais Houston Stewart Chamberlain. C'est lui qui m'a découvert « lorsque j'avais vingt ans ». Il a été mon premier maître; c'est à moi qu'il dédia, j'avais alors vingt-quatre ans, son livre sur Kant. Je n'ai jamais partagé ses idées racistes; aussi y a-t-il eu éloignement entre nous, dès qu'il épousa Eva Wagner, éloignement qui à la fin équivalut à une rupture tacite, car dans les dernières éditions de son *Kant*, la dédicace « A Keyserling, l'ami » fut supprimée. Je n'avais même jamais pris ces idées-là au sérieux. Mais j'ai eu tort, les faits le prouvent bien. Chamberlain a certainement été l'inspirateur principal de cette Allemagne qui a tenu durant la grande guerre. J'ai eu tort une seconde fois lorsque j'ai souri en entendant Chamberlain désigner, dès 1923, Adolf Hitler comme le prophète-chef de l'Allemagne à venir. C'est que ce n'est pas la vérité des idées qui compte au point de vue historique, mais leur correspondance et leur congruence avec des tendances obscures et profondes. Ces forces obscures sont responsables en dernier ressort de la marche que prennent les événements partout où la Raison lucide ne les comprend pas assez profondément pour pouvoir par cela même les diriger. Et ceci n'est arrivé jusqu'ici que peu de fois durant la longue histoire du genre humain...

Or quel est le ferment que Gobineau a introduit dans l'évolution historique? *Précisément la cons-*

science de la race. Ce n'est pas l'idée « intellectuelle » de la prétendue supériorité de telle race qui importe ici, mais la croyance que la race en tant que telle est une valeur. Cette valeur, chaque race la fait et la fera valoir à sa manière. Demain, ce seront peut-être les nègres qui s'inspireront de Gobineau. Si aujourd'hui ce sont les « nordiques » qui s'attribuent eux-mêmes la qualité de race suprême, cela s'explique par le fait que les « nordiques » ont été les premiers, après les Juifs, le peuple raciste par excellence, à mettre l'accent sur la race.

Ce ferment qu'est la conscience de la race doit sa virulence actuelle sans doute surtout au fait qu'à partir de la Révolution française l'opinion publique a presque totalement négligé ce facteur; négligence qui fatalement a renforcé sa puissance dans les bas-fonds du subconscient. Mais il y a plus : par réaction contre l'intellectualisme du dernier siècle, toutes les forces irrationnelles de la vie s'affirment avec une puissance nouvelle. Ce qui s'est passé en Allemagne, se passera à coup sûr, d'une manière ou d'une autre, en Chine et aux Indes également, puisque la suprématie de l'homme blanc y est due, précisément, à son intellectualité plus avancée, et que ces peuples-là veulent se libérer et dominer à leur tour. Ceci permet donc de prédire un accroissement continu du prestige du nom de Gobineau. Il est fort possible qu'on ne l'en lira pas davantage. Il est même probable qu'on le lira moins, car évidemment les Chinois, par exemple, n'ont aucun intérêt à glorifier la race germanique. En Allemagne même, à mesure que la science des races avancera, on croira de moins en moins à la théorie originelle de Gobineau. Mais on ne l'en citera, on ne l'en vénérera, on ne l'en évoquera que davantage : et c'est à savoir comme symbole mythique, comme

une espèce de saint. On lui attribuera à la longue mille choses qu'il n'avait jamais dites. Tel est le destin de tous ceux qui deviennent des agents immortels du devenir historique.

Mais, quoi qu'il en soit, il me semble certain qu'il faut compter désormais avec la croyance en la race, comme avec un des facteurs de l'histoire de demain. L'Allemagne d'aujourd'hui est essentiellement raciste. Si elle réussit à redevenir dans l'espace des dix prochaines années la grande puissance qu'elle fut — et je crois qu'elle le fera — l'idée raciste aura fait ses preuves historiques; vraie ou fausse, elle sera « arrivée ». Alors, à la longue, inévitablement, par polarisation et par métamorphose de contact, d'autres peuples participeront aux mêmes tendances et idées, dont, par conséquent, le prestige ira augmentant.

J'ÉCRIVIS ces réflexions pour le numéro spécial que la Nouvelle Revue Française consacra, le 1^{er} février 1934, à Gobineau. Depuis, maintes fois, j'ai été prié de donner une « juste désignation » de la raison d'être de cette action infiniment plus profonde que celle d'esprits universellement reconnus comme « sérieux », action qu'exercent précisément à notre époque des esprits tels que ceux dont s'occupa la dite étude. Lors de l'avant-dernier congrès de l'École de Sagesse en Catalogne, durant les « Entretiens de Terramar » à Sitges, j'ai exposé en deux séances, dont l'une avait pour objet général « le thème des Utopies », et l'autre « le thème des Prophéties », les deux problèmes de principe que posent l'un ou l'autre sujet et quelquefois les deux à la fois, — problème que des figures comme Gustave Le Bon, Gobineau, Rousseau, Wells, Jules Verne, Marx, Rathenau, Tolstoï, Lénine et Hitler

exemplifient à notre époque d'aussi authentique façon que, en d'autres temps, les prophètes d'Israël, les initiateurs de l'ordre social hindou, Platon et Thomas Morus. Des idées énoncées à cette occasion, je vais donner ici un résumé. Car il est temps que prenne fin cet étonnement inerme devant des phénomènes dont la normalité est démontrée par des faits historiques bien plus nombreux que la valeur de la science exacte.

Commençons par l'Utopisme. Loin d'être une anomalie, une excentricité, pour ne pas dire un symptôme de démence, l'Utopie représente l'expression primordiale de l'imagination raisonnante de l'Esprit proprement dit. Originellement, l'Esprit ne reconnaît que ses propres formes et fins, qui sont totalement différentes de celles de la vie tellurique. D'où le caractère purement fantaisiste, au point de vue de la science exacte, de tous les systèmes sociaux, moraux, religieux, politiques et philosophiques primitifs; c'est à travers un mythe préconçu que l'homme primordial préjuge de toute réalité, comme chez l'enfant le monde fictif de ses jeux prime le monde matériel. Nous n'avons pas à insister ici sur cette vérité fondamentale, l'ayant exposée dans nos *Méditations Sudaméricaines* avec toute la clarté dont nous sommes capables. Mais l'Utopie représente un cas spécial de ce monde imaginé que l'esprit cherche toujours à imposer au monde de l'expérience extérieure, et ce cas spécial mérite une analyse particulière. L'Utopie naît du conflit perçu entre les réalités intérieures et extérieures; elle naît au même moment psychologique que le problème éthique, qui ne se poserait jamais s'il n'y avait conflit entre ces deux ordres de réalités. Mais la réalité spirituelle conservant pour la conscience son primat, celle-ci déduit de la discrédance entre les deux

la possibilité de créer à la longue une réalité extérieure conforme à la réalité intérieure. Il est vrai que cette suite logique apparaît dans l'histoire souvent renversée. Mais vu l'équivalence de l'avenir et du passé pour l'imagination, qui ne retient des deux que le caractère « image », et attendu que le prototype concret de toute image est le souvenir, il n'y a rien d'extraordinaire à ce fait que la majorité des utopies connues se rapporte au passé, à un âge d'or quelconque. Au reste, les peuples qui créèrent les mythes en question étaient tous à cette époque déchus d'une position plus haute. Les utopies des peuples en plein essor furent probablement de tout temps semblables aux utopies modernes : elles visaient l'avenir.

Mais ce que nous avons dit de l'équivalence pour l'imagination de l'avenir et du passé, n'empêche naturellement pas que pratiquement l'utopie visant l'avenir n'engendre des phénomènes très différents de ceux de l'utopie qui se rapporte au passé. Dans le dernier cas, le sentiment de la discordance de ce qui devrait être avec ce qui est, conduit à l'idée d'une chute ou d'une faute qu'on regrette, qu'on déplore, qu'on expie; elle ne déclenche aucun activisme créationiste; la croyance dans le destin et l'espoir dans la grâce divine apparaissent comme les seuls moyens psychologiques propres à résoudre le conflit qui déchire l'âme. Par contre, l'utopiste penché sur l'avenir est mû par l'instinct primaire de changer la réalité par la force. Et son immense action sur l'imagination des autres provient de deux sources : d'un côté c'est la foi qu'il a dans la réalisation possible de son dessein, foi dont le soutien est presque toujours le bienvenu, car dans le fond de son âme chacun espère que le monde intérieur de l'homme s'affirmera plus puis-

sant que le monde extérieur. De l'autre côté, l'immense action de l'utopiste sur l'imagination d'autrui provient de son intellectualisme simpliste. A ce point, nous sommes à même de différencier clairement l'utopie proprement dite de toute autre image d'un monde meilleur. L'utopie est toujours fille d'une généralisation intellectuelle qui ignore ou écarte, en pratique aussi bien qu'en théorie, tout ce qui n'entre pas dans son système. Or l'intellect ne veut au fond que cela : pouvoir vivre sur un plan où seules ses normes à lui soient valables ; à cette fin il sacrifie de grand cœur toute autre considération. Et plus un système utopique à réaliser paraît simple, et moins nombreuses et plus élémentaires sont ses prémisses — plus il trouve d'adhérents. D'où tous ces préjugés qui cependant incarnent de formidables forces morales : à savoir que le mal puisse être définitivement vaincu, que le salut résiderait dans la victoire de telle religion unique, que la pauvreté puisse être bannie de ce monde, que le bonheur de tous sera atteint lorsque la technique aura conquis toute notre planète, ou lorsque l'idée démocratique, libérale, communiste ou fasciste aura remporté la victoire, lorsque ou la morale ou la foi ou la race sera définitivement purifiée, ou lorsque telle classe seule gouvernera. Ce sont donc les défauts même de ces systèmes, défauts que dès leur apparition des esprits critiques ont signalés sans que leurs alarmes aient jamais eu la moindre influence historique, qui font leur force. Plus les classes incultes et sans esprit critique prédominent, plus grandes sont les forces que représentent fatalement les utopies simplistes.

C'est là un aspect de la question. Au point de vue des principes, cet autre est d'une importance encore plus grande. Tout utopiste est cruel et dur

d'instinct. C'est que pour l'intelligence, et cela avec raison, ce qui est faux n'existe pas ou ne devrait pas exister; celui donc dont l'activité n'est inspirée que par ses postulats, ne peut pas voir plus de mal dans la suppression de ses adversaires, dans la violence faite à la liberté et dans les coercitions et restrictions de tout genre, que dans la suppression d'une grandeur prouvée fautive dans une équation mathématique. D'où toute l'horreur d'un moralisme exclusif, dont le puritanisme américain représente le dernier exemple historique. Le moraliste est le prototype élémentaire de l'utopiste; en tant que moraliste, un homme est toujours intellectualiste, car précisément en morale une compréhension de la totalité du réel interdit d'emblée toute généralisation. Mais le moraliste est le prototype de l'utopiste surtout en ceci, qu'il vit exclusivement du point de vue de ce qui « doit » être — quelle que soit la réalité. En ce sens, on a le droit d'affirmer que l'utopiste bien intentionné est fauteur de l'immense majorité de tout le mal et de tout le malheur qui affligent la vie humaine.

Faut-il donc renoncer à tout utopisme? Mais cela est impossible, car l'esprit dans son aspect rationnel et intellectuel ne peut avoir de commerce avec la réalité tellurique que par le moyen d'utopies. Psychologiquement parlant, les plus anodines « hypothèses de travail » sont, elles aussi, des utopies. Toutes les tâches de la vie sans exception, que l'homme sur lequel l'esprit est descendu reconnaît être importantes, ont comme dénominateur commun le désir d'imposer les normes de l'esprit à celles de la terre. Sans ce désir, aucun progrès ne se réaliserait jamais. Et comme toute pensée — si apriorique que soit sa source originelle — a son point de départ pratique dans l'intellect, l'intellect

seul, faculté d'adaptation tellurique, servant de trait d'union entre l'esprit pur et les puissances vitales, l'ébauche de tout plan d'amélioration sera toujours une utopie simpliste. Nous percevons d'ici l'aspect positif des utopies qui ont influencé sinon fait l'histoire. Sans l'idée non seulement simpliste mais fautive de Marx, qu'on peut abolir en économie la soi-disant « plus-value » (*Mehr-Wert*) — pour ne citer qu'un seul exemple — il est peu probable que les deux idéals authentiques d'une distribution plus équitable des richesses et de la dignité égale de tout travail en tant que tel, eussent fait jusqu'à ce jour le chemin qu'ils ont fait. Mais l'utopisme est un moyen d'action indispensable surtout grâce au fait que toute jeunesse est utopiste; c'est là la raison d'être intellectuelle de son idéalisme. Si tout enfant re-vit l'âge mythologique en ce sens que pour lui son monde imaginé prime absolument le monde matériel, tout jeune homme ré-incarne durant certaines années le stade le plus élémentaire de la prise de contact de l'esprit pensant avec la terre; involontairement, la jeunesse pense donc sous forme d'utopies, et ce sont elles qui l'influencent le plus profondément. Cette dernière considération donne d'un côté l'explication finale de l'influence hors ligne qu'exercent les utopistes dans l'histoire — sans l'élan généreux des jeunes, aucun idéal n'aurait jamais été réalisé — et de l'autre elle montre pourquoi précisément durant la présente crise mondiale les utopies jouent un rôle pratique plus grand que jamais. Car jamais les jeunes ne jouèrent un rôle plus prépondérant.

L'utopie représente donc une force immortelle et invincible. Cependant, quand on voit le mal terrible que tout utopisme a fait dans le passé, on peut se demander s'il n'y a pas moyen de diminuer par la

culture de l'esprit les inconvénients de l'utopisme et d'employer les forces positives qu'il incarne à atteindre un stade plus avancé dans l'évolution de l'homme même, à la différence de ses institutions; car de toute évidence c'est le progrès de l'être humain seul qui permettra de dépasser les limites inhérentes à sa mentalité actuelle. Or un tel progrès est réalisable.

77 + Retenons d'abord encore une fois que la relation normale de l'homme en tant qu'esprit à la terre est d'ordre utopique. Alors, pour dépasser l'état présent reconnu défectueux, il faut inventer des utopies plus conformes à l'idéal bien compris de l'existence humaine que ne l'ont été celles du passé. Au lieu des utopies *exclusives* de la majeure partie du réel comme le furent celles-là, il faut des utopies *inclusives*; des utopies qui compteraient, dans leur juste corrélation, avec toutes les normes propres à l'esprit et toutes celles de la terre que chacun, bon gré mal gré, doit reconnaître puisqu'il ne peut les abolir. Il s'agit donc d'inventer des utopies qui, pour user des termes expliqués ailleurs, constitueraient des réalisations des postulats du « réalisme radical » de la pensée active et de la réceptivité complète vis-à-vis de la « révélation intégrale ». Et il s'agit de les appliquer avec art, à partir d'une prééminence¹ intérieure qui permet à l'homme de s'élever au-dessus de ses tendances élémentaires, dont l'une est celle à l'utopie simpliste, et de les diriger au lieu de les subir.

Une utopie qui réaliserait ses postulats ne serait évidemment plus, en théorie, une utopie au sens usuel du terme. Et dans son effet pratique elle ren-

1. C'est par « prééminence » que M. Maurice Boucher, dans son livre sur notre philosophie, a rendu en français une des conceptions fondamentales de *Compréhension créatrice*.

drait impossible, ou presque, tout utopisme à sens négatif, car sa source serait la vérité même, pour autant que l'homme est capable de la concevoir, et non pas un préjugé intellectualiste exclusif d'une grande partie du réel. Mais pour devenir capables d'un utopisme aussi sublime, il faut suivre une méthode autre que celles de tout utopisme antérieur. Il faut procéder par évocation de l'inconscient à la conscience, de ce qui n'existe qu'en germe à la vie articulée, il faut élargir le rayon de l'expérience vitale. Le procédé qui y conduit, nous l'avons déjà décrit sous le nom de polarisation; nous n'avons donc plus à y revenir. Mais nous pouvons ajouter ici une touche au tableau brossé alors, qui fera mieux ressortir toutes ses valeurs et qui servira en même temps à compléter nos présentes réflexions. Nous avons expliqué jusqu'à un certain point pourquoi une femme peut tirer d'un homme et évoquer en lui ce qu'aucun autre homme ne saurait faire. Une des raisons profondes pourquoi des hommes produisent si rarement un effet créateur ou fécondant l'un sur l'autre, c'est que leurs relations normales sont d'ordre utopique et non pas réaliste. Les hommes ne communiquent entre eux que dans le cadre d'objectivations quelconques : en tant que représentants de professions ou de partis, en vue de tels objectifs à atteindre, tout cela en partant de préjugés idéalistes, moralistes, etc. Ainsi, la réalité intime de l'un échappe à l'autre et tout le commerce des hommes entre eux est basé en dernière analyse, ou sur des abstractions, ou sur des fictions. A une femme, l'homme s'ouvre tout entier. Qu'il l'idéalise autant qu'il veuille, qu'il se trompe sur elle, qu'il soit trompé par elle : toujours, inévitablement, un être intégral agit ici sur l'intégralité de l'autre. En conséquence, rien ne fait évoluer et progresser un

homme si vite vers sa propre perfection intégrale, et partant rien ne l'éveille si sûrement de l'illusion à la plénitude de la réalité, qu'une intense polarisation avec une femme supérieure. Mais malheureusement, la question de la polarisation avec des femmes ne se pose pas dans le cas de mouvements de masses. C'est donc aux hommes entre eux, en tant qu'êtres collectifs, de vaincre, par le moyen de la compréhension, leur penchant naturel à l'utopisme.

Nous avons déjà traité du problème de la prophétie, limitrophe et connexe de celui de l'utopie, dans la *Révolution Mondiale* (p. 174 ss.) ainsi que dans le chapitre « Jésus le Mage » des *Figures Symboliques*. Il serait donc inutile de reprendre le thème ici, si nos réflexions sur la juste désignation, le Verbe énoncé de vive voix, sur la polarisation et la concentration n'avaient pas, par leur enchaînement et par l'association d'idées qu'elles doivent évoquer chez le lecteur, créé un fond de « déjà compris » à l'aide duquel de nouvelles approximations de ce qu'est la juste désignation intégrale deviennent possibles. A y regarder de près, tout ce que l'on peut dire sur la différence entre l'esprit prophétique et l'esprit scientifique se trouve déjà impliqué dans le mythe grec de Prométhée et d'Épiméthée. Le premier pensait en avant, le second en arrière; le premier prévoyait, le second constatait le déjà fait; le premier créait du nouveau, le second interprétait et critiquait; le premier illuminait, le second réfléchissait. De toute évidence, un esprit qui projette une lumière permettant d'apercevoir les vrais rapports, non seulement sur le passé, mais aussi sur l'avenir, occupe par la qualité de son esprit un rang plus élevé. Tout de même, l'imagination qui crée du nouveau est spirituellement supérieure

à l'imagination-mémoire. Mais il n'y a pas seulement la différence entre le prophète et l'érudit, il y a aussi celle entre le prophète et l'utopiste. A quoi revient celle-ci? — Dans le cas de l'utopiste, ce n'est que l'intellect qui préforme l'avenir. L'utopiste ne fait jamais qu'œuvre de théoricien; en somme, c'est un savant qui joue au créateur. Le prophète, par contre, est non seulement un vrai créateur, il est parmi les hommes celui qui se rapproche le plus de l'image d'un dieu. Car involontairement, inévitablement, en vertu de sa simple existence, il crée des mondes nouveaux.

Car dans le type prophétique l'esprit prométhéen se trouve incarné dans un organisme dont l'abnorme sensibilité est affectée directement et profondément par toutes les influences qui agissent dans l'univers; de sorte que c'est le Devenir et même l'avenir qui le moule et non pas seulement l'état présent et le passé. Or puisque — étant donné le caractère mélodique de la vie où le tout est la raison d'être de la partie et le *finale* parfait le sens du prélude — puisque c'est l'avenir le plus lointain, jusqu'à la limite de l'éternité, qui détermine le caractère de tout instant vital et vécu, l'homme dont la conscience est le miroir du processus intégral, pour lequel passé, présent et avenir ne font qu'un, et chez qui le sens de l'éternité remplit chaque moment, est, de toute évidence, l'homme dont l'existence particulière est la plus représentative du tout. Pratiquement parlant, il devance ses contemporains et il les guide par son exemple dans la bonne direction de leur destinée. Cela, il le fait moins par ce qu'il dit et ce qu'il fait qu'en tant qu'il pré-forme comme homme vivant le type représentatif d'un avenir meilleur. C'est donc *l'être concret* du prophète et non pas la qualité supérieure de telle image

de l'avenir comparée à la réalité présente, comme l'invente l'utopiste, qui explique son action. D'où l'impression de supériorité humaine que donne le prophète à tous ceux qui s'ouvrent à lui, à la différence de l'utopiste qui ne paraît jamais être plus qu'un homme intelligent. D'où l'action véritablement miraculeuse qu'exerce le Verbe du prophète, action du même ordre, mais infiniment plus profonde que celle exercée par celui du grand poète. C'est que dans le cas du prophète, le Verbe, que son énoncé réponde ou non aux exigences reconnues de l'art¹, se trouve chargé de toute l'implicite puissance vitale d'un être supérieur, puissance dont la composante rationnellement définissable ne représente généralement qu'une infime partie. Ceci est vrai à ce point que dans le cas suprême, comme celui de Jésus-Christ, la puissance créatrice du Verbe prophétique survit jusque dans les comptes rendus compilés par d'autres hommes qui le comprirent. C'est que le Verbe du prophète n'est pas uniquement l'expression d'un Esprit supérieur sur son propre plan : il est, comme l'a déjà si bien compris le mythe chrétien du Dieu devenu homme, l'expression directe d'un esprit suprême incarné dans le Devenir naturel. Grâce à cette constellation, l'Esprit est en état d'influencer le même plan d'existence chez autrui, de l'élever au-dessus de lui-même et de le faire avancer plus vite sur sa propre voie qu'il ne pourrait le faire s'il était abandonné à ses propres forces. Le prophète est donc en dernière analyse *l'Etre* qui anticipe, qui pré-forme, qui pré-

1. Nous avons traité des normes particulières qui régissent le Verbe prophétique et notamment des vertus inhérentes au paradoxe dans le chapitre « Jésus le Mage » des *Figures Symboliques*.

est. La prophétie au sens courant du terme n'en est qu'une manifestation partielle.

Il suit de ces considérations que non seulement le type prophétique est un type normal et supérieur, et non pas excentrique et pathologique, mais qu'il a joué dans l'histoire un rôle beaucoup plus grand qu'on ne le croit. Car tous les proto-types, dont l'historien peut démontrer l'action historique, ont à vrai dire appartenu au type prophétique. Ce qui est vrai d'Alexandre le Grand, l'est à plus forte raison de Jules César. Si l'on reconnaît de plus en plus en Nietzsche le prophète principal de la crise européenne, c'est que mieux, et partant plus paradigmatiquement que personne, il représentait l'intellectuel à bout de forces à cause d'une scission exagérée qui s'était produite en lui entre l'intelligence et la vie; l'intellectuel qui aspirait à la revitalisation par une apocatastase des forces telluriques et qui prenait le chemin de la surcompensation pour atteindre ce but. Aujourd'hui — j'écris ceci en 1935 — les prophètes non seulement abondent, ils pullulent, car jamais l'heure n'a été aussi propice à leur type; sur la planète entière, l'humanité est en travail d'enfantement d'un homme nouveau. Et il n'est que logique que les plus petits parmi ces prophètes jouissent de plus de prestige que les meilleurs représentants de l'esprit épiméthéen.

De tout temps on a tâché de distinguer entre vrais et faux prophètes. Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu de véritablement faux : s'ils l'avaient été, c'est-à-dire s'ils n'avaient en aucune façon préformé l'avenir, leur être n'aurait pas agi. Mais il y a des prophètes de plus ou moins grande profondeur et d'haleine plus ou moins longue. Ceux qui certainement dans peu de siècles compteront parmi les plus grands, parce qu'ils anticipent sur un avenir

plus lointain et préforment un organisme mûr au lieu d'un embryon, ne jouissent pour le moment d'aucun prestige : tel Rabindranath Tagore, le prototype de l'homme complet qui a réalisé en lui la synthèse des esprits hindou et occidental, tellement plus grand que Gandhi, qui n'est que le représentant d'une phase embryonnaire de la période pré-bolchévique de l'histoire des Indes. Dans le même sens, les prototypes de l'Européen futur sont aujourd'hui méprisés. On n'arrivera à une juste évaluation des prophètes que si l'on apprend à faire abstraction d'emblée de la question s'ils paraissent avoir tort ou raison. Mais il en est autrement de l'utopiste. Dans son cas, qui est celui d'un théoricien inventant un système, tout jugement de valeur dépend en dernière instance de la conformité de l'idée avec les faits possibles. Or ici, force nous est de constater que le jugement final sur tous les utopistes ne saurait être que défavorable. Le Dieu créateur de l'univers tel que le décrit le Livre des Hébreux, le peuple intellectualiste et moraliste par excellence, fut un utopiste et non pas un prophète : étranger au mouvement réel du monde, pétri de préjugés, il réussit si peu dans ses bonnes intentions, que dès le septième jour de la création il jugea bon — en sauvant, bien entendu, les apparences — de se retirer des affaires. L'idéal politique de Platon et celui de Marx se sont matérialisés en commun à un très haut degré dans l'état bolchévique : il est bien difficile de convenir que cela soit pour le bien de l'humanité. Les utopies des philanthropes anglo-saxons sont responsables de cette insectification qui déshumanise l'Américain et tous ceux qui sont ses émules; Jules Verne et H. G. Wells ont semé les germes des horreurs de la guerre et de la révolution mondiale. C'est que l'utopiste n'est essentiellement

pas un homme complet. Incapable par conséquent de réaliser l'idéal de la plénitude, irrespectueux de la vie, il finit tôt ou tard, si élevé que soit son idéalisme, par jouer le rôle d'un agent destructeur, et s'il arrive au pouvoir, il n'y a à la fin, pour prévenir les pires effets, que ces mêmes moyens rapides et décidés qu'il chérit lui-même. Le prophète, par contre, quoi qu'il préforme et prédise, demeure toujours un type constructif. En fin de compte, comme porte-voix de l'Esprit créateur d'une part, et de l'autre médium de l'univers tout entier, il sert toujours le bien de l'humanité; ne serait-ce qu'en accélérant la fin de ce qui est destiné à périr.

1935.

VIII

DU DÉSORDRE FÉCOND

PENDANT un certain temps, tout être jeune de vitalité normale nourrit le désir intime de mener une vie irrégulière. C'est que tout ordre donné lui paraît relever de la routine. Et comme tout enfant est routinier, et que l'adolescent veut se prouver à lui-même qu'il est bien sorti de l'enfance; comme d'autre part les normes de vie ordonnée que lui imposent les adultes ne correspondent pas à ses propres tendances intimes, il ne peut concevoir la liberté que sous forme de désordre. Que la routine et la contrainte soient les ennemies de toute vie créative, cela est certain. Que toute forme de vie qui a atteint son expression complète ait tendance à se figer, cela est certain également. Néanmoins, l'idéal général et durable des hommes a toujours été l'ordre. C'est que la perfection, l'idéal suprême de toute vie, équivaut à un ordre, si personnel soit-il.

Les choses étant ainsi, la forme dite classique a toujours joui à la longue du suprême prestige, et les périodes où prévalait son idéal ont toujours été sinon les plus longues, en tout cas celles qui comptent le plus pour la conscience culturelle de tout pays. On ne comprend le sens profond du romantisme qu'en partant de ce fait. L'esprit romantique, conscient avant tout du « devenir » dans la vie, reconnaît comme primaires les valeurs qui se rapportent à ce « devenir ». Qu'il se tourne avec nos-

talgie vers un passé imaginé ou qu'il soit hanté par l'espoir d'un avenir imaginaire, — c'est toujours dans le mouvement à effectuer qu'il voit la signification de son existence. C'est pourquoi il est si naturel qu'il n'existe que très peu de grand art proprement romantique. L'esprit romantique étant ennemi de tout état final dans la vie, comment reconnaît-il comme idéal de l'art cette perfection finale dans l'expression, à laquelle il faut aspirer absolument pour qu'un chef-d'œuvre puisse naître? Parmi tous les arts, ce n'est qu'en musique que le devenir même peut prendre forme. Par suite, il a pu y avoir des âmes romantiques qui en musique ont atteint une perfection classique. Mais une peinture, une sculpture, une poésie, une philosophie proprement romantiques n'ont jamais valu une production classique du même niveau de qualité — bien que d'autre part Berdiaeff n'ait pas tout à fait tort de prétendre que tout élan créateur subit dans sa matérialisation une pétrification d'autant plus grande que l'expression est plus parfaite. Il y a quelques rares styles hybrides, ni romantiques ni classiques ceux-ci, qui ont atteint au sublime : je songe à certains chefs-d'œuvre du baroque et des arts hellénistique, précolombien et dravidien. Mais là il s'agit de véritables tours de force accomplis par des génies de dimensions anormales. En principe et au fond, tout art a le chef-d'œuvre classique pour idéal.

Mais durant une période au moins de sa jeunesse tout être humain de talent est normalement un romantique. Et si l'on dit d'une nation qu'elle est romantique, cela ne peut avoir que l'une des trois significations suivantes, ou bien deux d'entre elles, ou enfin toutes les trois à la fois : c'est que cette nation est jeune et inachevée, qu'elle est dynamique de tempérament, ou qu'elle est peu douée pour créer

des formes. Si notre connaissance de l'histoire n'embrassait pas un espace de temps aussi infime, nous trouverions probablement que toutes les races douées ont été d'esprit romantique *et* classique ou bien suivant une ligne d'évolution unique, ou bien à tour de rôle. Car il est arrivé à chacune de vieillir un jour dans telle forme déterminée, et chacune s'est, au cas où elle a survécu, rajeunie en la détruisant. Mais la distinction que nous avons faite entre classicisme et romantisme, si vaste et général que soit le sens dans lequel nous avons usé de ces termes, ne suffit évidemment pas pour fixer la juste désignation de tous les états possibles de la vie et de ses manifestations spécialisées. Il existe des formes nettement définies qui sont parfaites dans leur genre, mais dont le sens est celui d'une forme embryonnaire et non finale. Ces sortes de formes, toujours particulièrement rigides, sont les premières qui se dessinent dans un état chaotique ou de désordre; elles le maîtrisent et le contiennent jusqu'à un certain point, elles empêchent la dissolution ou la désagrégation, pour disparaître plus tard au profit d'autres formes qui seront, elles, l'expression de la maturité.

DE pareilles formes embryonnaires, en art, on n'en trouve au fond jamais, car sur le plan de l'art la perfection spécifique représente la dernière instance. Tout au plus peut-on juger ici de l'état de maturité relative d'un corps social d'après le genre d'art qui y prédomine. Un art très archaïque, très géométrique, très simplificateur ou caricatural correspond à ce que signifie l'esquisse dans tous les arts. Un culte, un mythe, un ordre hiérarchique très sévère qui régit et pénètre l'ensemble de la vie a un sens psychologique presque identique. Il en est de

même d'une importance excessive de la danse. L'on sait que les femmes, si elles aiment la danse, ne s'y fatiguent jamais; leur corps tout entier paraît acquérir alors la persévérance du cœur qui bat. C'est que la danse est l'art propre des entrailles. D'où la supériorité absolue des nègres au point de vue rythmique. Mais toutes ces expressions d'un état embryonnaire peuvent représenter d'autre part, je le répète, des chefs-d'œuvre classiques. Nous n'avons relevé les faits énumérés que pour fixer les idées.

En science, par contre, il a existé et il existe toujours des formes embryonnaires qui sont vraiment cela et qui ne sont que cela. La tendance la plus primitive de l'intellect étant de généraliser, toute théorie qui explique tout représente un état proprement embryonnaire. Aussi la superstition est-elle le prototype de toute théorie qui rapproche des faits distincts dans le cadre d'un système unitaire. Par conséquent, nous trouvons la superstition à la base la plus profonde de toute vue théorique de la vie, si moderne soit-elle du reste. Si l'on « explique » l'Univers en disant que tout n'est que mouvement d'atomes, ou que tout n'est qu'énergie électrique, ou que tout est vivant, ou que toute vie naît du non-vivant, ou que tout est Esprit, ou que tout est matière, on ne fait que suivre la pente de la tendance primordiale à ramener ce qui est complexe, coûte que coûte, à une formule simple à laquelle rien n'échappe.

Arrivés à ce point, déterminons exactement ce qui distingue la superstition de l'utopie. La vie spirituelle affirmant chez l'homme son primat et aspirant à se soumettre la vie toute entière, il ne peut pas ne pas aborder tous les problèmes qu'elle pose principalement par le moyen d'utopies; l'utopie est

donc à tous les niveaux pour ainsi dire un organe de l'esprit indispensable. La superstition, par contre, a sa raison d'être la plus profonde dans la Peur Originelle¹ qui veut, en expliquant tout, se garantir contre toute insécurité. La superstition est donc en majeure partie de racine et d'ordre tellurique. Elle est représentative d'une phase nettement embryonnaire qui est censée de disparaître à mesure que se libère et s'affirme, dans sa forme propre, l'esprit. Plus celui-ci marque la vie psychique de son empreinte, et plus se dissolvent ces cadres simplistes et rigides qui d'un côté permettent d'enfermer dans le même espace intellectuel ce qui n'est relié par aucun rapport réel, et qui d'autre part établissent des cloisons étanches artificielles là où en réalité il n'y en a pas. La maturation de la pensée ne s'exprime donc pas dans la réduction du donné complexe à la plus grande simplicité possible, mais au contraire dans la capacité croissante d'illuminer par l'Esprit toute diversité *dans* toute sa diversité. Mais qu'on se garde bien d'expliquer ce processus selon la formule de Herbert Spencer, d'après laquelle ce qui est simple au début se différencierait en évoluant suivant une ligne fatalement ascendante: si jamais il y a eu en Europe de fausses désignations qui n'ont fait que du mal en régnant, ce sont celles qu'inventa l'évolutionnisme. L'évolution naturelle dans le sens général que lui donnèrent Spencer et Darwin ne signifie jamais progrès, elle n'est que changement; et s'il existe des états absolument supérieurs les uns aux autres, cela n'est jamais vrai qu'au sens d'étapes toujours plus avancées dans un processus de développement fini qui a commencement et fin, comme dans le cadre clos d'un orga-

1. Voir le chapitre de ce nom de nos *Méditations Sud-américaines*.

nisme; donc dans le même sens que celui de l'évolution de l'individu qui va de l'œuf à l'état terminal. Mais même ce processus de maturation n'est pas nécessairement progrès, et il n'est pas nécessaire non plus qu'il y ait évolution dans le temps; il y a aussi l'arrêt et la régression. Or s'il y a progrès d'une forme de vie embryonnaire vers des formes plus mûres, ce processus n'a rien d'amène; il n'est pas fait d'une suite d'agréables surprises jusqu'à l'inévitable *happy end*: il représente une série de *catastrophes*. Une forme qui a atteint sa configuration définitive ne se développe plus jamais dans une autre d'ordre supérieur: afin que la dernière naisse, il faut que la première périsse et disparaisse. La meilleure image-type que je trouve pour ce processus catastrophique est la suppression de l'erreur par la simple découverte de la Vérité. S'il en est ainsi, on a de toute évidence moins tort en prétendant que la science n'évolue pas du tout, attendu que sa durée dans le temps est faite d'une série de liquidations dans le triple sens de l'exécution capitale comme la pratiquent les bolchéviques, de la faillite d'une maison de commerce et de la liquéfaction que subit un objet de métal afin d'être coulé dans un moule nouveau, — on a moins tort, dis-je, de prétendre ceci, bien qu'il existe en science aussi et même surtout en science un développement continu à partir de données permanentes, que de tout ranger sous le signe d'une évolution graduelle. Au fond, ce n'est que la théorie et la pratique du bolchévisme, cet aboutissant suprême de la pensée abstraite de l'Occident qui croit pouvoir améliorer le monde d'après le simple schéma de la vérité qui abolit l'erreur, qui m'a ouvert les yeux sur tout l'aveuglement qui est la base psychologique de tout progressisme. Bien peu de fervents du progrès ma-

tériel se rendent compte du fait, qui pourtant saute aux yeux, que le plus grand confort dans lequel vivront peut-être de lointaines générations à naître ne mitige en rien les douleurs souffertes chemin faisant et n'excuse aucune iniquité — pour ne rien dire du fait qu'aucun idéal politique à atteindre ne dépouille torture, meurtre et oppression de leur sens propre. Berdiaeff a bien raison d'affirmer dans son essai d'une esthétique paradoxale (o. c.) qu'au point de vue de l'Esprit moyens et buts ne font qu'un, et que l'on peut plutôt juger de la signification et de la valeur spirituelle d'après les premiers que d'après les seconds, puisque les buts sont rarement atteints. La raison profonde de toutes ces horreurs qui jalonnent l'acheminement de l'homme vers un idéal, est que la vie de l'esprit est en soi tellement indépendante et différente de la vie tellurique, que plus un homme pensant est primitif, et plus il penche vers cette dureté intransigeante que nous avons notée chez tous les utopistes. Mais ici, de plus, les tendances propres de la Peur Originelle s'allient à celles de l'Esprit. Par peur de l'insécurité, l'homme tend à ne pas remarquer ce qui ne nourrit pas ses préjugés. Or ces illusions qui renaissent toujours, en dépit des réfutations flagrantes de l'expérience personnelle, ces superstitions qui ne meurent jamais, ces théories simplistes qui nonobstant toute réfutation demeurent plausibles pour une immense majorité, représentent de véritables phases embryonnaires. Dans nos *Méditations Sud-américaines* le lecteur trouvera expliqué plus amplement pourquoi, comme conséquence générale de ce que nous avons dit ici également, la vie de l'esprit sur terre ne débute pas seulement par l'erreur, mais par le mensonge. On ne peut dire d'un homme qu'il ment en ne disant pas la vérité, que

s'il connaît ou au moins pressent la vérité : or un tel pressentiment est à la base de toutes les philosophies par trop plausibles, de toutes les superstitions et de toutes les illusions. C'est au fond ce dernier terme qui représente pour tout cet ensemble de faits qui nous occupe ici, la plus juste désignation générale. La jeune fille innocente qui paraît avoir tout oublié de ce qu'elle a fort bien su, étant enfant, de la vie primordiale, qui n'aperçoit que ce monde de sentiments nouveau qui est né en elle et qui transfigure à travers ceux-ci la réalité, néanmoins pressent cette réalité. Mais elle ne peut se l'avouer, car sinon tout un monde charmant de rêves s'évanouirait. Il disparaîtra tout naturellement, comme disparaît dans le processus de croissance une phase embryonnaire, lorsque mûrira la femme. Nous avons présenté ici, à ce qu'il nous semble, en peu de mots une apologie complète de l'erreur, du mensonge et de la vérité tout à la fois.

POUR ce qui est du passage de la vie faite d'illusions de la jeune fille au réalisme responsable de la mère, le processus accompli ne paraît cruel qu'à celui qui s'identifie avec les pleurs que causent les illusions perdues. En science pure, ce ne seraient que les âmes des erreurs abandonnées, si toutefois elles existent, qui ressentiraient l'horreur du processus. Pourtant, c'est bien sur cette horreur qu'il faut mettre l'accent si l'on veut saisir le sens subjectif du métabolisme vital — et il n'y a de *vie* qu'à partir d'un sujet; c'est le sujet et non pas quelque chose d'objectif qui représente sa dernière instance. C'est en partant du phénomène de la guerre que la claire conscience se rendra compte sans doute le plus facilement, sur la base de ce que nous avons expliqué, du caractère véritable de

toute transition qui implique la suppression ou l'anéantissement d'états précédents. Que la guerre soit un phénomène biologiquement normal — aucun homme de moyenne probité intellectuelle ne peut plus en douter aujourd'hui, où moins de vingt ans après une catastrophe qu'alors tout le monde ressentit comme l'événement le plus atroce qui fût jamais, et dont la seule justification possible devait être, par définition, qu'elle abolirait pour toujours la simple possibilité d'une autre guerre, la plupart des jeunes ne demandent pas mieux que de recommencer et même de faire pis. L'oubli complet dont cette évolution fournit la preuve, démontre à lui seul que pour le subconscient tout au moins la guerre représente un état normal de transition. Elle ne représente pas, bien entendu, en tant que telle une phase embryonnaire, car elle ne construit rien; son sens et but unique est la destruction. Mais elle met en relief mieux que tout phénomène du même ordre cette phase de destruction pure par laquelle débute tout renouvellement. La guerre est plus atroce que la pire maladie et que la plus douloureuse des morts naturelles, parce qu'ici la claire conscience prémédite ce qui sans cela s'accomplit fatalement, et parce qu'ici des individus adultes pleinement conscients, qui pour eux-mêmes n'ont aucune raison de mourir ni de tuer, sont les victimes et les agents tout à la fois de ce métabolisme qui sans cela s'accomplit sur le plan de l'aveugle Gana. Néanmoins, dans le processus de la vie collective, la guerre est un phénomène aussi normal que l'est la destruction d'une phase embryonnaire d'un individu à naître. C'est ainsi qu'il faut poser le problème; il ne faut pas conclure de l'horreur de la guerre à la possibilité de l'abolir. Et une fois qu'on a posé ainsi le problème de la guerre, il saute aux

yeux que toute destruction qui toujours précède dans la vie une construction nouvelle, est un phénomène horrible. Chaque fois, en pareil cas, pour commencer, l'ordre se transforme en désordre, le cosmos en chaos; les lois qui régissent la vie de la paix perdent leur valeur, ce qui fut crime devient souvent vertu. Dans ce chaos, des forces aveugles s'entrechoquent dans le seul but d'une mutuelle destruction. Si nous passons maintenant de la guerre qui n'illustre qu'une phase de la métamorphose vitale à l'exemple le plus complet et le plus spectaculaire que je connaisse du processus intégral, lequel est destruction et construction tout ensemble, nous comprendrons définitivement que tout développement vital passe nécessairement par le désordre: La chenille se fait chrysalide et puis elle se dissout. Ici aussi, un cosmos se retransforme en chaos. Mais de celui-ci naissent de nouveaux ensembles ordonnés et articulés qui sont d'abord passagers et transitoires et à cause de cela même rigides et simplistes d'apparence, qui ensuite deviennent permanents et par cela même capables de transformations ultérieures, pour s'harmoniser enfin dans une perfection terminale.

Sur le plan psychique, les choses se passent exactement de même. Entre deux ordres, il y a toujours le désordre, entre deux cosmos, il y a toujours le chaos. Mais ce chaos, c'est le chaos fécond. Celui dans lequel se trouve noyée et renoyée l'âme religieuse qui aspire à la transfiguration, les mystiques chrétiens l'appelaient la nuit de l'âme. Les sages chinois enseignent à méditer directement sur le vide ou sur le néant, en tuant consciemment toute forme qui surgit dans la conscience: c'est ainsi seulement que la loi du Tao réussirait à remouler l'âme. La Yoga hindoue n'enseigne guère autre chose, mais

elle insiste davantage sur ce que cette suite d'abandons et d'assassinats a de douloureux. Tout de même, entre une foi perdue et une nouvelle, il y a le désespoir. Entre une vérité réfutée et une nouvelle qu'on ne s'est pas encore tout à fait assimilée, il y a pour le sujet pensant le néant sans lois. D'où cette *inquiétude* qui est caractéristique de tout esprit qui cherche et aussi longtemps qu'il cherche. D'où enfin tout ce que la psychanalyse comprend sous la désignation de complexe d'infériorité, concept qui embrasse aussi tous les aspects possibles de la mauvaise conscience qui, à tout instant, est le partage de tout homme suffisamment intelligent et de bonne foi, et dont relève aussi ce sentiment aigu de la faute et du péché qui caractérise le saint. Mais si nous revenons maintenant du problème de la métamorphose nécessaire ou désirée à celui des phases intermédiaires, nous nous rendons compte que celles-ci, si embryonnaires, si insuffisantes soient-elles, sont *nécessaires*. Il est *impossible* à un organisme d'évoluer, sur quelque plan que ce soit, sans passer par des phases provisoires mais qui sont toutefois nettement définies, et qui même paraissent d'autant plus rigides et plus claires qu'elles sont plus provisoires. C'est là la vérité sous-jacente de la philosophie hégélienne. Il ne s'agit pas ici de dialectique, ni de mouvement propre de l'Esprit métaphysique qui se plierait aux lois de la logique: toutes les formes manifestées en tant que telles sont toujours dues à des nécessités de la partie tellurique de l'homme. Mais dans chaque phase et sur tous les plans celui-ci est en premier lieu un organisme changeant, constamment menacé de déséquilibre pathologique suivi de désintégration, et dont le besoin le plus pressant est partant la création ou le maintien ou la restauration d'une unité fonctionnelle. Or une idée

philosophique nouvelle détruit l'équilibre préexistant tout autant qu'une invention nouvelle peut révolutionner le commerce. Immédiatement, un nouvel état d'équilibre s'ébauche qui nécessairement doit participer de l'unilatéralité de l'impulsion reçue; et cet état d'équilibre sera d'autant plus rigide d'apparence qu'il sera moins solide ou davantage destiné à jouer un rôle passager. D'où cette série de systèmes clos à travers lesquels, en les abandonnant ou en les détruisant tour à tour, progresse la connaissance.

Mais ce n'est pas sur le plan de la pensée, c'est sur celui de la politique que nous trouvons l'illustration la plus instructive du sens général que nous avons cherché à dégager. On pourrait le savoir depuis des millénaires: plus un système social est sûr de lui-même, et plus il est tolérant; plus il est solide, et plus il est souple et accommodant. Ici, la question de la « Vérité » ne se pose même pas, car à ce que signifie la vérité dans l'ordre de la connaissance, correspond dans celui de la vie sociale l'équilibre le meilleur des forces vives, et partant ou bien instinctives ou bien libres, qui sont en jeu réellement. Mais cette souplesse, on ne la rencontre jamais que dans des états de haute maturité, parmi lesquels il faut compter naturellement aussi les états de perfection réalisés par des sociétés primitives: si celles-ci ne connaissent que peu de liberté, les institutions y sont maintenues d'autant plus par l'instinct, à la différence d'une force mécanique agissant du dehors. Or dans la vie des peuples on trouve surtout des états d'équilibre provisoires, et d'autant plus provisoires que les peuples en question sont plus dynamiques et plus intelligents. Et dès qu'il y a solution de continuité dans un développement, alors immédiatement s'établit le désordre comme état de

transition normal. Un nouvel organisme social mûr et ordonné ne se formera que lorsqu'une longue série de formes embryonnaires l'aura préparé organiquement.

Ce n'est qu'en partant de la claire compréhension de cet état de faits qu'on peut trouver les justes désignations précisément pour les phénomènes de cette époque de grande crise planétaire que nous traversons dans cette première moitié du xx^e siècle. Longtemps avant la Guerre Mondiale, l'Etat libéral qui présupposait chez ses citoyens un niveau de supériorité individuelle dont les derniers exemples, si peu nombreux qu'ils fussent, s'étaient précisément rencontrés parmi les représentants de l'ancien régime que le libéralisme avait combattu, était en état de désagrégation. En revanche, le quatrième état, état organiquement plus jeune que ne l'avait été aucune classe ayant joué un rôle politique en Europe depuis les Grandes Invasions, gagnait en importance irrésistiblement. La levée en masse dans le cadre d'une sévère discipline irrespectueuse de toute velléité individuelle qu'opéra la grande guerre, prépara les nouvelles formes d'association que des peuples de plus en plus nombreux se sont déjà données ou qu'ils se donneront sans doute bientôt. Ce nouveau collectivisme se croit, naturellement, progressif, car même les plus futuristes parmi les révolutionnaires *pensent* en termes du passé. En vérité, même dans le cas des nouvelles formes sociales les plus différenciées, comme le sont en premier lieu celles de la société nord-américaine, le collectivisme représente une phase nettement embryonnaire. Le manque de sens pour l'individuel, le goût de la dictature, le mépris de tout subjectivisme, de la liberté et surtout le simplisme, l'homogénéité et la rigidité sont des caractéristiques qui

se reproduisent chaque fois que des peuples ou des civilisations traversent ou retraversent des phases analogues. Et c'est cette considération-là qui, loin de les condamner, *légitime* ces formes embryonnaires. Il a fallu environ mille ans aux descendants des tribus qui détruisirent l'Empire Romain pour devenir des « honnêtes gens » capables et dignes de fonder cette liberté, sur le sens de laquelle depuis lors les libéraux se sont mépris en la présentant comme le droit naturel de tout homme. A vrai dire, ces générations jeunes et primitives qui répudient la liberté, font preuve de plus de bon sens que leurs aînés. Elles font preuve de bon sens également en se subordonnant à des chefs ayant un pouvoir plus absolu que Dieu n'en manifesta jamais sur terre : si les dizaines et centaines de millions d'hommes vigoureux en possession de moyens techniques offensifs qu'aucune humanité mûre n'a jamais connus au même degré, voulaient être tous libres et disposer d'eux-mêmes, nous serions entraînés dès l'instant où j'écris ces lignes dans une catastrophe où sombrerait toute notre civilisation. Il est évident que si l'on juge de ce qui se passe autour de nous en partant de la prémisse d'un progrès continu qui « doit » être, la condition du monde paraît désespérée. Elle paraît désespérée également, si l'on opine que les formes politiques sont toutes situées sur le même plan. Or elles ne le sont pas. Il y en a de mûres, il y en a d'embryonnaires. Plus celles-ci sont simplistes et rigides, mieux elles remplissent leur fonction et plus vite elles feront place à d'autres plus mûres. Mais pour ce qui est du désordre général, c'est un désordre essentiellement fécond. Tout est possible du moment que la plupart des formes figées, devenues incapables de développement ultérieur, se trouvent en voie de dissolution.

Nous terminerons nos réflexions sur la politique dans les deux derniers essais de ce volume qui s'occuperont entre autres choses de *l'art* politique. Car ce n'est que sur le plan de l'art que se résolvent les problèmes de la vie humaine. Dans cet essai, nous voulions faire ressortir surtout la nécessité d'apprendre à voir les choses dans leurs rapports vrais. Le problème de la forme se pose différemment selon le plan donné. La question de la valeur se pose et se résoud différemment aussi. Il faut savoir discriminer dans le cadre d'une juste vue d'ensemble et trouver ainsi ces justes désignations qui sont à même d'accélérer la marche ascendante de l'humanité et de lui faire éviter des détours. C'est à bon escient que nous avons choisi pour cet essai un titre assez provocant. Ce n'est pas que l'achevé seul compte et que le désordre soit une simple non-valeur: la compréhension n'est parfaite que si elle comprend tout dans le double-sens de ce mot, c'est-à-dire sans rien exclure.

IX

LE CONFLIT DES GÉNÉRATIONS

L'ILLUSTRE théologien protestant Adolf Harnack avait un fils qui, à l'âge de quinze ans, paraissait plutôt impertinent qu'intelligent. Un jour, je surpris le père disant à ce jeune homme ceci: « De quinze à vingt ans, je te permets de te croire plus intelligent que moi. De vingt à vingt-cinq, il conviendra que tu admettes que nous sommes d'intelligence égale. Mais à partir de vingt-cinq ans, j'exigerai que tu reconnaises ma supériorité intellectuelle absolue. » Harnack était un père sage. On peut bien le dire, car, hélas, il n'y en a pas beaucoup. La plupart ne se bornent pas à corriger l'impertinence des jeunes et à leur inculquer cette règle que, quels que soient leurs sentiments, ils ont à observer les bonnes manières — ils se plaignent de leur arrogance. Or cela, c'est tout simplement ridicule. Car l'arrogance juvénile n'est ni orgueil ni vanité — elle signifie que la jeunesse *s'ar-roge* des qualités et des valeurs qu'elle sent vivre en elle, mais qu'elle n'est pas encore capable de réaliser. Il s'agit donc ici non pas d'un sentiment d'infériorité surcompensée, mais d'un sentiment d'insuffisance temporaire, ce qui est tout autre chose: nous avons montré ailleurs que c'est précisément l'insuffisant qui est fécond¹. En ce sens, on pourrait presque appliquer l'adage « noblesse oblige » à cette arro-

1. Voir le chapitre « De la fécondité de l'insuffisant » dans *Figures Symboliques*.

gance juvénile: le jeune homme qui s'arroe ce qu'il n'est pas ou ce qu'il ne peut pas faire encore, se crée de la sorte une obligation morale vis-à-vis de lui-même qui sera un des moteurs les plus puissants qui le pousseront en avant. Loin d'avoir le droit de condamner l'arrogance des jeunes, on a bien plutôt celui de ridiculiser celle des hommes mûrs qui n'est pas tellement rare. Si on est quelqu'un, à quarante ans on aura fait quelque chose; on n'aura donc plus de motif de s'arroger quoi que ce soit. Une fois la maturité atteinte, il convient — certes non pas d'être modeste, car la modestie est rarement autre chose qu'une comédie mesquine ou un mensonge opportuniste — mais d'être *naturel*. L'apparence doit correspondre à l'être sous la loi du *selfrespect*. Que le lion soit naturellement lion, la brebis candidement brebis; que la mouche soit dignement mouche, la chauve-souris fière d'être chauve-souris. Il y a un jeu de mots allemand qu'on ne peut rendre dans une autre langue, mais que je signalerai ici parce qu'à lui seul il explique mieux ce dont il s'agit, que ne réussirait à le faire le plus laborieux exposé. Modestie se dit *Bescheidenheit* en allemand. *Selbstbescheidung* veut dire « accepter d'être tel qu'on est ». En ce sens, la seule modestie, *Bescheidenheit*, qui puisse avoir une valeur est celle qui signifie *sich bei dem bescheiden, was man wirklich ist, ne pas vouloir être ni paraître autre chose que l'on est*. En ce sens, il convient évidemment que les gens modestes au sens objectif du terme sentent et montrent la modestie qui correspond à ce qu'ils sont vraiment.

Pourtant, depuis la Guerre Mondiale, l'arrogance des jeunes, dans des pays de plus en plus nombreux, s'accroît et s'accroît tellement, qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut s'empêcher de

la qualifier d'excessive. En 1934, un bambin allemand de cinq ans, naturellement en uniforme et chef d'un groupe, dit à mes fils, qui alors en avaient respectivement quatorze et douze: « Quoi, vous obéissez encore? Moi, je ne fais que commander! » Cette nouvelle attitude se dessina d'abord aux Etats-Unis, où vers 1925 le fait d'avoir vingt ans était à lui seul une marque de supériorité, et celui d'en avoir plus de trente, de décrépitude. Voilà bien pourquoi c'est en Amérique que les choses ont commencé à changer tout d'abord. Tôt ou tard, elles changeront partout dans le même sens. S'il s'agit de femmes, on peut toujours compter avec une volonté de puissance infinie. Aussi longtemps que les jeunes filles américaines avaient vingt ans, elles avaient toutes les raisons du monde, étant donnée la position de caste supérieure qu'occupent les femmes par delà l'Atlantique, de décréter en 1925 qu'à vingt ans l'être humain atteint son apogée. Mais exactement pour la même raison, la même valeur est décernée en 1935 au sixième ou septième lustre, et un calcul fort simple permet de prédire infailliblement à quelle date les sexagénaires donneront le ton. Quant aux pays où prédominent les hommes, la logique de l'idée hiérarchique aura tôt fait de neutraliser la prépotence des mineurs. Cependant, ce côté plaisant de la question ne l'épuise pas. L'arrogance excessive des jeunes durant cette ère de crise mondiale a aussi une raison véritablement profonde. C'est en étudiant d'abord la différence qui existe entre les peuples vieux et les peuples jeunes, que nous la saisissons le plus facilement. Il n'est pas vrai qu'on comprenne mieux le particulier en partant du général, car fort souvent ce général n'existe pas. Mais presque toujours on saisit mieux le caractère propre d'ensembles res-

treints en en contemplant d'abord de vastes du même ordre.

IL existe une réalité psychique substantielle qui dure à travers les générations et qu'on n'arrive pas à définir par le moyen de l'idée Bergsonienne de la Mémoire, car elle est trop compréhensive et elle a trop de dimensions pour cela. La désignation vraiment juste n'a pas encore été trouvée; la meilleure approximation qui jusqu'ici ait été proposée est « l'Inconscient collectif » de Jung. Nous n'avons pas à nous occuper ici du problème général que pose cette réalité, d'autant moins que nous l'avons fait sous divers aspects dans nos livres concernant les deux Amériques, et dernièrement dans celui sur la Révolution mondiale. Mais il convient que nous nous arrêtions à la conséquence suivante, qui découle de la compréhension générale de l'état de fait d'un Inconscient collectif: selon l'expérience totale qu'il perpétue, chaque inconscient collectif particulier qui a évolué dans une indépendance relative des autres, en est qualitativement différent. Cette conséquence à elle seule suffit incidemment à réfuter cette phrase banale que « l'homme est toujours le même »; ce qui ne change pas d'un type humain à l'autre, est ce qu'il y a de moins humain dans l'homme et partant de moins intéressant au point de vue de l'Esprit. Or comme il est constant qu'on ne peut exporter vraiment que les corps et non pas les âmes¹, tout nouvel habitat d'une race marquant de la sorte un nouveau commencement, on énonce une vérité textuelle et non pas seulement métaphorique en disant que les peuples jeunes sont

1. Voir notre exposé complet de ce problème dans la première partie « Le Panorama Américain » de notre *Psychanalyse d'Amérique*.

tels parce que leur *point d'insertion* dans l'histoire est plus récent que celui des peuples vieux. L'Amérique du Sud telle qu'elle est aujourd'hui n'est entrée dans l'histoire qu'au seizième siècle, celle du Nord au dix-septième seulement : ces deux faits suffisent pour expliquer la différence profonde et croissante qui existe entre les habitants des nouveaux mondes et les Européens. Pour ne signaler ici qu'une seule de ces différences radicales : L'inconscient collectif des Européens a ses racines vivantes dans les paganismes méditerranéen et nordique, tandis que celui des Américains de race blanche ne contient presque plus de souvenir organiquement fixé qui dépasserait la date de l'émigration. Parce qu'il en est ainsi, toute nouvelle nation est en premier lieu essentiellement *originale* ; qui insiste sur son imitativité, fait preuve d'esprit superficiel, car tout enfant et tout adolescent est imitatif pour les mêmes raisons : dans les deux cas il s'agit d'années d'apprentissage. Eh bien, exactement dans le même sens, chaque génération du même peuple représente dans l'histoire une phase nettement distincte et une nouveauté substantielle absolue. Les historiens l'ont du reste toujours implicitement admis ; sinon ils ne se seraient pas de tout temps efforcés de construire des chaînes logiques dont les chaînons seraient représentés par des générations d'hommes. Et dernièrement, l'historien d'art allemand Wilhelm Pinder a dégagé une véritable « loi de la génération » : d'après lui, ce seraient les différences psychologiques de génération à génération qui expliquent en premier lieu les différences de style d'une époque à l'autre. Mais c'est encore l'antique astrologie qui donne l'image la plus complète, parce que la plus compréhensive et la plus pluridimensionnelle de l'état de fait réel,

peu accessible à la définition proprement scientifique. Toute constellation est unique dans son genre; différente non seulement d'une date à l'autre, mais aussi d'un lieu à l'autre, elle créerait une *situation cosmique générale* qui néanmoins aurait pour chaque homme son centre exclusif dans sa personnalité unique qui d'autre part serait formée par elle. N'insistons pas sur le degré d'exactitude scientifique que l'astrologie a atteint ou peut atteindre: l'essentiel est l'image juste qu'elle fournit. Mais en plus de cela, voici deux faits hors de doute qui suffisent à expliquer l'attrait que l'astrologie a toujours exercé sur les esprits profonds: c'est à savoir que chaque instant du Devenir représente une situation cosmique unitaire et unique dans son genre, et que l'inconscient de l'enfant est tout grand ouvert à toutes les influences qu'il subit. De ces influences, celles qui passent à travers l'intelligence sont les moins nombreuses et les moins profondes. D'où l'importance vraiment minime de l'éducation et de l'instruction telles que les entend notre bienheureux âge des masses, qui croit que l'homme cultivé peut être fabriqué comme l'on fabrique des automobiles, croyance qui du reste était déjà celle du libéralisme triomphant. D'où d'autre part l'influence véritablement énorme qu'exerce sur l'inconscient des enfants l'être immédiat et l'activité involontaire et silencieuses des personnes de leur entourage, et à travers celles-ci cette réalité psychophysique intégrale qu'on appelle, faute de mieux, l'esprit de l'époque. Tout être humain a comme fond ou arrière-plan la totalité du réel dont il semble se détacher, mais avec laquelle en vérité il fait corps. C'est cette totalité qui impressionne, forme et moule directement l'âme infiniment perméable et malléable des petits. Et qu'on ne s'imagine pas que le fait

que les aînés appartiennent à une autre génération agisse ici en un sens contraire à celui que nous avons signalé: l'être profond, qui est l'être inconscient des parents et autres aînés, est généralement fort différent de l'image qu'ils se font d'eux-mêmes et les enfants doués ne sont jamais dupes des apparences. Pour ce qui est en particulier de l'être des générations qui étaient devenues mûres lorsqu'éclata la Grande Guerre — je ne cite leur cas ici qu'à titre d'illustration — les enfants ont été frappés surtout par la différence qui existait ou qui existe entre leurs prétentions conscientes, toutes pleines d'optimisme, et d'autre part leur scepticisme, leur désarroi, leur fatigue, voire même leur désir de mourir réels; et ils ont toujours justement compris que leur attachement frénétique aux choses du passé ne jouait que le rôle d'une compensation de l'état d'âme fondamental évoqué par la Peur Originelle. Grâce à cette constellation singulière le désir d'être « autres », qu'ont tous les jeunes qui aspirent à l'indépendance, s'est manifesté avec une force et une netteté inouïes. A l'Esprit de l'époque radicalement changé s'est donc ajouté, comme influence formatrice, l'effet qu'a exercé l'être des aînés contrairement à leurs intentions. Les jeunes gens des générations qui n'ont plus pris part à la guerre ont donc une mentalité et un moral innés qui n'ont presque rien de commun avec ceux de leurs aînés.

Mais en principe un abîme psychologique a toujours séparé une génération d'une autre. C'est ce qui explique ces changements brusques d'esprit de l'époque à esprit de l'époque qui sont la règle et non pas l'exception, et dont les mutations que subissent les toilettes féminines donnent une jolie image en miniature. Et c'est ce qui nous fait comprendre

— nous arrivons ici au thème propre de cet essai — c'est le conflit des générations et non pas leur harmonie qui doit représenter la règle et l'est en effet. De même que tous les jeunes, s'ils le peuvent, quittent leur nid pour en fonder plus tard de nouveaux, différents de ceux où ils ont vu le jour, et de même qu'ils se trouvent en lutte intérieure avec leurs parents jusqu'à ce qu'ils se soient libérés, de même toute nation jeune issue d'une vieille nation a fait, si possible, sa guerre d'indépendance pour commencer ensuite une vie nouvelle. Et les vieux ont du reste toujours su, du moins inconsciemment, que telle était la tendance normale des jeunes. C'est pour éviter un conflit des générations qui pourrait aboutir à leur défaite que les nations anciennes crient si souvent et si haut qu'elles précisément sont les protectrices de l'indépendance. Et c'est à cette fin aussi que dès la nuit des temps les parents ont recouru à cet expédient magnifique, invention digne d'un suprême génie politique, qui consiste à inculquer dans l'âme des petits enfants la théorie de leur infaillibilité, fondant de la sorte une autorité absolue à leur profit; tout se passe comme si Adam et Eve déjà avaient craint que si la moindre critique était permise, les choses se gâteraient pour eux. J'avoue que c'est cette prétention à l'infaillibilité de la part des parents qui, lorsque j'avais quatre ans, fit naître en moi le philosophe. J'admettais volontiers l'infaillibilité de l'Être suprême. J'étais assez prêt à reconnaître celle de *mon* père et de *ma* mère. Mais celle de *tous* les papas et de *toutes* les mamans, alors que j'entendais dire sur nombre d'entre eux bien du mal chez nous... Je crois que décidément bien peu d'adolescents intelligents n'ont pas vu dans les adultes en premier lieu des profiteurs: ne détiennent-ils pas toutes les positions, n'abusent-ils pas

de leur force matérielle supérieure et n'empêchent-ils pas les jeunes contre toute équité de commencer cette vie entièrement inédite qui est leur plus intime désir? En règle générale, les vieux l'emportent. Et ceci est dû non seulement aux pratiques énumérées et à ce que l'âge mûr et la vieillesse durent tellement plus longtemps que la jeunesse fugitive: cela vient surtout, hélas, du fait que les jeunes eux-mêmes cessent dans leur immense majorité d'être vraiment jeunes dès vingt ou vingt-cinq ans; dès cet âge ils commencent à perdre leur initiative créatrice et leur élan. Conscients de leur faiblesse relative, ils se résignent trop tôt et cèdent, corps et âme, aux exigences souchumaines de la Peur Originelle. Trop souvent aussi un sens pratique précoce assassine cet idéalisme qui pourtant est naturel à leur âge.

Ceci n'a rien de beau et même rien de sage. Car ceux qui abdiquent de la sorte devant leurs aînés, se vengent presque toujours en maintenant plus tard leurs enfants dans la même situation d'infériorité dont ils ont souffert et en les forçant à la même abdication. Et cette vengeance leur est douce; elle constitue même souvent la seule douceur de la vie qu'ils connaissent et qu'ils admettent. On a souvent l'impression que la majorité des humains préfère tout substitut de bonheur au bonheur véritable qui, moyennant un effort, est cependant à leur portée: c'est que la gana est inerte et routinière et préfère tout à l'effort individuel. D'où tant de phénomènes de la vie intime qui sont aussi fréquents qu'ils sont odieux. Pour un nombre incroyable d'hommes et de femmes, la félicité que donne l'amour consiste surtout dans la possibilité de faire souffrir autrui; d'où cette culture qui est sans doute la plus ancienne et la plus achevée à la fois qui

soit ici-bas: la culture de la jalousie. Un nombre incroyable de femmes mariées de race et de tradition ibérique trouvent tout leur bonheur dans l'exercice de la volonté de puissance, que, grâce à l'indissolubilité du mariage d'un côté et à un art de la chicane et de la tracasserie raffiné de l'autre, elles peuvent assouvir à cœur joie dans leur vie conjugale. Au temps de ma jeunesse, les jeunes filles de France étaient traitées très mal par leurs mères; mais au lieu de faire mieux lorsqu'à leur tour elles avaient des filles, elles compensaient leur propre infélicité juvénile en les tyrannisant exactement de la même manière. Des quantités innombrables de jeunes femmes et de jeunes hommes en tous pays n'ont qu'une seule ambition: celle de se prouver à eux-mêmes comme à autrui qu'ils ont perdu leurs illusions et qu'ils savent que tout idéalisme est l'expression d'un esprit faux ou au moins naïf. L'illustration la plus grotesque que je connaisse pour le sens général que nous venons d'exposer, est fournie par le fait, fréquent dans les anciennes familles, qu'il existe de véritables dynasties de mauvais ménages. Depuis des siècles, les rejetons de telles familles ne semblent pas même avoir songé à profiter de l'expérience pénible qu'ils ont subie pour s'approcher eux-mêmes davantage de l'idéal dans leur union. Tout au contraire, ils ont même refusé d'admettre qu'un ménage comme il faut puisse et doive être heureux; avec une grande discrimination ils ont toujours choisi pour compagnon ou pour compagne de vie précisément l'être qui promettait de perpétuer le plus sûrement l'infélicité traditionnelle, et ils ont trouvé tout leur bonheur dans la satisfaction d'avoir bien suivi l'exemple de leurs aïeux.

NOUS avons cru devoir insister quelque peu sur les fâcheuses conséquences que peut avoir le conflit des générations. D'autant plus que, étant donnée l'inertie, l'horreur de l'effort, le manque d'imagination et le défaut de sens artistique qui caractérisent la plupart, ces mauvais résultats sont tellement fréquents que l'effort le plus général des éducateurs de nos jours vise à l'abolition du conflit. Tous ces « complexes » qui enlaidissent la vie, qui font de l'homme l'animal rancunier, haineux, mesquin et égoïste par excellence, ne sont-ils pas l'effet d'impressions pénibles reçues durant l'enfance? Bien des psychologues d'avant-garde répondront à cette question par l'affirmative. Et assurément, rien de ce qui est odieux et laid en soi n'agit favorablement grâce à ses vertus propres. Les exemples de solution défectueuse du conflit des générations que nous venons d'énumérer démontrent à eux seuls, à quel point est funeste l'influence de tout mauvais exemple, du moment que font défaut l'initiative, l'imagination et un moral qui serait assez bien trempé pour que la laideur évoque par contraste le sens de la beauté. Néanmoins, vue en grand, l'abolition du conflit des générations, si elle était possible, entraînerait des conséquences générales beaucoup plus funestes encore. On ne s'en aperçoit que trop en observant les fruits de ces institutions-modèles de l'éducation moderne européenne et surtout américaine, où les jeunes n'ont eu aucune contrariété ni adversité à vaincre, hormis celles qu'offre le sport: ces jeunes-là manquent d'initiative intellectuelle et morale à un degré qui fait peur; loin d'être devenus en se développant des être plus libres et plus indépendants que n'étaient leurs pères, ils sont devenus faibles et passifs, prédestinés à être la proie d'un suggestionneur futur. Mais on rencontre des exem-

ples analogues également dans les anciennes civilisations. Je n'en signalerai ici que deux : la Chine antique et l'Autriche des Habsbourg. En Chine, il existait tellement peu de friction entre pères et fils, que les derniers ne faisaient qu'adorer les premiers et ne demandaient pas mieux que de les servir jusqu'à la fin de leurs jours. D'où ce traditionalisme réfractaire à tout progrès qui caractérisa la Chine durant de longs siècles. Pour ce qui est de l'aristocratie autrichienne — je ne parle que d'elle — la vie de famille, presque toujours singulièrement heureuse, y était dépourvue à un degré inoui de toute tension. Comme résultat, les aristocrates autrichiens, souvent fort doués intellectuellement et sans tare morale, ont singulièrement manqué depuis longtemps déjà d'énergie et de caractère, et c'est là ce qui explique pour une bonne part le collapsus de l'Empire danubien. Le fait est que si la laideur morale ne produit jamais des effets heureux, la *tension* dans les rapports familiaux est, elle, salutaire. Dans le chapitre « Mariage » de notre *Vie Intime* nous avons cherché à démontrer que c'est la tension bipolaire qu'incarne l'état de mariage qui le rend si fécond au point de vue du développement individuel. Dans les chapitres traitant de la femme et de l'enfant de notre *Psychanalyse d'Amérique* nous avons expliqué que ce sont chez le père de famille américaine le manque d'autorité et chez la femme, le manque de distance exigé et maintenu entre le désir et son assouvissement possible (divorce et remariage trop faciles, impatience en tout tenue pour légitime, le dévergondage juvénile reconnu comme étape naturelle) qui sont surtout responsables de la détérioration morale progressive du type Américain. Eh bien, la même nécessité d'une tension s'affirme comme premier impératif

dans tous les rapports d'une génération à l'autre. Il faut qu'il y ait conflit des générations. Sans lui, aucune ambition ne se développe chez les jeunes, l'idée de concurrence n'accentue et ne dirige pas leur élan vital, la différence qualitative des personnalités ne devient pas pour eux un motif de développement, et le résultat général, c'est qu'il n'y a ni progrès ni ascension. A l'époque où les femmes s'habillaient davantage qu'elles ne le font aujourd'hui, les hommes en expliquaient souvent la convenance en citant l'adage: « il faut tout de même quelque chose pour désirer. » Un disciple hindou légendaire qui se plaignait qu'après dix ans de méditation il n'avait pas encore réalisé le Divin en lui, fut jeté par son gourou dans un étang et maintenu sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût presque asphyxié. Alors le maître dit: « tant que tu ne désireras pas Dieu comme tout à l'heure tu désirais pouvoir respirer, tu ne L'atteindras pas. » Je ne crois pas qu'il nous faille insister davantage pour que soit comprise cette vérité d'expérience qu'il n'y a pas eu de grands hommes ou presque, qui soient nés dans un milieu familial facile. Un père dur et autoritaire, une mère qui tout en étant affectueuse au possible ne se sacrifie pas à ses enfants, enfin un foyer, véritable centre de force, qui représente pour l'enfant un destin inéluctable qu'il doit accepter tel qu'il est jusqu'au moment où il réussira grâce à ses propres efforts à affirmer son destin personnel, font davantage pour le développement de la nouvelle génération que tout ce qui tend à faciliter la vie. Un des préjugés les moins sensés de l'ère évolutionniste, c'était que la vie progresse au moyen d'une adaptation progressive: même dans le cas où les apparences rendent plausible une telle interprétation, c'est le contraire qui est vrai: c'est toujours la

non-adaptation qui est le nerf de tout progrès. La vie n'est jamais le produit direct du milieu. A la longue, il est vrai, s'établit toujours une correspondance ou corrélation entre les deux facteurs; mais celui qu'incarne la vie est absolument indépendant et autonome, et son instinct le plus profond vise au maintien de son identité. C'est ce qui explique le conservatisme de toute vie qui se trouve dans un état d'équilibre satisfaisant avec son milieu ambiant. Mais c'est ce qui implique, d'autre part, que du moment où un tel équilibre n'existe pas ou a été détruit, la vie normalement se révolte au lieu de se résigner. Elle veut à tout prix maintenir son identité profonde. Et de ce désir profond, qui revient en premier lieu à un refus de s'adapter, naissent alors les organes nouveaux, les inventions nouvelles, ou bien il se produit une croissance, une accentuation et une différenciation de la personnalité. C'est ainsi que tout nationalisme naquit de l'oppression subie et non de la victoire, tout messianisme d'une nation (Juifs, Polonais, Allemands d'après guerre) du mépris subi, toute auto-affirmation purement personnelle du refus des autres à reconnaître l'unicité de la personnalité. Ici il s'agit d'un phénomène *naturel*. Mais, dans son ordre, la nature est toujours plus intelligente que la pensée humaine. La société des animaux et des plantes réalise depuis toujours et bien mieux que ne le feront jamais les hommes, qui dépendent de leur intelligence autonome et disciplinée à la fois pour réussir, cet idéal socialiste ou socialisant auquel aspirent les générations d'après guerre comme à l'ultime étape du progrès. Nous pouvons donc conclure: le conflit des générations est nécessaire et salutaire à la fois. Tout le progrès humain en dépend comme de sa racine tellurique. L'homme étant l'animal infiniment variable, dont

le plan propre d'existence est celui de l'âme plastique et non pas de l'instinct figé, la nature a naturellement pré-établi des conditions de telle nature qu'elles favorisent le changement et non pas la répétition indéfinie. C'est pour cette raison que l'homme est le seul animal qui non seulement ait une histoire, mais qui soit essentiellement un être historique. Impossible de le comprendre en faisant abstraction de son changement perpétuel à travers le temps. Mais la possibilité de ce changement perpétuel a ses racines physiologiques dans le conflit naturel des générations.

REPORTONS maintenant notre attention sur le conflit concret qui partage en camps ennemis les différentes générations actuelles. Point de doute : ce conflit est le plus aigu de tous ceux dont l'histoire conserve la mémoire. Et ce qui le différencie de la plupart, c'est que cette fois ce ne sont pas les vieux qui l'emportent, mais les jeunes.

Ils l'emportent, parce qu'une solution de continuité a eu lieu dans le devenir, grâce à laquelle les vieux paraissent avoir eu tort sur toute la ligne dans leurs théories, leurs mesures et surtout leurs prévisions. Effectivement, il n'y a plus de correspondance entre les idées traditionnelles qui durent et la réalité vivante. Mais comme tout pouvoir et tout état organisé est plus fort que ce qui n'est pas au pouvoir et n'est pas organisé, jusqu'à l'instant précis où le pouvoir s'effondre et où l'organisation se disloque, l'esprit épiméthéen des champions de l'Ancien régime ne remarque la vérité que quand il est trop tard. Si donc il y a révolution, celle-ci vainc inévitablement. Cependant, longtemps avant que celle-ci ait créé un fait accompli, les jeunes qui, eux, incarnent l'esprit de l'époque nouvelle, ont

perdu toute foi dans la sagesse de leurs aînés; ceux-ci ne possèdent plus l'autorité d'hommes qui en savent davantage; ils sont méprisés en tant qu'hommes qui ne savent et ne comprennent rien du tout. Et il n'est que trop naturel qu'il en soit ainsi, puisque en tout, durant les trois dernières décades, les vieux se sont trompés ou ont fait de la mauvaise besogne. Cependant, l'idéalisme des jeunes est essentiellement sans objet; ils n'ont pas d'idées propres. En conséquence, ils n'ont comme but conscient et primaire que la destruction de l'ordre ancien. C'est cela qui les pousse, par masses jusqu'ici inconnues dans l'histoire, dans les troupes de ces meneurs révolutionnaires qui leur inspirent la conviction qu'au moins ils réussiront dans leur entreprise destructive. Je crois que les programmes positifs de ces condottieri ne jouent ici qu'un rôle secondaire. L'immense majorité des jeunes, en adhérant à un programme, n'adhère en fait à aucune idée, d'autant moins qu'elle incline avant tout à se méfier de toute idée proprement dite. Ce que cette majorité sent, c'est surtout que le mouvement auquel elle participe lui donne la chance de jouer un rôle dès vingt ans, au lieu d'avoir à attendre jusqu'à la cinquantaine. Et ce qu'elle veut en premier lieu, c'est que l'ordre ancien soit détruit. A ce point de vue, les grands tribuns de ce tournant de l'histoire jouent le rôle de médiateurs. Ce qui restera de leur œuvre personnelle dépendra de ce que Napoléon appelait la force des choses. Et cette fois-ci, cette force consistera plus que jamais dans la volonté véritable des peuples. Car le chef absolu que reconnaissent des millions d'hommes dépend évidemment bien davantage de la foi que ceux-ci dans leur majorité ont en lui, que ne dépend un député français de la confiance de ses électeurs. Mais je me

hâte d'ajouter que sans doute il restera beaucoup plus de l'œuvre préméditée de ces tribuns que ne le croient les partisans d'ordres anciens. Chaque société particulière exige des formes différentes pour vivre et pour être en forme. La civilisation antique est inconcevable sans l'institution de l'esclavage, le moyen âge, sans la foi dans la hiérarchie, le dix-neuvième siècle, sans le prestige exagéré du professeur, de l'avocat et du financier. Le fait nouveau qui prime tout et qui est à la fois la raison d'être de la Révolution Mondiale, c'est que pour la première fois dans l'histoire *tout le monde veut compter*; ce ne sont plus seulement les notables ou les classes supérieures ou certaines castes qui ne comprennent que peu d'individus. Un ordre social dans lequel tout le monde compterait est absolument inédit. Alors, évidemment, une structure sociale inédite aussi s'impose. Et je ne vois pas comment la mutation nécessaire pourrait *s'inaugurer* autrement que sur le modèle de l'organisation militaire. Un socialisme quelconque sera donc pour longtemps un destin inéluctable, et ce socialisme s'alliera forcément partout de plus en plus au nationalisme, pour cette raison fort simple qu'un gouvernement, si expressif soit-il de l'esprit des masses, ne peut forcer tous les hommes à faire ce qu'il veut, mais ce qu'ils ne veulent jamais tous, que dans son champ de forces effectif. Précisément l'*internationale socialiste* est une idée fausse : il ne peut y avoir d'*internationales* viables que sous forme de minorités qui s'orientent d'après les mêmes valeurs spirituelles. Plus tard, il se formera sans doute une répartition de systèmes sociaux plus socialisants et d'autres plus libéralisants, comme les guerres de religion en Europe se terminèrent par une répartition relativement équitable entre pays catholiques

et protestants. Plus tard encore, lorsque l'acquit positif d'aujourd'hui sera devenu automatisme, le tableau général changera probablement au point de devenir méconnaissable. Personne n'a prévu à l'époque du Directoire qu'avant qu'un demi-siècle se soit écoulé, un Lamartine pourrait devenir en France premier ministre, et, certes, M. Doumergue n'a aucune ressemblance avec M. Robespierre. L'idée de la lutte des classes ne pourra jouer bien longtemps en Russie le rôle d'une idée-force, car dès l'heure où j'écris ces lignes il n'y a plus là-bas de bourgeoisie. Nous terminerons l'ébauche du pronostic de l'avenir que nous avons tentée un peu plus tard. A ce point de nos réflexions, retenons surtout ceci, que le conflit des générations ne peut pas ne pas se terminer cette fois par la victoire de l'esprit que représentent les jeunes.

Mais ceci est dû, naturellement, aussi à d'autres causes dont nous ne nous sommes pas encore occupés. Elles sont d'importance inégale. Etudions celle d'entre elles, qui est la raison d'être du fait que non seulement c'est une génération *nouvelle* qui est en train d'occuper le premier plan de l'histoire, mais que c'est la *jeunesse*. Car voilà qui n'est pas la règle. Généralement, le conflit propre des générations se poursuit et se termine dans l'intimité, et ce ne sont que les générations nouvelles devenues mûres à leur tour qui succèdent aux représentants d'une ancienne tradition. Le fait qu'il en va autrement de cette crise — ce qui exacerbe singulièrement le conflit des générations — est dû à ce que la solution de continuité dans l'histoire, phénomène fréquent en soi, coïncide cette fois avec un changement de dominantes. Grâce à cette révolte des forces telluriques que nous avons analysées ailleurs, l'accent d'importance dans le devenir his-

torique s'est déplacé de l'Esprit sur la Vitalité. Nous vivons aujourd'hui dans la première période sérieuse de réaction contre l'influx Chrétien, et de plus, dans la période de reflux succédant au flux de la Révolution Française, cette fanatique de la Raison pure. Or, c'est la Vitalité qui domine chez les jeunes, et les jeunes seulement. Grâce à cela, c'est *leur* esprit qui marque de son empreinte tous les programmes nouveaux, bien que dans aucun cas ce ne furent des jeunes qui les inventèrent; et cette constellation, d'après les lois du symbolisme de l'histoire¹, élève au pouvoir inévitablement ceux qui authentiquement représentent la Vitalité. La même interprétation vaut déjà jusqu'à un certain point pour l'ascension du quatrième état — il y a plus qu'une simple analogie entre la jeunesse sociale et la jeunesse individuelle. Elle vaut de nos jours au même sens pour le gain d'importance des races jeunes qu'elle valut il y a deux mille ans pour les invasions barbares qui rajeunirent le monde romain en décadence. Mais cette fois-ci, c'est précisément la jeunesse individuelle qui est appelée par l'esprit de l'époque à jouer un rôle prépondérant. D'où son arrogance excessive. D'où son orgueil démesuré. D'où le succès historique souvent terrifiant de son mépris pour les valeurs qu'elle ne comprend pas et de son simplisme théorique. La jeunesse est toujours utopiste; nous avons déjà expliqué pourquoi (p. 116). D'où la possibilité de ces procédés radicaux sommaires et sans nuance qui sont à l'ordre du jour. Pour la première jeunesse, tout est ou blanc ou noir. Ce qu'elle ignore ou ne comprend pas, n'existe pas pour elle; rien n'empêche donc de le nier ou de le supprimer.

1. Voir le chapitre « Symbolisme de l'histoire » de notre *Compréhension Créatrice*.

Ces quelques allusions suffiront pour faire comprendre à quiconque observe avec attention les grands événements des dernières décades, à quel point l'esprit de la jeunesse triomphe. Elles suffiront aussi pour expliquer la difficulté inouïe qu'ont les hommes mûrs à comprendre cette jeunesse. En tant qu'elle ne reconnaît rien, ou presque, des anciennes valeurs, les deux générations ne parlent plus la même langue. Parce que les jeunes sont sûrs d'eux-mêmes comme jamais ils ne le furent, il manque ce trait d'union entre les deux générations que créait le respect et le désir d'apprendre. La meilleure solution pratique que pour ma part j'ai trouvée pour créer une équation entre mes fils et moi-même, c'est de les traiter en étrangers de distinction. C'est la meilleure manière aussi de conserver tant soi peu son autorité : qu'on pense à l'extrême courtoisie avec laquelle la France durant la première décade d'après-guerre traita la Petite-Entente.

Disons maintenant le dernier mot de ce que nous croyons pouvoir avancer comme pronostic de l'avenir. Ceux qui croient à la permanence des idées et philosophies courantes se trompent, naturellement, de fond en comble. L'homme est non seulement un animal carnivore, il est surtout idéovore, et c'est là ce qui s'affirme surtout durant sa jeunesse. Dans cette période de sa vie, il assimile et désassimile des idées avec la même candeur qu'il mange de la viande, et plus il est intelligent, plus il lui faut de nourriture. Ses admirations et adhésions enthousiastes, si terribles que soient les serments qu'il prête, ne signifient que peu, parce que s'il se donne en apparence à un maître, esprit, corps et âme tout ensemble, en réalité il projette sur lui son propre inconscient qui n'a pas encore trouvé

son expression personnelle adéquate. Si donc le disciple trahit plus tard son maître, c'est pour être fidèle à soi-même. En conséquence, on peut compter d'autant moins sur la survivance d'une philosophie de la vie ou d'un programme politique que ses champions sont dans leur majorité plus jeunes. Mais d'autre part, un être jeune accepte *toujours* son horoscope, quel qu'il soit, car celui-ci définit sa propre identité, et ce fait suffit pour permettre de prévoir plus juste et plus loin que ne le permettraient nos dernières réflexions¹. Tous les jeunes

1. Peut-être vaut-il la peine que j'ajoute ici, comme complément, quelques fragments de ce que j'écrivis sur la nouvelle jeunesse dans la *Kölnische Zeitung* du 17 juillet 1932 et qui fut reproduit en français par la *Revue d'Allemagne* du 15 août 1932. « Tous les émigrants russes ou baltes ont pu voir que leurs enfants ne sont pas restés attachés au passé qu'ils n'ont pas vécu après leur douzième année, et c'est là, avant tout, ce qui rend impossible toute restauration. Le sentiment vital de chacun se forme sous le signe de la constellation sous laquelle pour la première fois il prit conscience de lui-même. Si donc quelqu'un n'a pas pris conscience de lui-même comme fils d'un grand propriétaire foncier, la grande propriété foncière ne signifiera plus rien pour lui. D'autre part, la jeunesse a de *n'importe quelle situation* — fût-elle objectivement la plus mauvaise — dans laquelle elle s'est pour la première fois éveillée, une conscience positive, parce que cette situation est indissolublement liée à son sentiment vital. De cette considération, il sort à priori que toute la jeunesse allemande d'après-guerre doit partir de la situation d'après-guerre comme d'un fait accepté. Si elle combat l'état actuel, elle le fait par amour, non du passé, mais d'un avenir meilleur, qui aura peut-être avec le passé des ressemblances extérieures mais jamais intérieures (c'est-à-dire vécues)... La jeunesse allemande tout entière a aujourd'hui des sentiments socialistes. Pourquoi? Parce que sa première expérience fut celle d'une « souffrance partagée », et en tant que telle supportable. Alors que d'autre part elle n'a connu l'individualisme que sous les traits de quelques hommes disposant, grâce à l'argent, d'une puissance écrasante. Mais pourquoi toute jeunesse qui compte pour l'avenir est-elle en même temps anti-marxiste? Parce que les seules expériences qu'elle a eues du marxisme sont celles d'un arrivisme triomphant, par le maquignonnage, l'esprit de clique et de parti, ou bien, au contraire, d'un bolchévisme qui tue, par le ma-

d'aujourd'hui sont les fils spirituels de la Guerre Mondiale : *ils l'admettent* donc en premier lieu. Alors, toute cette problématique qui inspire encore

chinisme, toute communauté vivante. Il est tout à fait caractéristique que pour Günther Gründel le bolchévisme soit l'expression extrême de l'esprit du XIX^e siècle, c'est-à-dire ne représente pas l'avenir, mais un passé cristallisé... Mais d'autre part, ce nouveau socialisme de la jeunesse allemande accepte l'autorité avec non moins d'empressement que les bolchévistes. Pourquoi? Parce que cette jeunesse aussi voit dans la liberté un « préjugé bourgeois », car la « liberté » ne lui est apparue que comme un moyen de laisser libre cours aux factions, aux partis, au capitalistes, bref à tous ceux qui sont dépourvus de scrupule... De façon analogue s'explique le goût pour les choses militaires ou l'esprit belliqueux de la nouvelle jeunesse allemande. Plus consciente de la vie et des valeurs qu'aucune génération précédente depuis de longs siècles — car aucune ne s'est élevée au même degré par des efforts purement personnels et n'a rencontré en chemin autant de ces difficultés que le mythe de tous les peuples décrit comme étant les difficultés typiques de la vie de tous les héros à ses débuts — elle a nécessairement souffert plus que toutes les générations anciennes qui depuis 1918 ont trouvé de nouveaux moyens d'action, de l'impuissance et de la situation de paria où se trouvait l'Allemagne, car elle n'a pas connu personnellement une époque ancienne plus heureuse : ce sont précisément ses premiers souvenirs décisifs qui sont liés au sentiment de la honte et de la misère. Mais justement à cause de cela elle n'est pas réactionnaire, mais bien plus révolutionnaire que ne l'étaient les soi-disant révolutionnaires de 1918. Ceux-ci voulaient seulement instaurer un état de choses qui répondrait mieux que l'Allemagne Wilhelmiennne à l'esprit typique du XIX^e siècle tel qu'il régnait dans les états occidentaux. La nouvelle jeunesse veut quelque chose de tout à fait nouveau... La jeunesse nouvelle ne recherche pas la propriété parce qu'elle ne l'a jamais connue. Elle est hostile à toute « sécurité », sous quelque forme que cela soit, parce que, involontairement, elle associe ce concept à des exigences créées par des programmes de parti ou à des exigences françaises. Elle ne reconnaît aucune différence de classes, parce que sa première expérience fût celle de la « souffrance partagée » de tous les concitoyens. Et son attitude vis-à-vis de la culture est plus que sceptique, car la plupart des gens « cultivés » avec lesquels elle a eu des contacts personnels sont, ou bien des pièces de musée, ou bien des gens incapables de comprendre les exigences des temps nouveaux et d'exercer une action féconde... »

la politique et la vision du monde des vieux — pour eux, elle n'existe pas. Je ne crois pas que les anciens combattants s'entendront aussi facilement que d'aucuns le croient, ou que, s'ils y réussissent jusqu'à un certain point, cela puisse avoir une si grande importance. Mais *sûrement* tous les jeunes de tous les pays qui n'ont pas participé à la guerre s'entendront mieux que, depuis des siècles, des jeunes de pays différents ne l'ont fait, car ils ont tous des horoscopes qui sont dans le même sens différents de ceux de leurs aînés. Il est donc infiniment probable que dans une trentaine d'années déjà, — d'une façon différente, bien entendu, que ne le voulaient les prôneurs de la Société des Nations, de Pan-Europa, etc., — se formeront ces unions très vastes dont j'ai dessiné les contours dès *Le Monde qui Naît*, et qu'alors ce seront elles qui joueront le rôle historique décisif. Au même sens général, la majorité des jeunes est née à un moment où la question de s'enrichir ne se posait pas; on était heureux de continuer à vivre tant bien que mal. Par conséquent, la crise économique sera sans doute liquidée en principe par le fait que les dirigeants de demain penseront moins en économistes que le font ceux d'hier et d'aujourd'hui. Les jeunes ne veulent précisément *pas* s'enrichir, ils se désintéressent de l'argent comme ne l'ont fait en Europe que les aristocraties aux époques de leur apogée. Enfin — et c'est là probablement le pronostic le plus important qu'on puisse faire — ces jeunes se développeront sûrement en des personnalités beaucoup plus indépendantes que ne le furent leurs pères. Cette assertion a de quoi surprendre la plupart, laquelle opine que la jeunesse nouvelle est essentiellement docile, servile et nivelée. Il est bien possible que nous entrions dans une époque de

dogmatisme et non plus de critique : mais les époques où abondaient le plus les hommes libres, telles que l'Antiquité classique, étaient dogmatiques d'esprit également. Lorsqu'il s'agit de la liberté humaine, l'essentiel n'est pas dans les droits qui définissent la liberté, ni dans la pensée libre, mais dans *le type d'homme libre à la différence de l'homme esclave*. Or les tout jeunes d'aujourd'hui, dans les pays où leur esprit inspire l'ordre social, reçoivent tous une éducation pareille à celle des princes de jadis; les jeunesses dans leur années de formation sont en premier lieu *privilegiées*; un autoritarisme brutal ne frappe en règle générale que les hommes mûrs. S'il en est ainsi, il paraît presque certain que ces jeunesses développeront plus tard les mêmes qualités d'indépendance qui caractérisaient jadis les noblesses. L'existence d'une discipline non seulement imposée mais chérie ne s'oppose pas à ce résultat, au contraire : il faut toujours discipliner la partie inférieure de l'être humain, afin que ses facultés supérieures puissent prendre un libre essor; et plus les classes dont il s'agit sont jeunes et brutes, plus elles ont besoin d'être disciplinées. Pour ce qui est de la philosophie ou de la religion uniformes qui peut-être continueront à régner dans tel pays, n'oublions pas que la même uniformité a régi le monde chrétien jusqu'à il y a quelques siècles à peine. Pour ma part, je n'ai aucune peur de longue haleine, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, pour le Destin de la Liberté Européenne. Je crois, au contraire, que dans un demi-siècle l'Europe sera plus libre, et dans un sens plus noble, qu'elle ne le fut au dix-neuvième.

MAIS de toute évidence, ce n'est pas si les hommes suivent la pente naturelle de leurs penchants que les événements prendront cette tournure propice. Pour que le résultat positif possible se produise, il faut que le conflit actuel des générations exerce son influence positive possible dans tous les sens. Nous avons dit que c'est la non-adaptation qui est le nerf de tout progrès, et que ce sont l'oppression et la persécution qui évoquent le plus vite en chacun le sens de sa propre identité et de sa valeur. Or qui sont les opprimés d'aujourd'hui? *Ce sont les adultes*, les hommes mûrs et les femmes mûres. C'est donc d'eux et non pas des jeunes que dépendra en dernier lieu un avenir meilleur.

La jeunesse est aveugle; elle est prête à toutes les aventures, toutes les expériences et à tous les sacrifices. Jamais aucun conseil des vieux ne l'a arrêtée sur cette voie, une fois qu'elle avait l'occasion de s'y lancer. Aussi l'homme mûr qui reste tel qu'il fut dans le passé n'a-t-il aucune chance. Mais d'autre part les jeunes sont sans idées propres; ils ne peuvent ni anticiper ni imaginer ni créer; ils ne peuvent que suivre. Ce sont donc *d'autres* qu'eux qui préformeront l'avenir meilleur, s'il doit se réaliser. Voici donc la grande possibilité qui s'offre aux aînés. Etant maintenant opprimés comme généralement le sont les jeunes, ils ont toutes les chances de voir s'accroître leurs forces, ainsi qu'il advient généralement des jeunes sous le joug familial. Que les hommes et les femmes dans leur maturité profitent donc des vertus de l'oppression qu'ils subissent en ce moment de l'histoire! Qu'ils brisent l'artériosclérose de leurs idées fixes, qu'ils rajeunissent en se polarisant avec la jeunesse.

D'ores et déjà ils le font : c'est dans la polarisation avec les temps nouveaux que se trouve la source véritable de cette jeunesse relative qui caractérise tant de vieux d'aujourd'hui. Mais il faut plus que de la jeunesse physique : il faut surtout que l'Esprit rajeunisse. Si les générations mûres atteignent ce but-là, alors l'avenir définitif sera à elles. Alors elles finiront par devancer les avant-gardes présentes. Alors, en créant les formes définitives de vie qui succéderont aux formes embryonnaires (p. 135) qui moulent la vie à l'heure qu'il est, non seulement elles créeront les valeurs durables de cette époque, mais encore elles rétabliront cette continuité culturelle qui a été rompue ou coupée lors des premiers stades de la Révolution Mondiale.

Que mes lecteurs se rappellent ici ce qui fut dit sur le mystère de la polarisation : alors, peu de mots suffiront pour achever le tracé de contours que cet essai entreprenait de présenter. Le conflit des générations est une des plus grandes forces motrices qui puissent servir le progrès humain. L'influence du conflit des générations, quand il est tel qu'il faut qu'il soit, est réciproque. Les parents intelligents apprennent au moins autant de leurs enfants qu'ils leur enseignent. Si les enfants mûrissent au contact des adultes, ceux-ci se maintiennent jeunes ou rajeunissent au contact de ceux-là. La vie étant une mélodie où les générations successives jouent le rôle de sons et de phrases appartenant à la même composition, les conflits reviennent en fin de compte à des relations de contrepoint musical. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que l'initiative de l'Esprit profite de ce que la nature préforma. Sinon, il ne peut y avoir de progrès ni d'ascension. Ici encore, la nature n'offre à l'esprit qu'une ma-

tière première. Nous verrons à la fin de ce volume qu'en ce sens la vie humaine bien comprise est tout entière un art, qu'il s'agit d'apprendre et d'exercer.

1935.

L'INDIVIDU ET L'ESPRIT DE L'ÉPOQUE

L'HIVER dernier, je le passai en Grèce¹. J'y parcourus ces sites dont les noms vénérables ont pour chacun, dès son enfance, une résonance familière; je séjournai longtemps à Delphes, je méditai devant les tombeaux des Atrides, je visitai les îles aux temples radieux; je m'arrêtai à Athènes. C'était à une époque où l'on ne voyait guère d'étrangers et où les indigènes ne se montraient que peu. Rien qui vint troubler l'atmosphère où j'étais plongé. Le présent, le passé encore tout proche n'avaient pas accès à ma conscience : je n'étais enveloppé que de l'atmosphère de l'antiquité et de ses grands esprits immortels. Or, tandis que, tout yeux, l'esprit tendu je m'abandonnais docilement, sans préjugés ni arrière-pensées, à ces impressions sublimes, voici que le passé mort depuis longtemps, pour moi redevint vivant et tangible. Il me semblait vivre moi-même les légendes des héros; le processus de la nature s'orientait de lui-même vers les dieux de l'Olympe. Je commençai à sentir la connexion étroite entre l'art grec et la nature grecque, — cette union qui apparaît si intime, si merveilleusement spontanée qu'un temple situé sur le versant d'une montagne ne vous étonne pas plus qu'une belle forme naturelle. Et lorsque je me plongeai de nouveau dans les poètes et les penseurs de

1. Conférence faite à Réval le 15 décembre 1908.

l'Hellade, j'eus le sentiment de les lire pour la première fois : car ce que crée un homme ne vous frappe comme chose vivante qu'à partir de l'instant où l'on comprend l'homme même. Or c'est en Grèce pour la première fois que l'homme grec surgit à mes yeux.

Il ressuscita aux yeux de mon esprit; je me sentis participer au rythme de son monde à lui. Et lorsque mes impression devinrent des pensées, il se trouva que ces dernières étaient fort différentes de celles que je m'étais formées à propos des Grecs précédemment. Moi aussi, j'avais ajouté foi à la légende du favori des dieux génial, léger et irresponsable; à moi aussi, à cause de cette perfection naïve et désarmante qu'il ne partage qu'avec les créations de la nature, — à moi aussi l'art grec m'était longtemps apparu comme un phénomène naturel, presque comme un jeu de la nature qu'il était impossible d'expliquer. Or, voici que je compris une toute autre vérité: la culture grecque dont l'éternelle jeunesse défie les siècles, n'est rien moins qu'un phénomène naturel irresponsable — elle est le produit pleinement conscient de l'effort spirituel et d'une volonté de fer. Ce qui pour la première fois me sauta aux yeux en Hellade, c'est ceci : le suprême titre de gloire des Grecs, la véritable raison d'être de leur grandeur sont de nature morale. Il ne faut pas les chercher dans l'abondance des dons qu'ils possédaient, mais dans ce qu'ils ont fait de ces dons.

Si nous comparons sans prévention — avec cette liberté d'esprit qu'il est si difficile de garder en face des œuvres célèbres — les tragiques grecs et les plus grands des poètes qui illustrent l'ère germanique, il appert que les Hellènes — exception faite peut-être du seul Eschyle — n'ont, si l'on s'en tient

à leur génie originel, non seulement rien produit d'équivalent à l'œuvre de Shakespeare ou de Goethe, mais même qui puisse être comparé à celle de Calderon ou de Schiller. Sophocle dont la figuration du mythe d'Œdipe émouvra tous les hommes jusqu'à la fin de l'humanité, n'a pas, tant s'en faut, conçu l'idée du Destin avec la profondeur de Goethe dans le chant des Parques d'Iphigénie. Euripide, le poète dramatique qui jouissait auprès des Grecs du plus grand prestige, n'est, comparé à Schiller, qu'une nature pauvrement douée. Il est des cordes qui ne vibrent pas en lui : ce sont précisément les plus profondes et les plus hautes; son talent avait quelque chose de sec et d'abstrait. Et pour ce qui est des philosophes grecs : il n'en est peut-être pas un parmi eux — exception faite des figures formidables et semi-mythiques d'un Héraclite, d'un Pythagore et du tardif Plotin — qui aient entrevu ce fond invisible de la vie intérieure, si difficile à exprimer, où l'âme germanique plonge ses racines les plus profondes. Pour les Grecs, il n'y avait, à proprement parler, rien d'invisible; ils étaient absolument, jusqu'au fanatisme, des hommes qui vivaient par les yeux. Or nous savons que le champ visuel n'embrasse pas l'Univers. — Et pourtant, on lira plus longtemps les tragiques grecs que Schiller et Calderon, on n'oubliera pas plus tôt les Bakches que Tasso et le Roi Lear; et les conceptions serrées du Stagirite seront encore matière à débats philosophiques, quand les rêves du Romantisme auront été depuis longtemps dissipés.

A quoi cela peut-il tenir?

A ce que l'humanité, en dépit de toutes les variations dans les fluctuations des idées et du goût, accorde toujours une plus haute valeur à la culture qu'à la nature, qu'elle met toujours la discipline

au-dessus de l'instinct. La grandeur jamais égalée des Grecs s'explique par le fait qu'ils ont su plus qu'aucun autre peuple avant ou après eux, tirer parti de leurs aptitudes naturelles, quelles qu'elles fussent.

L'esprit athénien de l'époque de Périclès exigeait la perfection. Il n'admettait que la maîtrise. On ne prêtait alors aucune attention au talent, au naturel considérés en eux-mêmes. On en présumait peut-être l'existence en ce sens que tout citoyen libre était censé avoir assez de jugement pour ne pas s'occuper de choses pour lesquelles il n'avait aucune vocation : en tout cas, jamais on ne mettait l'accent sur le talent. On ne demandait pas : qui es-tu ? mais : que peux-tu faire ? On décidait de l'être en fonction de la capacité. Les Athéniens, en matière d'art, jugeaient avec une objectivité froide que les nerfs d'artistes modernes ne pourraient plus guère supporter. Ils étaient des fanatiques de la logique et de la raison, convaincus que, même dans le domaine du beau on pouvait trouver une raison d'être solide à tout et à chaque chose ; ils ne croyaient pas à un au-delà de l'analyse. Les formes spaciales étaient censées satisfaire à des rapports arithmétiques précis dont la justesse était démontrée, les statues devaient pouvoir affronter les regards avertis du médecin et de l'athlète connaisseurs, la poésie devait être si parfaite dans son expression qu'on ne pût faire la moindre réserve objective. On n'acceptait rien qui ne fût logiquement motivé. Or quoi qu'il en soit de la théorie — je veux bien accorder que cette conception rigoureusement rationnelle de l'art est trop exclusive —, dans la pratique, cette orientation de l'esprit contraignait l'artiste à mettre en œuvre toutes ses énergies. Il savait qu'on ne pratiquait guère l'indul-

gence autour de lui, que les subterfuges n'y étaient pas admis, que le génie n'était pas une excuse, qu'une idée, si élevée fut-elle, si elle n'était pas exprimée de façon parfaite, n'avait aucune chance de succès. Le médiocre ne trouvait décidément pas de public. C'est ainsi que l'esprit de cette époque obligeait l'individu à mettre toutes ses facultés en jeu, à donner toute sa mesure.

Il me semble qu'on ne saurait trop estimer cette force productive de l'esprit de l'époque. Nul mortel ne tend son effort jusqu'à l'extrême limite, s'il lui suffit d'un faible élan pour s'élever au-dessus de tous ses rivaux. Même un esprit originellement doué d'une vigueur exceptionnelle ne se développe qu'aux prises avec les difficultés. Le génie titanique de Shakespeare s'est ainsi parfois relâché : aussi n'est-ce pas une injustice si, en des temps particulièrement exigeants quant à la forme, il fût moins admiré qu'aujourd'hui. Rodin qui fut vraiment un grand sculpteur, travailla souvent avec de la nonchalance; si haut que nous placions son génie, la postérité lui tiendra rigueur de son manque de discipline. L'art grec, par contre, tient aujourd'hui encore la même place qu'il y a deux mille ans, insensible aux fluctuations des siècles et des révolutions du goût; c'est qu'il porte indéniablement le sceau d'une maîtrise souveraine. Un artiste grec ne pouvait pas s'abandonner. Dans l'atmosphère grecque de la compétition noble et loyale, mais sans faiblesse, Rodin aurait dû travailler tout autrement pour faire reconnaître sa valeur, et il serait sans doute arrivé à un tout autre résultat. Et si Shakespeare avait écrit pour des Grecs et non pour des Anglais barbares, son œuvre serait de beaucoup plus sublime qu'elle ne nous apparaît. Car alors il ne se serait jamais contenté d'esquisses hâtives; il

aurait éliminé toutes les scories, évité les fautes de goût; il aurait partout maintenu l'exécution au niveau de l'inspiration. L'exécution : songez à la plastique grecque comparée à l'art romain et considérez tout simplement les faits, sans songer à l'histoire et aux explications qu'elle peut fournir. Les artistes romains exécutèrent presque exclusivement des compositions d'inspiration grecque; par suite, la plastique grecque et la plastique romaine, par l'esprit que les anime, ne font qu'un. Et pourtant quel abîme! Ce n'est que l'expression qui éveille l'idée à la vie et la manière dont les Grecs ont représenté ce qu'ils ont vu et conçu est si incomparablement supérieure à la production romaine qu'on à peine à croire à une identité du plan primitif. De même que l'esprit doit se faire chair pour vivre, ainsi l'exécution seule rend existante l'idée artistique. Dans l'art l'expression est tout. J'ai dit que nous admirions aujourd'hui encore Euripide, bien qu'il y ait eu depuis des poètes naturellement doués de capacités plus grandes : c'est qu'il a élaboré tout ce qu'il a conçu avec une maîtrise qui n'a peut-être plus jamais été égalée. Chez Euripide, nous cherchons en vain des défauts, comme il n'en paraît que trop chez Shakespeare. L'esprit grec ne tolérait pas l'à peu près, aucun laisser-aller, aucune médiocrité. Ce public légendaire des premières d'Athènes, qui, installé pittoresquement sur le gazon des flancs de l'Acropole, assistait dans le théâtre de Dionysos conservé jusqu'à ce jour aux premières représentations des drames d'Eschyle ou d'Euripide, ne laissait passer aucune faute de forme. Il était à même de saisir dès la première audition, comme en se jouant, les subtilités les plus délicates du langage — et comme alors on ne lisait guère les pièces de théâtre et que, étant donnés la

vivacité, l'humeur capricieuse et la curiosité insatiable de ce peuple, une nouvelle représentation dépendait du succès de la première, cette première audition était décisive, sans appel. Quiconque osait affronter le public devait avoir la certitude de posséder à fond la technique de son art. Il n'avait de trêve qu'il n'eût mis en œuvre toutes ses ressources. C'est principalement pour cette raison que de toute la production artistique de cette époque, il ne nous est parvenu presque que des chefs-d'œuvre.

Certes, l'esprit grec était plus qu'aucun autre favorable au développement, à la formation complète et au façonnement harmonieux de l'individu. La tendance stérile à se mirer avec complaisance dans ses œuvres ne trouvait guère en Grèce de terrain. Nul ne se souciait des aptitudes innées, ni du génie en soi — ainsi l'artiste ne perdait pas de temps à se poser des questions oiseuses et vaines. Seule la capacité décidait; c'est à elle que se reportait toute méditation et tout effort. De même la recherche de l'originalité à tout prix qui est la cause de tant d'échecs, était à cette époque, pour le talent en formation, un écueil bien moins dangereux qu'aujourd'hui; l'esprit de l'époque aidait à l'éviter. Il allait de soi, en Grèce, qu'il fallait avoir appris quelque chose pour faire de la bonne besogne. Celui qui affirmait avoir tout en lui-même comme le font volontiers les « originaux » modernes, n'était pas pris au sérieux; afficher cette prétention vous exposait à la risée. Mais il y a plus : le mot « autodidacte », de nos jours presque un terme honorifique, était alors injurieux. Il était synonyme de barbare, d'homme sans culture. Ainsi, l'esprit libre, sans se laisser égarer, les talents en herbe faisaient leur apprentissage et n'avaient pas honte de dépendre pour un temps de maîtres et de

modèles. On apprenait de propos délibéré, jusqu'à ce qu'on fût mûr. Quant au but que se proposait le jeune homme, il était toujours rigoureusement objectif. L'individualité en temps que telle n'intervenait pas, elle n'intéressait personne. Fais de ton mieux, et l'on ne te méconnaîtra pas : telle était la devise que l'esprit du temps proposait à l'artiste. Et l'histoire a démontré qu'en suivant l'idéal grec de la formation artistique, si prosaïque qu'il paraisse, on va plus loin qu'en prêtant l'oreille aux pulsations de l'individualité. Nombre des maîtres grecs que nous vénérons comme nos modèles avaient reçu de la nature moins de dons, que beaucoup de talents postérieurs auxquels nous sommes très éloignés d'accorder la même importance : c'est qu'ils ont su leur faire produire incomparablement plus.

JE crois que vous commencez à vous représenter clairement l'influence considérable de l'esprit d'une époque sur le développement de l'individu. Je voudrais maintenant illustrer ce même rapport, en me plaçant au point de vue opposé — et alors rien ne me semble contraster plus brutalement avec l'esprit grec que l'esprit de notre temps.

Tandis que le propre des écrivains classiques de la littérature allemande était encore de regarder la vie de façon impartiale, de juger les situations humaines objectivement, sans prévention, on a vu s'imposer au cours du siècle dernier un culte du subjectif qui, dans sa forme extrême rejette toute position objective comme mesquine et bornée. Il n'est plus licite de demander ce dont on est capable, il n'est plus permis d'analyser avec calme les aptitudes d'un homme qui produit, et de les qualifier en termes usuels : il importe seulement de savoir

qui il est. S'il s'agit d'un génie ou de quelqu'un tenu pour tel, toute tentative faite pour mettre en lumière, en termes clairs et compris de tous, le sens et la valeur de cet esprit est interprétée comme une profanation. Pour apprécier une œuvre quelconque, un mot obscur, la génialité, sera le seul guide; chez un génie, même les défauts et les insuffisances seront vénérables; il est interdit d'examiner avec objectivité, il est irrespectueux de juger, c'est un blasphème que de critiquer. — Ce courant procède principalement de l'influence de Richard Wagner et de Nietzsche. Goethe, sans conteste un suprême génie, écoutait attentivement les observations des Muller et des Meyer, n'était fermé à aucune critique, cherchait à apprendre quelque chose de tous et savait apprécier tous les propos raisonnables, même venant d'un homme insignifiant. Wagner n'était pas de cet avis : il insistait surtout sur l'abîme qui sépare le génie de l'homme ordinaire; son sang bouillant d'artiste ressentait cette différence comme une opposition, une tension hostile; le sentiment qu'il avait de sa valeur excluait toute communauté. Avec Nietzsche, l'attitude personnelle de Wagner devint une « conception du monde » impersonnelle qui, lamentablement faussée et ajustée aux situations les plus insignifiantes, fut acceptée comme mot d'ordre par la jeunesse.

Or, on ne peut nier que, malgré le caractère absolu de leur doctrine, Wagner et Nietzsche n'aient créé des œuvres impérissables — et pas plus que l'habitude de l'introspection, surtout en psychologie, n'ait conduit à des découvertes importantes qu'on ne soupçonnait pas avant. La richesse tant vantée de l'âme moderne provient justement de ce qu'elle a pris conscience de nombreux éléments qui auparavant agissaient à son insu. Mais

on peut encore moins mettre en doute que l'esprit d'une époque qui attribue à la seule manière d'être une valeur absolue indépendante des œuvres, qu'un *Zeitgeist* qui insinue à chacun de se croire incomparable, de rejeter par principe toute critique et d'adorer son moi comme un sanctuaire, ne crée l'atmosphère la plus défavorable possible au développement d'un individu en train de se former. Ce n'est que trop certain. Comparons les principes qui servaient de point de départ à la conscience d'un jeune artiste grec et l'état d'esprit initial d'un jeune talent d'aujourd'hui. Aucun courant particulier à son temps n'induisait le premier à se mirer dans le miroir de sa vanité; devant s'exprimer en public, il ne devait penser à rien d'autre qu'à acquérir une maîtrise solide et incontestable. Était-il sculpteur, il lui fallait avant tout dominer souverainement le monde des formes du corps humain et la matière du marbre; sa valeur technique ne devait jamais être prise en défaut. Poète, il lui fallait posséder sa langue et les règles de la versification, donner à son sujet une forme assez plastique pour que chacun le comprît; l'obscurité de l'expression était toujours regardée comme une insuffisance, jamais comme l'indice de sentiments profonds. Penseur, il devait viser à la clarté la plus absolue, pouvoir répondre de chaque concept. Officiellement, seule la perfection technique était exigée de l'artiste; qu'il eût du talent, cela allait de soi. Ainsi le sujet comme tel restait hors du débat, tous les efforts portaient de prime abord sur l'objet.

Si stérile que soit cette discipline pour celui que la nature abandonne : c'est dans cet esprit que l'artiste bien doué ira certainement le plus loin ! Songez donc à Goethe : toute sa vie, ainsi qu'il l'a souvent affirmé, son effort fut rigoureusement concentré

sur l'Objet. La réflexion sur soi-même, au sens moderne, il la tenait pour une maladie, pour une entrave au développement. Certes il s'occupait sans répit de sa personne, mais sans jamais se départir de son objectivité; il visait toujours au plus haut perfectionnement possible. Sa nature lui apparaissait comme un patrimoine hérité qu'il s'agissait de cultiver, de mettre en valeur et d'améliorer, qu'il devait connaître exactement pour arriver à le traiter comme il se doit — mais jamais Goethe ne vit dans cette nature autre chose qu'un *objet*; il n'y vit nullement ce *sujet* incomparable que nous révérerons en lui. Tenter d'évaluer son génie devait lui sembler une peine futile, à tout le moins la réponse à cette question ne lui procurait-elle qu'un avantage assez mince. Lui, il ne pensait qu'à aller de l'avant, et à cet égard la connaissance de sa valeur, si exacte fût-elle, pouvait à peine lui profiter. Rien ne lui était véritablement plus étranger que la contemplation de soi-même au sens moderne du mot. Songez encore à Bach, peut-être le Grec le plus pur parmi les Allemands : Bach, à l'origine, ne s'efforçait certes jamais d'exprimer un état d'âme défini, mais simplement de composer une fugue ou un prélude d'une correction parfaite. Mais comme son âme était grande et riche d'émotions, elle remplissait d'elle-même les cadres rigoureux, avec une force de conviction qui n'appartient qu'à la création inconsciente et non concertée. Vous m'accorderez que la musique de J.-S. Bach, qui ne pensait consciemment qu'à la perfection extérieure, n'est pas d'une teneur plus pauvre que celle de Richard Strauss qui s'efforce délibérément d'extérioriser son monde intérieur.

Et maintenant, opposons à la conception grecque de l'artiste son pendant moderne. Le premier et

principal effort du jeune artiste de talent ne tend pas à la maîtrise ni à un but objectif : il cherche en première ligne, au moyen d'une laborieuse analyse intérieure, à voir clair dans son moi; il veut à tout prix être une personnalité. Ce but est élevé : malheureusement le chemin suivi n'est ni le plus court, ni le plus sûr. Ce moi créateur que le jeune artiste s'efforce d'atteindre en lui-même, ne se révèle à la conscience que plus tard; on ne peut lui faire violence, on ne peut le saisir en courant après lui. Aussi cette quête prématurée n'est-elle qu'une perte de temps. En outre, on ne peut préciser ce que quelqu'un est, objectivement, sans équivoque, qu'en se référant aux œuvres. Que d'autres reconnaissent le caractère d'une personnalité à son regard, à sa façon de se présenter, à ce je ne sais quoi qui en émane : pour elle-même le seul critère est celui de la mise en œuvre, le sentiment de sa valeur propre n'offre à lui seul aucune garantie. Ainsi le constant repliement sur soi-même, à cet égard aussi, n'est qu'un détour et une entrave. En troisième lieu, je l'ai déjà dit, la seule connaissance de soi-même n'implique et ne déclenche aucun progrès, elle ne peut être par suite pour un génie productif un but suffisant. Enfin, celui qui observe sans cesse son Moi, risque aisément d'attribuer une importance capitale à des particularités individuelles, alors que ce qui n'est qu'individuel, est justement ce qui n'importe guère. En quoi la complexion sanguine ou bilieuse de monsieur X., son heureuse ou sa mauvaise fortune, son assentiment ou sa réprobation en face du Devenir universel peuvent-ils intéresser la postérité? Même dans le cas d'un Goethe ou d'un Dante, de tels faits sont dépourvus de tout intérêt direct. Confère à tes particularités une perfection objective telle que ce degré de perfection ne puisse

être surpassé, et l'on admirera ta maîtrise! Sache incorporer dans tes traits individuels un fond d'humanité pure et éternelle — et tu n'auras pas à craindre la mort! Chez les personnages créés par les grands poètes, toutes les particularités et toutes les contingences révèlent les racines même de l'être, et souvent un tout petit geste qui n'est peut-être qu'amusant en soi nous fait tressaillir par ce qu'il révèle des profondeurs de la vie. Rappelez-vous le personnage de Natascha dans *Guerre et Paix* de Tolstoï. Ici, l'individu en tant que tel est dépassé; il est devenu symbole et moyen d'expression pour le supra-individuel : il incarne l'idée même de l'humanité. En soi, l'individu est dénué de tout intérêt supérieur, il ne vaut pour l'artiste que comme matière première ou comme moyen d'expression. Mais aujourd'hui, il n'y a que trop d'artisans de l'esprit qui sont d'un autre avis; pour eux leur importance principale réside précisément dans leur individualité — donc justement dans ce qui n'a aucune importance réelle; et c'est là sans doute la raison profonde pour quoi une partie considérable de la littérature contemporaine porte des traits révélant une nature plus périssable qu'aucune littérature antérieure.

Comprenez-moi bien : je ne veux rien dire contre les personnalités de notre temps en tant que telles. Sans doute sommes-nous dépourvus de grands hommes à un degré lamentable, — mais furent-ils jamais prodigués? — Mais ce que j'affirme, c'est ceci : l'idée fausse qu'ils se font de leur profession, ou, plus exactement la forme d'auto-éducation qu'ils s'appliquent, empêche beaucoup d'esprits de se trouver eux-mêmes et de donner tout ce dont ils sont capables. L'esprit de l'époque dans lequel le jeune homme est plongé dès sa naissance et qui,

pendant les premières années critiques, l'enveloppe et le pénètre de toute part, le prive de la possibilité d'une formation complète. Il en va du métier d'artiste comme de tout autre : pour réaliser de grandes choses, il ne faut pas se regarder soi-même, mais avoir les yeux fixés sur un objet; même les qualités les plus personnelles ne trouvent leur expression authentique que si la conscience reste orientée vers le monde extérieur. Les sources les plus profondes de l'âme ne se découvrent qu'à celui qui n'est pas sans cesse à leur affût. Mais l'esprit de notre temps nous invite justement à être aux aguets — et c'est peut-être pourquoi, aujourd'hui où chacun est à la recherche de l'âme, celle-ci semble si difficile à trouver. Car vous n'irez certes pas jusqu'à prétendre que le tréfonds de notre être soit raffinement psychologique. Si les poètes et les penseurs de notre temps étaient nés dans le milieu grec, s'ils avaient été formés par l'esprit de l'époque de l'antique Hellade — étant donné leur indéniable talent, la haute différenciation de leur vie émotive, que n'auraient-ils pu mener à bien! Que d'entraves et de funestes détours leur eussent été épargnés! Vous m'objecterez peut-être que l'esprit de notre époque est de la même essence que celui du Romantisme, et que dans les années 30 du siècle écoulé plus d'une œuvre importante a vu le jour. Certainement... mais n'oubliez pas que ces messieurs de l'Ecole Romantique avaient un Goethe pour leur marquer le pas! Les mêmes écrivains qui représentaient une tendance artistique aux antipodes de celle du vieux maître de Weimar, avaient toutefois reconnu les premiers et sans restriction son importance prééminente — et ils vénéraient en lui leur modèle et leur idéal culturel. Si les jeunes talents de notre époque, tandis qu'ils prennent leur essor, avaient encore

sous les yeux un modèle aussi élevé, incontesté, et universellement reconnu, un modèle qui vécut encore parmi eux et dont l'action ne fût pas paralysée par cet éloignement inhérent à la qualité de classique, le culte du moi n'eût pas fait en eux de tels ravages. Car un homme en qui l'on a foi vous oblige à adapter votre volonté et vos aspirations à son niveau, c'est de lui que vous tenez l'échelle objective d'après laquelle vous mesurez vos forces. Pour les Romantiques d'Iéna, Goëthe représentait cette échelle des possibilités, et ces Romantiques ont ainsi tiré de leurs moyens beaucoup plus que leur vision du monde n'exigeait d'eux. Mais qui avous-nous aujourd'hui? Les jeunes qui d'instinct sont portés à l'admiration, aspirent passionnément à un idéal; il faut qu'il soit là, immédiatement, à leur portée. Fait-il défaut, on le crée en un tour de main; on y arrive le plus aisément en exaltant ce qui existe. C'est ainsi qu'on a gonflé plus d'un talent indigent jusqu'à en faire un demi-dieu. Mais on paie cher pareille outrance; on dépasse rarement dans la vie le but qu'on vise. Celui qui trouva dans la médiocrité son idéal, ne sera jamais un héros. Une vision du monde subjectiviste qui n'est pas pas complétée par un modèle vraiment grand, comme le fut Goëthe pour les Romantiques, abaisse les esprits.

A quelles sortes de résultats nous mènent les considérations qui précèdent sur l'individu et l'esprit de l'époque? — L'esprit de l'époque ne conditionne pas le caractère des dons naturels, mais bien ce qu'ils donnent en fait, c'est-à-dire leur expression. Comme l'esprit de l'époque est la résultante de toutes les visions personnelles du monde et que celles-ci à leur tour dépendent du type culturel,

de la race et du stade de son développement, chaque individu porte inévitablement dès le début la marque de son époque. La culture est pour une part considérable innée. Le Grec était par sa nature même plus discipliné en matière d'art que l'homme moderne, l'homme du XVIII^e siècle inclinait de prime abord vers ce qui est raisonnable. Cependant, les aptitudes ne sont pas par nature aussi définies qu'on l'imagine; au surplus, le talent ne saurait, dans son essence, s'expliquer par l'esprit de l'époque : c'est un heureux accident, j'ajouterais presque : un caprice de la nature, et il n'a pas du tout l'habitude de se produire à ce moment précis qui, selon les prévisions humaines, serait le plus probable ou le plus favorable. C'est pourquoi il semble juste de dire que l'esprit de l'époque ne conditionne pas la nature des aptitudes en soi, mais ce qu'on en fait. Mais en ce sens son influence est de beaucoup plus profonde qu'on ne le croit généralement — beaucoup plus profonde même que les considérations précédentes ne pouvaient le faire ressortir. Dans une personnalité un très grand nombre d'éléments qu'on a coutume d'attribuer à l'impulsion intérieure, sont en fait appelés à la vie par des influences particulières à l'époque. L'impulsion intérieure est rarement par nature nettement définie, elle est aveugle comme l'est la volonté et ce sont les circonstances extérieures qui lui impriment une orientation. Les « circonstances extérieures », ce sont dans ce sens particulier, chez l'homme génial, ses talents — si paradoxal que cela paraisse. C'est une méprise que de dire qu'on a du génie *comme* philosophe, *comme* homme d'Etat, *comme* poète : le génie est une force de création originelle sans destination précise; il se manifeste là où il trouve à sa disposition, sous forme d'aptitudes, des instru-

ments appropriés, tout comme la lumière pénètre nécessairement là où il y a des fenêtres. C'est pourquoi on peut tout à la fois avoir du génie sans avoir de talent — ou avoir du talent sans posséder une once de génie. Or les courants d'une époque jouent, pour la plupart des hommes, exactement le rôle des talents par rapport au génie. Tout ce qui est déjà admis par l'esprit de l'époque, les faisceaux d'idées qui sont dans l'air, les occasions qui s'offrent à l'ambition, orientent et canalisent notre goût de l'action. C'est ainsi qu'aujourd'hui, où la mécanisation toujours croissante de la vie et de ses expressions professionnelles rend très difficile à l'homme une expression originale et intégrale de tout l'être dans des cadres préexistants, un nombre d'hommes qui dépasse les bornes normales prend la plume; et ce sont précisément des hommes qui sont au fond nés pour l'action et la lutte. Il y a eu des périodes où l'esprit de l'époque inclinait les hommes de préférence à l'action, il y en a eu d'autres où il les inclinait à la méditation et à l'intériorisation. Ce n'est pas toute époque qui aurait pu faire de Jérémie un prophète, ni d'Auguste un César. On peut en ce sens presque parler d'époques proprement géniales, et cela sans tenir compte du nombre de génies authentiques qui par hasard naquirent à ce moment-là; époques géniales au contraire de celles qui rendent difficile ou impossible le développement d'hommes de génie. Aux époques où la culture est sous la coupe de l'entendement, où l'on ne reconnaît un droit à l'existence qu'à ce qui est conscient, motivé et immédiatement démontrable, où la réflexion en s'interposant entrave toute spontanéité, maint génie est étouffé dans son germe. Car la qualité essentielle du génie, c'est d'être sans prévention, originel, sincère vis-à-vis de lui-même — et quand l'esprit de

l'époque ne reconnaît pas d'instance supérieure aux concepts impersonnels, quand la vie est assujettie à une formule, il est extrêmement difficile à une nature géniale, à moins qu'elle ne dispose d'une force vitale peu commune, de s'imposer. En ce sens, la république romaine, par exemple, était hostile au génie. Par contre, on peut appeler géniales les époques où l'esprit régnant érigeait l'originalité en précepte. Car alors tout homme qui sentait en lui une impulsion profonde, était également incité par le milieu extérieur à être sincère et authentique, et quiconque avait la vocation, s'égarait rarement. Géniale dans cette acception fut en Grèce l'époque qui créa les légendes des héros, l'ère dont Homère marque le terme. Géniale dans ce sens fut la Renaissance — et surtout le Moyen Age. Au Moyen Age — pour moi l'époque la plus fascinante de toute l'histoire — la pensée, certes, n'avait aucune liberté, on ne lui accordait presque aucune place; tout semblait déterminé à l'avance en vertu du principe d'autorité. Là où Dieu n'avait pas décidé de toute éternité, régnait le diable, le prince de ce monde. Lui aussi n'admettait pas de discussion, ses rapports avec les hommes étaient réglés une fois pour toutes. Là où Dieu et le diable laissaient l'espace libre, les papes s'en emparèrent aussitôt. Et là où les papes se taisaient, Aristote avait déjà décidé. L'intelligence individuelle n'avait vraiment rien à faire; l'individu vivait muré derrière les dogmes d'airain. Mais ce qu'il y a chez l'homme de force spontanée ne peut être brisé; elle peut tout au plus être détournée. Or les peuples du Moyen Age étaient jeunes, débordants d'énergie. Aussi se manifestait-elle, puisqu'il lui était pour ainsi dire impossible de s'employer à une fin intellectuelle, dans des impulsions de nature morale — et cela avec d'autant plus d'impétuosité,

de spontanéité et de pureté que les barrières qui lui interdisaient d'autres voies, étaient plus étroites. Ce qui nous frappe dans le Moyen Age, c'est sa foi, sa fidélité, son abnégation, une activité fantastique, comme on n'en a connu ni avant ni après. Sûre de la victoire, souveraine, cette force jaillissait, pleine d'orgueil et de bravade, en dépit des ténèbres qui enveloppaient l'esprit. Si les prophètes des croisades, les architectes des cathédrales de France, les chevaliers coureurs d'aventures et les sombres ascètes de ces temps n'étaient pas des natures géniales, où faudrait-il les chercher? Ici, les frontières même de l'époque favorisaient la spontanéité, donc la génialité; ici l'étroitesse de l'horizon intellectuel stimulait directement et puissamment la formation morale de l'individu par lui-même. Or cette orientation toute morale des forces spontanées de l'homme tenait au caractère de l'époque. Celui dont la foi assouvissait alors pleinement l'ardeur, eût peut-être en un autre âge philosophé. Les hommes, peut-être toujours les mêmes quant à leur nature, dirigent leurs aptitudes, les mettent en valeur, les façonnent différemment, selon l'esprit de l'époque. L'esprit de l'époque n'est pas créateur, mais il est le plus puissant des formateurs.

DU NOMBRE LIMITÉ DES FORMES CULTURELLES IMPORTANTES

C'EST un fait qui ne peut échapper à aucun observateur impartial, que le nombre des formes culturelles vraiment importantes est ici-bas étroitement limité. Il est difficile d'éluder l'explication d'après laquelle il ne s'agit pas là d'un hasard, mais d'un état de choses tout à fait motivé. Car encore que, extérieurement, la force brutale l'ait emporté tant de fois — il n'y a eu de pénétration vraiment profonde que si à l'avantage matériel et fortuit s'ajoutait une supériorité réelle. C'est ainsi que les Tartares et les Mandchoux en Chine, les Mongols dans l'Inde, les Arabes en Perse n'ont conservé leur importance que comme types de chefs, et quant au reste, ont été assimilés par les vaincus; en Europe Occidentale, les tribus germaniques eurent le même sort — et même les Romains n'y purent échapper partout où ils entrèrent en compétition avec l'esprit grec. Jamais des peuples ne furent littéralement exterminés. Quand une culture s'est éteinte sans laisser d'héritiers — et cela n'advint à ma connaissance qu'à celles de l'Amérique pré-colombienne — il faut toujours en voir la raison profonde dans le fait qu'elle avait déjà perdu sa puissance de création et d'assimilation. Or celle-ci, dans des circonstances différentes, s'est révélée d'une efficacité si extraordinairement inégale qu'on ne peut faire autrement que de reconnaître à ce

phénomène un caractère de nécessité. Parmi les moyens d'expression plastique, seules les formes grecques ont conquis une importance absolument universelle; de l'Europe jusqu'au Japon, le prototype grec se retrouve à la base de presque toute sculpture. Plus restreintes furent les zones d'influence des formes égyptienne, chinoise et gothique. Quant aux autres, elles restent par leur importance bien loin en arrière. C'est dans l'Inde qu'il faut chercher la forme primordiale d'expression pour presque toute pensée métaphysique authentique. L'expérience religieuse a trouvé en Egypte en bien des sens une expression tellement définitive, que celle-ci s'est imposée, à peine modifiée, dans le domaine de la civilisation chrétienne comme dans celui de la civilisation bouddhiste au Japon. Les formes d'expression les plus convaincantes pour la vie de l'âme de l'occident moderne (pour autant qu'on en peut juger dès maintenant) ont été créées en France, dans la mesure où il s'agit de culture, et en Angleterre, là où il s'agit de civilisation. Je me contente ici d'allusions et ne prétends ni avoir fait une énumération complète, ni avoir été toujours heureux dans le choix de mes exemples. Mais si nombreux que soient les cas particuliers où les historiens pourraient rectifier mes assertions — le fait fondamental qu'il m'importait d'établir, et l'affirmation qu'il n'a pas un caractère fortuit, mais nécessaire, subsistent de toute façon.

Maintenant, quel peut être le sens profond de ce fait qu'un nombre aussi exigü de formes culturelles aient acquis de l'importance? — Pour ce qui est de la raison morphologique la plus profonde de ce nombre restreint, telle qu'elle m'apparaît vraisemblable, je ne puis ici que l'effleurer; car je ne suis pas en état de l'appuyer sur une démonstration.

Tout se passe comme si le nombre avait, dans le domaine des phénomènes culturels, la même signification que dans celui de la nature. Dans le cas des formes cristallines et des éléments chimiques, on peut prouver directement que non seulement il n'y a que certaines formes déterminées qui existent en fait, mais qu'elles seules sont possibles en théorie, particularité qui se reflète de façon extrêmement curieuse, véritablement pythagoricienne en musique¹. Mais même dans le cas des types d'organisation vivante, dont le nombre est pareillement limité, il s'agit sans nul doute, encore qu'il soit impossible au premier abord de le prouver, non seulement de limitations existant en fait, mais par nécessité naturelle. Or il n'en va pas autrement dans le domaine des créations culturelles, si bien que l'idée de Leibniz affirmant que ce monde est le meilleur de tous les mondes possibles, paraît correspondre en tous points à la vérité morphologique. Mais ceci, je ne le dis qu'incidemment. Dans ces considérations-ci, je voudrais me limiter à ces domaines où il est possible d'arriver à des notions qui sont plus que vraisemblables. Laissons donc le problème du petit nombre des formes culturelles possibles, et limitons notre attention à celles qui sont devenues importantes. — Eh bien, cette indéniabie pauvreté des formes culturelles, il faut l'attribuer d'abord sans conteste à l'indigence de l'esprit humain, extraordinairement peu inventif, indigence dont on ne saurait trop tenir compte. Qu'on ne soit pas dupe du fait que, dans le cadre de types de formes identiques, il soit possible d'exprimer un nombre indéfini, sinon infini d'expériences individuelles; qu'on ne surestime pas

1. Voir les travaux de V. Goldschmidt et surtout son étude intitulée *Harmonie und Komplikation*. (Berlin, 1901, chez J. Springer.)

surtout l'irréductibilité morphologique de l'individualité : dans le cadre de nos réflexions présentes, cette unicité a une très petite importance, si on la compare à ce que l'individualité a de commun avec les autres manifestations du même type. Quant au caractère unique de l'expérience personnelle, nous n'avons pas du tout à en tenir compte dans l'ensemble considéré, car il relève d'une sphère située au de-là de l'expression. Qu'on ne surestime pas non plus l'importance des dialectes et autres formes particulières, qu'on distingue bien, en outre, ce qui a vraiment une forme et ce qui n'est qu'un balbutiement. On appelle forme souvent ce qui à la vérité est la négation de la forme. Le fait est constant que, dans le domaine des formes, l'humanité depuis Adam a montré une indigence d'imagination incroyable. Cette circonstance reflète sur une vaste échelle le fait universellement reconnu que seuls de rares êtres d'exception savent s'exprimer. Le trait essentiel, pour la plupart, c'est qu'aucun dieu ne leur a donné de dire ce qu'ils éprouvent ou pensent, au contraire du Tasse de Goethe dont notre dernière phrase paraphrase une pensée.

De ce que nous avons dit résulte l'importance qu'ont pour l'humanité toute entière les grands esprits, importance universelle qu'il serait autrement difficile d'expliquer : ceux-ci expriment, ils mettent en forme, au sens littéral du mot, ce que tous peut-être éprouvent, pressentent ou désirent obscurément — et c'est par là seulement que la vie sortant du domaine du virtuel, entre dans celui de l'actualité. Mais d'autre part, le plus grand nombre est capable de comprendre une forme qui lui est présentée — dans le sens où l'on dit : « c'est cela même que je pense ». En conséquence, l'accession du virtuel à l'actualité, qui se réalise la première

fois sous forme de découverte personnelle, se répète en grand de telle façon que la forme proposée évoque à la vie chez un grand nombre le même contenu et la même teneur. Ce grand nombre invente alors inversement pour ainsi dire, de l'extérieur à l'intérieur. Voici donc dégagées deux raisons profondes du petit nombre des formes culturelles existantes ; d'un côté les inventeurs et les découvreurs sont extrêmement rares, de l'autre, ce n'est qu'une forme d'expression déjà existante qui évoque chez la plupart l'expérience intime.

Ce n'est que d'ici qu'on comprend tout à fait l'importance primordiale de l'esprit général d'un peuple ou d'une époque : chez la plupart, ne s'éveille à la vie intérieure que ce que les formes qui les entourent renferment déjà comme teneur. De là le caractère apriorique absolu de l'esprit propre d'une langue, d'une religion ou d'une tradition philosophique en regard de l'immense majorité des expériences individuelles ; d'où inversement le fait que même l'esprit le plus original, au moins pendant un certain temps, s'exprime par le moyen des formes toutes prêtes qui s'offrent à lui et dont l'esprit propre conditionne dans la plupart des cas plus de la moitié de ce qu'il invente. Ce que le Chrétien éprouve dans sa conscience religieuse, est en premier lieu chrétien, catholique, grec, gothique, etc., — c'est ensuite seulement qu'il sent comme individu. D'où la difficulté de discerner dans une œuvre ce qui est purement original dans sa forme — à moins que le créateur ne soit un génie supérieur ou que l'observateur n'ait en lui une force de sympathie extraordinaire. Or dans la majorité des cas, c'est la forme culturelle pré-existante qui évoque à la vie une teneur spirituelle ; ce fait suffit presque à lui seul à expliquer pourquoi le nombre des for-

mes culturelles qui règnent sur terre est tellement petit : chacune d'elles a tendance à s'étendre et à se propager et elle conquiert des domaines de plus en plus vastes, précisément parce que c'est son existence seule qui allume dans la plupart la vie intérieure et que la plupart, naturellement, désirent cette vie. Si l'on considère en outre que, de tout temps, il n'y a eu qu'exceptionnellement parmi les individus des inventeurs et des créateurs, et que non moins rares ont été de tout temps les peuples civilisés de culture originale — c'est-à-dire aptes à créer des formes — bien loin d'être surpris du petit nombre des formes culturelles, on arrive plutôt à s'étonner qu'il y en ait tant; et l'on est contraint de donner raison à cet esprit si ingénieux que fut Tarde pronostiquant que le monde deviendra de plus en plus uniforme. Il n'y a en fait qu'un tout petit nombre de prototypes auxquels se ramènent toutes les formations culturelles. Les formations dérivées des premières se trouvent en lutte perpétuelle les unes avec les autres. Cette lutte, de son côté, aboutit à un compromis selon la loi du parallélogramme des forces. Alors entre en jeu cette circonstance que, plus il y en a qui ont voix au chapitre, moins se trouvent mis en relief le personnel et l'irréductible, et moins est grand, en conséquence, le nombre de formes susceptibles d'exercer une influence — car une entente générale ne s'obtient jamais que sur quelques points peu nombreux. Comme résultat général de ces considérations, on peut prédire en toute certitude que l'Unique et le Rare auront, au point de vue sociologique, une importance toujours décroissante. Toujours moindre sera, à mesure que l'histoire progressera, le nombre des formes d'expression appelées à jouer un grand rôle dans la vie.

MAIS ce n'est que maintenant que nous arrivons au problème décisif : que telle ou telle forme d'expression remporte la victoire, est quelque chose de plus que la conséquence purement mécanique d'une prépondérance matérielle, elle a toujours une signification spirituelle. De tout temps, seules ont conquis de vastes empires les formes auxquelles un jugement objectif ne peut contester une supériorité au moins partielle. — Pour résoudre ce problème, il semble opportun de prendre pour point de départ l'originalité irréductible non seulement de toute expérience individuelle, mais du pouvoir d'expression de chaque langue. Il n'y a pas de langue qu'on puisse vraiment traduire; chacune diffère des autres au moins par certaines nuances du vocabulaire et des idées; il ne peut y avoir de langue véritablement universelle. En outre, chaque création individuelle est, dans sa teneur la plus intime, unique de son espèce. Il devrait s'en suivre que le seul moyen d'expression adéquat serait pour chaque esprit son langage propre — prétention qui, si l'on se reporte à la pauvreté d'invention de l'esprit humain, s'avérerait en fait chimérique, mais garderait néanmoins sa valeur de principe. En fait il existe originellement beaucoup plus de langues et beaucoup plus de types que le cours de l'histoire n'en laisse subsister, et si aujourd'hui certains milieux enclins à réagir contre les progrès du nivellement, insistent de nouveau tout particulièrement sur l'unicité des formes, il ne faut pas s'étonner, quand le Dadaïsme, pour prendre un cas extrême, prétend lui aussi à une place en tant que nécessité culturelle. Or pourquoi le Dadaïsme n'a-t-il cependant aucun avenir culturel? — Répondre à cette question particulière, c'est répondre en même temps à la question générale : que signifie la supériorité de telle ou telle forme

culturelle? *Le Dadaïsme n'a pas une valeur qui puisse se transmettre.* Les formes d'expression d'une culture ne tirent pas seulement leur valeur de l'expérience individuelle ou des circonstances qu'elles expriment — même la langue la moins intelligible, la plus imparfaite, permet de dire ce qu'il y a de plus profond — elles la tirent surtout de leur aptitude à rendre transmissible ce qu'il y a de vivant en elles. A cet égard, il y a des différences prodigieuses. Entre esprits appartenant au même orbe culturel, les différences dépendent de ce qu'on appelle la clarté — celui qui sait poser et formuler clairement un problème et en montrer nettement les solutions, le rend accessible à tous les autres, — et cela indépendamment du nombre de ceux qui comprennent cet esprit sur-le-champ; grâce à la clarté, la connaissance devient immédiatement transmissible à tous ceux qui sont capables de compréhension. Et elle devient directement transmissible par le fait qu'une claire formulation établit un rapport nécessaire entre le problème abstrait et les conditions de la connaissance humaine en général. De toute évidence sont possibles, au moins dans le domaine de la connaissance, mais probablement aussi dans celui de l'expression du sentiment — les plus grands poètes en donnent la preuve — des formulations définitives, c'est-à-dire des formes dont la « valeur de transmissibilité » ne saurait être dépassée. — Les choses semblent se présenter de manière analogue, en ce qui concerne la valeur relative de tous les moyens d'expression. Les différents « langages de formes » se trouvent en corrélations différentes avec les profondeurs de cette nature humaine qui est à la base de toute particularité — en vertu de quoi ils possèdent à divers égards un degré différent de transmissibilité. En d'autres

termes, cette individualité unique qu'est chaque langue en tant qu'être et moyen d'expression, paraît apte à divers degrés à évoquer des expériences intérieures chez tous les humains.

Considérons quelques exemples : aucun monde de formes n'a montré une force d'attraction égale à celui des Grecs. La raison en est sans doute que son Idée platonicienne, si je puis m'exprimer ainsi, utilise directement, pour la création artistique, presque sans se particulariser en se spécifiant, ce monde euclidien dans les limites duquel se forme notre expérience sensible. Aussi fut-elle adoptée spontanément par les pays de l'Extrême-Orient, si différente que soit par ailleurs leur modalité de vie, tandis que le monde des formes égyptiennes, tout aussi parfait dans son genre et non moins satisfaisant aux yeux des mathématiciens, représente pourtant quelque chose de plus spécifique que celui des formes helléniques, et par suite ne s'impose pas avec la même force de conviction. La mentalité hindoue semble faite entre toutes pour observer et formuler des données psychiques ainsi que pour réaliser les vérités d'ordre spirituel. Les moyens d'expression ne sont nulle part ailleurs aussi parfaitement à la mesure de cette teneur spirituelle; cette puissance de conviction qui réside dans les formes hindoues a presque de quoi effrayer, car elle ne peut être ramenée, comme c'est le cas pour les formes grecques, à une mathématique qui vaut pour tous les hommes : elle semble démontrer qu'une langue étrangère peut être intuitivement comprise comme seule langue capable d'exprimer de façon adéquate telle teneur — d'où paraît s'imposer la conclusion que les termes et les concepts spécifiquement hindous pour la réalité psychique sont, au point de vue du genre humain tout entier, objectivement les meilleurs.

C'est pourquoi ils ont pénétré dans toutes les sphères dominées par l'esprit religieux; c'est pourquoi toute réalisation d'ordre psychique et spirituel se trouve liée plus ou moins à la transmission non seulement de l'esprit de l'Inde, mais aussi de ses formes d'expression particulières. La même valeur spécifique semble distinguer l'esprit chaldéen par rapport au monde des nombres, et l'esprit allemand dans le domaine de la musique. Par ailleurs, les formes d'expression de l'esprit occidental dont la valeur paraît la plus universellement évidente et qui sont par suite les plus aptes à être transmises, ont été produites, nous l'avons déjà dit, sur le terrain de la culture par la France, sur celui de la civilisation par l'Angleterre. La lucidité de la langue française, la différenciation de l'esprit français parvenant à une grâce pour ainsi dire objectivée et quasi-inévitable, relie de façon immédiate, comme nulle autre forme culturelle en Europe, ce qui est proprement occidental à cette nature humaine qui est propre à tous les hommes — ce qui fait que la culture européenne ne convainc directement que présentée à la manière française. Aussi le français était-il tenu jusqu'à il y a peu à bon droit pour le meilleur instrument d'entente générale, tandis que l'esprit anglais a réduit et réduit de plus en plus la manière d'être européenne à ce qui est le plus évidemment pratique dans la vie politique et la vie des affaires, qualité qui le prédestine inéluctablement à une place prépondérante, tant que l'Occident sera la source d'une activité commerciale de grande envergure. *Ce qu'il y a de particulier dans chaque langue est donc en principe le meilleur agent de transmission de tel aspect déterminé de la vie, exactement dans le sens où l'esprit clair a une supériorité sur l'esprit obscur — encore qu'il soit bien difficile de*

préciser ce rapport et même impossible de l'élucider davantage. C'est un fait nécessaire et significatif, et non pas fortuit, que au milieu de la jungle des formes d'expression originales, certaines conquièrent de plus en plus une position privilégiée. Elles n'ont *pas* la même aptitude à être transmises, et, si l'on veut apprécier des formes culturelles, il ne faut jamais négliger ce facteur, à côté de la valeur irréductible et unique de chaque forme particulière. Naturellement il n'y a pas lieu d'en conclure — encore que la vie ne s'en fasse malheureusement pas faute — que les formes culturelles plus difficilement transmissibles doivent déposer les armes devant celles qui se communiquent plus aisément : au contraire, qu'elles soutiennent toute la lutte jusqu'au bout. Le monde des formes créées ne saurait être trop varié; car ce que chaque forme exprime est toujours unique et ne peut être exprimé autrement; au surplus, la pauvreté d'invention des hommes est déjà assez grande. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que, si une forme a plus de succès qu'une autre, cela n'est pas sans raison profonde. Et cette vérité étant reconnue, qu'on se sente stimulé à préparer à la forme culturelle qu'on aime le plus de chances de victoire possibles. Pour y parvenir, il faut se souvenir que la présentation claire d'une vérité a une supériorité absolue sur l'obscurité, et par analogie s'efforcer de façonner, de sublimer et d'universaliser ainsi le plus possible la forme spécifique.

XII

LA SIGNIFICATION DE L'ART CHINOIS

LE succès et l'importance de toute activité spirituelle dépendent en principe de deux circonstances : en premier lieu de la profondeur avec laquelle un sens est perçu, en second lieu de la mesure où celui-ci trouve son expression adéquate. Le « sens » est une réalité d'ordre purement intérieur, spirituel, située en dehors du temps et indépendante en principe des phénomènes; l'expression par contre est toujours d'ordre empirique et matériel; elle est par suite déterminée en fonction de l'espace et du temps. L'exemple de la politique élucide cela de la façon la plus lumineuse : celui-là seul est un grand homme d'Etat, qui d'une part comprend parfaitement le sens de ce qu'il faut faire, mais qui de l'autre discerne avec une telle clarté les forces réelles de son époque et les gouverne avec tant de maîtrise, qu'il devient capable de réaliser son idéal — car cette réalisation ne réussit jamais qu'à l'aide de moyens existants; quiconque se fait illusion sur ces moyens, demeure un idéologue stérile. Mais il en va de même dans tous les autres domaines. N'arrive à un résultat important dans les sciences que celui qui interprète exactement des faits exactement reconnus, en philosophie que celui qui donne à son intuition du sens un corps de concepts adéquat, c'est-à-dire rigoureusement conforme à la loi propre de la matière première servant à son expression. Dans tous les

domaines considérés, le facteur « temps » est d'une importance capitale. L'homme d'Etat doit tenir compte des courants de son époque, le savant, le philosophe dépendent pour les concepts qu'ils forment de l'état de la connaissance des faits à un moment donné. Par là s'explique que même les résultats de leurs efforts les plus considérables ont toujours un caractère provisoire; ils ne valent jamais que comme étapes plus ou moins avancées dans la direction d'un but qui, lui-même fugitif, les précède vers un avenir toujours plus éloigné. Ici le sens se réalise par le moyen d'un progrès perpétuel. Dans le domaine de l'art, par contre, où par ailleurs nos assertions gardent toute leur valeur, il n'y a pas de progrès par étapes, mais seulement des buts qu'on atteint ou qu'on n'atteint pas; chaque effort particulier, dans l'art, s'il réussit, marque un terme; ici la valeur ou la non-valeur existent indépendamment de toute contingence empirique. Car ici la réalité extérieure n'intervient pas en tant que telle : ce qui importe, c'est la mesure dans laquelle des moyens quelconques expriment un sens de manière adéquate. Il s'agit ici du sens en soi, détaché de l'époque, sans relation avec quoi que ce soit. Toutes les considérations empiriques n'atteignent pas ce qui est le propre de l'art. De là vient que tout grand art a sa valeur indépendante du temps; il est définitif, ne peut être surpassé. D'où d'autre part son extrême rareté. Déjà la capacité de s'exprimer est peu fréquente; dans tous les temps, dans tous les pays, les artistes et les poètes ont été beaucoup plus clairsemés que les hommes de la vie pratique et les intellectuels. Mais que des dons extraordinaires dans l'art de l'expression correspondent à une profondeur d'esprit équivalente, c'est là une très rare exception; la plupart des artistes de tous les temps,

surtout les modernes, ont été, en ce qui concerne le sens, superficiels. Je ne connais sur terre qu'un seul art qui ait réalisé l'idéal d'un accord parfait du sens et de l'expression, où une profondeur extrême a spiritualisé entièrement la forme la plus sublimée : c'est l'art chinois.

Les Chinois sont à un degré extrême des « hommes d'expression ». Il est vrai d'eux à un degré extrême, ce qui est vrai à un moindre degré des Grecs et des Latins. Confucius dit : seul le sage peut être considéré comme parfait, dont la profondeur se manifeste *comme grâce* à la surface. Depuis qu'existe leur culture, les Chinois partent de cette idée, que la profondeur de la compréhension du sens se mesure à la perfection de l'expression. Cette thèse ne vaut pas dans le domaine de la philosophie pure et de la religion : les Hindous, les plus profonds de tous les hommes, n'avaient pas plus d'aptitude pour l'expression que plus tard les Allemands. Mais lorsque cette profondeur d'esprit particulière à l'Inde trouva le chemin de la Chine, ce qui eut lieu grâce à la propagation du Bouddhisme, elle y trouva dans les créations de la sculpture et de la peinture des incarnations tellement parfaites, que l'art religieux de la Chine antique peut être estimé comme le plus grand de tous les temps. Ce jugement est justifié précisément par cela que, nulle part ailleurs, on ne rencontre une telle profondeur de perception du sens alliée à une expression plastique aussi parfaite.

Dans l'art religieux chinois, il s'agit pour ainsi dire d'une spiritualisation de la pesanteur. La loi de la pesanteur règne sur le monde matériel. Pour que la Divinité puisse donc trouver dans des objets terrestres son expression visible, il lui faut animer de son souffle ce qui en soi est pesant, et non pas le

volatiliser ou le dématérialiser. Tous les autres arts religieux ont tenté de réaliser cela. Celui de la Chine est, d'un côté, purement spirituel et, de l'autre, expression tout aussi pure de la pesanteur terrestre; et il donne une impression de spiritualité plus prononcée que tous les autres, justement parce qu'il a conquis la matière au point de lui faire exprimer de façon immédiate des valeurs spirituelles. Qu'on ne se laisse pas égarer par l'élégance de tant de sculptures : si la danseuse est gracieuse, c'est qu'elle triomphe de la pesanteur. C'est cette même victoire qui nous permet aujourd'hui de voler. C'est ainsi qu'on est convaincu de la réalité des phénomènes en voyant descendre du ciel avec grâce les Bodhisatvas et les anges. Il ne s'agit pas ici du caprice d'un Tiepolo, qui donne ordre aux Pyramides de reposer sur des nuages, mais de l'expression d'un pouvoir véritablement céleste par le moyen des lois de la terre. Il en est de même des effets de couleurs des Auras où il n'est pas question de transposition, mais d'expression immédiate d'une lumière spirituelle par le moyen d'éléments physiquement visibles. L'art religieux chinois est le plus imprégné d'esprit parmi tous ceux qui embellissent la terre, parce qu'il est en même temps le plus conforme à la nature de cette terre.

C'est précisément pourquoi, en tant qu'art religieux, il possède un caractère d'évidence et d'intelligibilité immédiate hors pair. Sans doute, pour le comprendre, faut-il apprendre au préalable son langage propre; mais il en est de même de tout art. Une fois appris, il donne une révélation du sens avec une clarté à laquelle aucun autre n'atteint. C'est qu'il le saisit avec une profondeur jamais égalée. Le sens vit au delà du nombre, au delà de l'unicité; il est universel et par suite transmissible à un

degré illimité. De même que le sens d'un livre reste le même dans tous les exemplaires, de même que tous les hommes d'esprit profond se comprennent immédiatement malgré la diversité qui les sépare : ainsi ce qu'il y a de plus profond, le Divin, là où il s'exprime directement, est aussi directement saisissable pour quiconque dispose de l'organe intérieur requis. De là vient que nous autres hommes de l'Occident, dont le langage par ses formes s'écarte au plus haut point des habitudes chinoises, reconnaissons ou découvrons de nouveau dans les suprêmes manifestations de l'art religieux chinois notre propre être le plus profond et le plus individuel — et cela mieux que dans l'art de notre pays. Le Bodhisatva bénissant qui, du haut des nuées, descend doucement vers la terre, l'austère Bouddha qui concentre en lui toute la méditation tournée vers le Divin, la suave Kwannon en qui rayonne l'aspect féminin de l'amour nous disent mieux, à nous autres Chrétiens, ce que nous pensons en dernière analyse, que les formes inspirées à nos propres sculpteurs par l'instinct religieux.

XIII

MORTS ET RENAISSANCES

DANS le meilleur livre que je connaisse sur le problème de la renaissance, mais qui n'existe jusqu'ici qu'en langue catalane, *Fenix o l'esperit de Renaixença* (Barcelona 1934, biblioteca catalana d'autors independents), Joan Estelrich explique que la vie n'est autre chose qu'une perpétuelle renaissance. C'est exact, puisque d'autre part, comme l'a formulé Bichat, « la vie c'est la mort ». Sans vitalisation nouvelle d'instant en instant, chaque fois équivalente à une renaissance, tout organisme se mue en cadavre. Mais cette renaissance ne re-crée d'autre part jamais un état passé. L'homme change dans une direction pré-déterminée; à partir d'un certain moment, il vieillit. Et ce n'est qu'exceptionnellement que se manifeste cette puissance qu'Estelrich appelle la plus noble capacité humaine: celle de rajeunir. Ce qui est vrai du destin individuel, l'est également de celui des cultures. Elles aussi se développent, vieillissent, se rajeunissent par exception, enfin meurent. Mais dans leur cas le mot mort a un sens particulier, et il existe des renaissances d'une modalité qu'on ne rencontre que parmi elles. C'est que leur racine vitale n'est pas d'ordre biologique, mais spirituel.

Il vaut la peine d'examiner de près ce problème, car l'influence très grande dans le monde entier du « naturisme allemand » dernière manière — le terme est de Seillière — a fixé dans les esprits une

quantité incroyable de fausses désignations, tendant les unes à le soutenir, les autres à le combattre. Commençons par résumer en peu de mots ce qui n'est *pas* vrai. La culture n'est pas fonction de la race ni du milieu non plus; mais d'autre part, une fois qu'elle existe, elle est liée, comme phénomène donné, à un haut degré au peuple qui est son principal représentant et au milieu où celui-ci se meut; car tout ce qui dans la culture appartient aux ordres sensitif, sentimental et émotionnel, est d'ordre tellurique. Un Juif allemand peut avoir toutes les idées des Allemands de race germanique, il n'en a pas l'âme; les Anglo-Saxons émigrés en Amérique changent de type complètement au cours de peu de générations. La culture n'est pas intransmissible à ceux qui n'appartiennent pas originellement à son orbe, mais une partie seulement peut en être vraiment transmise; nous avons dit le nécessaire sur ce point dans un précédent essai. La culture ne se perpétue jamais par l'enseignement, mais ou bien par l'influence exercée d'être à être par la voie de l'inconscient, ou bien par le moyen de la conversion. C'est qu'elle représente toujours un tout indissoluble; celui-là seul y participe vraiment, qui participe à son intégralité. Une culture peut fort bien mourir, bien que le peuple qui la représentait continue à vivre biologiquement inchangé. Elle ne peut pas survivre telle quelle dans un milieu psychologique très différent. Une fois morte, une culture ne renaît jamais qu'en apparence : ce qui renaît réellement, c'est une descendante authentique de l'ancienne culture qui lui ressemble comme à une aïeule. Cette croyance, courante surtout parmi les Latins, que la civilisation est un facteur historique absolument autonome et indépendant d'autres, est donc fausse. Somme toute, il existe beaucoup moins de données

fixes ou permanentes dans la durée culturelle que dans la durée biologique. Sur le plan culturel il n'existe même qu'un élément qui à lui seul jusqu'à un certain point puisse garantir la durée, comme le fait le sang sur le plan vital : c'est la *langue*. Si la langue cultivée survit, sans perdre son identité, une culture peut survivre même à l'extermination de la race. Je dis « langue » parce que j'écris pour des Européens modernes : pour être tout à fait exact, je devrais dire « véhicule permanent de l'esprit ». Ce véhicule fut chez la plupart des peuples très anciens un culte et non pas une langue; chez les Chinois, c'est aujourd'hui encore une écriture qui n'existe que pour la vue et non pour l'ouïe. En principe, n'importe quel art devrait pouvoir jouer le même rôle. Mais toujours il s'agit ici de langue *cultivée*, qui par cela même conserve la tradition, et non pas de langue brute : d'une langue qui soit le véhicule d'un certain esprit et non pas seulement un moyen de communication.

L'indétermination si grande déjà que nous avons constatée est encore augmentée par ce fait, qu'Esprit et Liberté ne font qu'un et que, par conséquent, dans l'histoire de la culture il n'existe pas de nécessité proprement dite; tout ce que Spengler a avancé de contraire à cette assertion, est faux. S'il est vrai que les civilisations naissent, évoluent, changent et meurent plus ou moins au même sens que les individus, ce destin n'est pas pour elles la dernière instance; ici, tout se passe comme si cette immortalité, fonction du souvenir d'autrui, à laquelle tout esprit créateur aspire, était la dernière instance biologique, — et n'est pas immortel qui veut. A défaut d'esprits créatifs qui l'entretiennent, la plus jeune culture peut se figer et devenir chose morte. D'autre part, une culture qui paraît morte déjà peut se ré-

veiller grâce à deux ou trois grands hommes qui inaugurent une nouvelle tradition vivante. Il existe donc l'antinomie suivante : d'un côté, la culture est toujours tradition et partant souvenir; d'autre part, la durée de ce souvenir dépend de l'apparition continue d'esprits créateurs. Elle est d'un côté chose collective, mais de l'autre sa raison d'être n'est jamais dans la collectivité. D'où l'impossibilité de créer et même de perpétuer de la culture en partant d'une collectivité. Qu'on pense ce que l'on veut du libéralisme politique : sans conteste, jamais Etat n'a eu le droit de s'attribuer le mérite du moindre phénomène culturel. Le mieux qu'il puisse faire pour la culture, c'est de donner aux individus créateurs le maximum d'aisance, d'espace libre pour déployer leurs forces, et surtout le maximum de *sentiment* de la liberté. Ce côté subjectif du problème prime en pratique tous les autres. Comme le formula un jour, en pensant à un cas particulier, Gustave Flaubert : « Il ne s'agit pas de ne pas être dérangé : il s'agit de ne pas *pouvoir* être dérangé. » Qu'on ne m'objecte pas ici l'immense rôle créatif qu'a si souvent joué la « société » : la société dont il s'agit là n'est guère celle qui correspond à l'idée générale des sociologues : ce fût toujours un cercle restreint, exclusivement gouverné par un certain *esprit* librement accepté qui n'opérait jamais par contrainte et dont toutes les normes furent d'ordre purement qualitatif.

Nous allons nous occuper ici de deux aspects seulement du problème très vaste qu'évoque notre titre : Que signifie la mort d'une culture? et : comment et dans quel sens est possible une renaissance, dans le sens où tout le monde entend ce terme depuis la Renaissance italienne? — Une culture

meurt d'une mort naturelle dès qu'elle se fige. Elle meurt d'une mort accidentelle ou artificielle, si sa tradition est interrompue. La meilleure illustration que je connaisse pour toute culture humaine morte dans ce premier des sens indiqués est celle de la termitière. Que celle-ci représente le point culminant d'une évolution particulière, comme le croit Bergson, ou au contraire, de la dégénérescence d'un esprit originellement libre, comme le prétend Ouspensky : telle qu'elle est en fait, la vie inconsciente et aveugle des termites nous offre une caricature magistrale de toute vie culturelle humaine qui naquit de la liberté et de la compréhension, qui se figea et dont les formes extérieures durent par automatisme. Or une telle culture est morte, essentiellement. Le culte de la vie inconsciente, qui est à la mode depuis un quart de siècle, a faussé à tel point les idées que même de grands savants ne savent souvent plus distinguer entre une impulsion créatrice qui se manifeste à travers des processus inconscients, mais dont l'aboutissant est une claire prise de conscience — c'est là le cas de tous les artistes — et un automatisme aveugle arrivé à son état final. Ce n'est pas du tout pareil automatisme qu'on trouve dans les cultures dites primitives : les primitifs éprouvent au contraire les plus intenses émotions toutes personnelles en reproduisant avec une fidélité que chez nous n'ont plus que les machines les pratiques de leurs pères. Le plan de la culture n'est jamais un autre que celui de l'Esprit lequel n'est ni toujours ni nécessairement conscient, mais dont l'essence est en tout cas l'initiative personnelle. J'emploie ici ce dernier mot dans un sens plus large qu'il n'est d'usage, mais l'état de fait est tellement évident que je peux me borner, en fait d'éclaircissement, à ceci : toute émotion

subie, tout sentiment éprouvé, tout acte de foi a sa raison d'être objective dans la spontanéité; il est impossible qu'un autre aime ou croie pour vous, ni qu'il vous force de croire ou d'aimer. Par contre, tous les automatismes appartiennent au plan de la gana¹. Si c'est donc la gana seule qui perpétue des formes d'origine spirituelle, la *culture* n'existe plus; les formes ne signifient plus rien. En ce sens, ce que prétend l'Américain Waldo Frank est textuellement vrai : à savoir que les Etats-Unis sont le cimetière de la culture européenne. Ce qui subsiste d'Européen par delà l'Atlantique, dure depuis assez longtemps déjà sans intervention de son esprit. D'où d'une part cette mécanisation extrême de tout ce qui de nos formes culturelles est mécanisable, d'autre part, le raidissement et l'encroûtement de tout ce qui y survit d'Européen en fait d'habitudes et d'usages. Ce qui est véritablement vivant en Amérique, n'est plus du tout l'expression de l'esprit Européen, mais celle d'un américanisme embryonnaire.

Mais maintenant une autre question se pose : la culture traditionnelle européenne n'est-elle pas morte ou mourante en bonne partie en Europe également? L'américanisation d'un côté, la bolchévisation de l'autre ne réussiraient, certes, jamais comme elles le font, si l'esprit traditionnel conservait encore toute sa vigueur. Il est vrai qu'il se revitalise en bien des endroits à cause du danger même qu'il court; par exemple, toute la chance de survie significative qu'ont encore les églises chrétiennes dans un monde grandement déchristianisé est liée aux attaques qu'elles subissent. Mais bien des expressions de notre ancienne culture semblent

1. Consulter à propos de ce terme le chapitre « Gana » de nos *Méditations Sudaméricaines*.

bien déjà mortes définitivement; elles ne sont plus des véhicules possibles de la Liberté, et c'est là ce qui seul importe. La culture, on ne saurait assez le répéter, a sa racine vitale dans l'esprit; ces formes extérieures sont donc mortes, quelles que soient les apparences, au moment où elles n'expriment plus de libre initiative. Ainsi, pour un très grand nombre de catholiques modernes, la pratique religieuse représente un besoin physiologique et non plus spirituel. Au même sens, de très nombreux intellectuels ne font plus que suivre, en partant de prémisses non comprises mais devenues des préjugés inconscients, la pente naturelle de la logique. Ici s'impose un rigoureux examen de conscience à quiconque se sent responsable de la durée de la civilisation européenne. Suis-je encore sincèrement chrétien? Quelle est ma foi véritable? Puis-je me reconnaître encore comme participant à cette tradition qui date de l'antiquité? Est-ce que j'accepte encore les valeurs créées ou dégagées par l'ère humaniste? Beaucoup d'hommes et de femmes d'une vitalité spirituelle incontestable devront répondre à ce questionnaire par la négative. D'autre part, parmi les traditionalistes sincères, un nombre considérable manque de cette vitalité. Or ce sont uniquement les qualités vivantes de l'esprit, la foi fervente, la compréhension et la conviction personnelles, le courage initiateur et la puissance créatrice qui maintiennent vivante une culture à la différence d'un système d'automatismes qui la singe. C'est parce qu'il en est ainsi que la révolte des forces telluriques trouve tellement peu de résistance sérieuse. Qu'intervienne maintenant dans le processus d'extinction naturelle que nous avons indiqué, soit une interruption de la tradition par l'oubli complet, soit l'irruption d'un esprit nouveau, ou encore une invasion victorieuse

de peuples à tradition toute différente de la nôtre, et il y aura cette solution de continuité absolue que nous avons appelée mort artificielle ou accidentelle. Ce n'est que celle-là qui extermine jusqu'aux apparences et qui fait disparaître jusqu'aux vestiges. Mais l'histoire est pleine de catastrophes précisément de ce genre-là. L'Islam dans le vieux monde, les Espagnols dans le nouveau ont littéralement rayé des cultures de la surface du globe, et tout dernièrement le bolchévisme, dans un temps incroyablement court, a fait subir le même sort à la tradition byzantino-occidentale de la Russie. Mais il n'est nullement besoin d'aussi violents procédés pour en finir avec une culture : il suffit que son esprit soit oublié. Vingt ans après que Napoléon eût détruit l'état vénitien, les habitants de Venise s'en rappelaient à peine. Et ce fut la douce infiltration de l'esprit chrétien qui, en se substituant imperceptiblement à celui du paganisme, qui donna le coup de grâce à la civilisation antique. Il est vrai qu'à l'époque en question celle-ci était assez figée; pas assez cependant pour ne pas pouvoir rajeunir grâce à la conversion de races jeunes à son esprit. Mais les races jeunes se convertirent précisément à l'esprit chrétien. C'est *lui* qui tua la culture de l'antiquité, non pas les barbares en tant que tels; en principe, rien n'aurait été plus probable, étant donnée l'immense supériorité de la civilisation romaine, qu'une conversion des tribus germaniques au romanisme. C'est ici que nous apercevons avec une parfaite clarté à quel point toute culture a sa racine vitale dans l'Esprit. A cause de l'incompatibilité profonde de l'idée chrétienne avec l'idée païenne, la civilisation que cette dernière animait ne pouvait survivre. D'autre part, la première donna naissance dès les premières décades de sa domination à des

phénomènes culturels inédits. A partir de la victoire du Christianisme, la civilisation gréco-romaine était devenue une langue morte au sens littéral du terme. Ce qui sembla depuis être une résurrection de son antique esprit, était désormais un phénomène de renaissance.

Nous voici arrivés au problème de la Renaissance. Comment est-elle possible? Ne s'agit-il pas ici d'une fausse désignation? Au sens strict du terme, la renaissance n'existe pas; il n'y a pas de résurrection de la chair sur notre terre, ni de l'âme non plus. Un esprit peut réapparaître comme se manifeste une vérité oubliée et retrouvée, mais n'est existant sur le plan des phénomènes qu'un esprit incarné, et un corps, qu'il soit psychique ou physique, une fois mort, ne retourne jamais à la vie. Ainsi, la civilisation antique est bien morte à tout jamais. Si beaucoup de ses éléments sont entrés dans les civilisations post-antiques, c'est que la synthèse indissoluble qu'elle représentait s'est décomposée. N'a continué de vivre d'elle en descendance directe, dans le monde visible, que ce qui chez elle n'existait qu'en germe: d'où les églises chrétiennes et la science exacte Européenne. Aucune autre civilisation ne démontre aussi clairement que l'antique, que tout ce qui a atteint la perfection terrestre est voué à la mort. Maintenant, une entité purement spirituelle peut se manifester partout où elle est perçue, indépendamment de l'espace et du temps; la valeur de la manifestation dépendra du degré auquel aura été observé la loi de la corrélation du sens et de l'expression. En ce sens, il y a toujours eu et il renaitra toujours des individus qui se sont crus et qui se croiront avec raison des Grecs, des Romains, des bouddhistes, des chrétiens

prédestinés. Ce sont des individus dont l'esprit profond *ressemble* à celui d'une autre civilisation et non pas à l'esprit de celle à laquelle ils appartiennent, et dont l'organisme psychique est apte à exprimer précisément ces valeurs étrangères. Or tout se passe comme si une pareille affinité se manifestait plus puissamment là où il n'y a pas d'hérédité ni de tradition directe. La raison en est facile à concevoir: c'est la même que celle pour laquelle les sentiments entre amants sont plus intenses que ceux entre parents. Qu'on pense à ces termes érotiques, presque identiques en tous pays et à toutes les époques, dans lesquels les mystiques apostrophent leur Dieu: il s'agit là *vraiment* d'un mariage de l'Esprit avec la Terre. Or le cas des grands mystiques est prototypique pour la manière dont se prépare la naissance de toute forme culturelle, tandis que la conversion religieuse représente le prototype de la naissance consommée. Celui qui se convertit à une religion qui auparavant lui était étrangère, s'assimile par ce fait une réalité spirituelle qui en tous les sens est située en dehors de lui. Mais c'est précisément pour cela qu'il peut se produire ici, entre la vie tellurique et l'esprit, une fusion qui a toutes les caractéristiques d'une œuvre d'art originale. C'est la tension polarisatrice entre les deux qui agit créativement. Là où un esprit fait partie déjà, dans une incarnation traditionnelle quelconque, d'un organisme vivant, il ne peut s'effectuer de forte tension, à l'exception près des deux cas où — pour tout dire par le moyen d'un seul exemple — un soi-disant chrétien ignorait tout ou presque de sa religion traditionnelle avant sa conversion, ou bien où un interprète découvre un sens nouveau pour lui dans les textes anciens: c'est là ce qui explique l'œuvre de tous les grands pères de

l'Eglise et réformateurs. Au fond, il s'agit ici de l'antique et éternel problème de l'incarnation. Que Dieu se soit fait homme, ou qu'un étranger ait créé la culture nationale d'un peuple, ou que personne ne soit prophète dans son propre pays, ou que de nombreux Allemands aient bien mieux compris la Grèce antique que les Néo-grecs : tous ces mythes et tous ces faits ont cette même signification que l'esprit ne se fait chair que là, où entre les deux principes il y a tension.

Mais pour comprendre à fond, il nous faut considérer l'aspect opposé du même problème, et ici c'est précisément l'exemple de la Grèce moderne qui nous permettra de saisir le plus vite son sens général et de plus de faire sur la base de notions déjà conquises un pas en avant. Il n'y a pas de doute que de tous les Européens doués c'est le Néo-Hellène qui trouve la plus grande difficulté à établir une relation féconde avec son grand passé. Ce fait a deux raisons fondamentales dont la première se rapporte au phénomène qui vient d'être expliqué et dont la seconde, une fois qu'elle sera saisie, nous ouvrira les portes de la compréhension d'autres phénomènes. Il survit tant d'hellénisme dans l'âme du Grec le plus moderne, qu'il risque de perdre son identité, s'il se donne trop à l'esprit de la Grèce antique. Une polarisation créatrice est quasi impossible ; il peut arriver facilement, par contre, que l'aïeul trop admiré tue l'originalité de son descendant. Ce danger est tellement réel que même les Grecs modernes élevés dans l'esprit classique de l'Europe perdent par cette culture au lieu d'y gagner ; ils se transforment en faux Français ou en faux Allemands. Quant à la seconde raison fondamentale, elle nous mène au cœur même du problème de la renaissance. Une renaissance n'est possible

que là ou ce qui doit renaître ne survit plus, ou presque, sur le plan de la vie manifestée. Dans l'occident européen, les conquérants nordiques qui se convertirent au christianisme et non pas au paganisme antique, coupèrent court à tout développement possible sous forme païenne de ce qui demeurerait vivant de l'antique tradition. Or nous avons vu en nous occupant du problème du conflit des générations, que l'oppression et la persécution vitalisent. Mais il y a plus: en empêchant la manifestation, elles empêchent aussi la dépense vitale et de la sorte la mort biologique. Grâce aux grandes invasions, une partie de l'âme païenne survécut donc dans l'Inconscient collectif de l'Occident. C'est pour cela qu'elle a pu en partie renaître, en Provence d'abord, ensuite en Italie, et de nos jours nous observons une renaissance analogue en Catalogne, renaissance tellement intéressante que nous en parlerons davantage à la fin. Or en Grèce, le christianisme ne supplanta pas l'antiquité : l'esprit antique lui-même, au contraire, se convertit au christianisme, subissant ainsi une mutation qui le métamorphosa de fond en comble. Et sous forme de byzantinisme la culture grecque qui datait de l'antiquité continua à vivre. Cette continuité de la mémoire explique d'un côté, pourquoi le Grec moderne ressemble beaucoup plus au Grec antique qu'aucun autre peuple moderne ne ressemble à ses ancêtres culturels. Mais d'autre part elle rend *impossible* une renaissance de l'esprit païen antique précisément en Grèce. L'expérience fondamentale qui survit dans l'inconscient collectif des Néo-Hellènes est celle qui lui donna cette révélation — peu importe qu'elle ait été ou non véridique, elle trouva foi — que ces Dieux dont le culte avait inspiré toute la culture antique, avaient été de faux Dieux. Je ne crois pas

que survive dans l'inconscient d'aucune nation le souvenir d'une catastrophe aussi épouvantable. Depuis, précisément le Grec est le plus chrétien des Européens, et chrétien au sens du tout premier christianisme. Grâce à la survivance en lui de la soi-disant révélation que les Dieux qui inspirèrent l'antique culture de la beauté avaient été de faux Dieux, moins que quiconque les Néo-Hellènes sont capables de se reconvertir à l'esprit antique. Le sentiment de la faute et du péché prédomine dans leur âme profonde; l'idéal de l'ascétisme le plus austère les inspire du dedans. S'ils s'ouvraient à l'esprit antique, ils se sentiraient sacrilèges.

D'où le caractère chrétien presque exorbitant de toute spiritualité néo-hellène authentique. D'où le proximisme extrême de ses meilleurs poètes. Je recommande à quiconque s'intéresse au problème général de la Renaissance, la lecture du recueil de nouvelles de Papadiamandis intitulé *Skiathos, Ile Grecque* (paru à Paris en 1934 dans la collection Budé, éditions Belles Lettres), surtout aussi à cause de la remarquable introduction du traducteur français de ces nouvelles, M. Octave Merlier. Après avoir lu et médité ce livre, on comprend parfaitement pourquoi les Néo-Hellènes, afin de demeurer authentiques dans la nouvelle corrélation des forces européennes, ne peuvent reconnaître, pour commencer, comme étant *leur* que cet hellénisme si étroit qu'il revient presque à un localisme, qui a vécu jusqu'ici presque à huis-clos et qui a seul « tenu » à travers la domination turque qui rendit impossible toute évolution culturelle pendant plus de trois cents ans. De cette culture de la vie intime, il pourra naître évidemment une nouvelle grande culture rayonnante, de même qu'en Allemagne et en Russie la culture autochtone est née au foyer et non sur la place

publique. Mais alors il s'agira de la naissance de quelque chose d'absolument nouveau, et non pas d'une renaissance. Il est hautement significatif que le seul et unique Néo-Grec qui ait déjà joué un rôle européen l'ait fait en Espagne et dans sa période la plus austèrement catholique: Le Greco se sentait certainement plus d'affinité avec l'esprit dominicain et avec l'austérité du désert castillan, qu'avec le monde antiquisant épris de beauté de la Renaissance italienne.

Il nous sera facile désormais d'établir quand et dans quel sens une renaissance véritable est possible : c'est quand une partie de l'âme d'un passé survit, inchangée, dans l'Inconscient et quand une constellation nouvelle rend possible un regain d'importance précisément de ces éléments. Les Italiens étaient demeurés païens pour une part importante; la chute ressentie comme brusque de leur antique grandeur suivie d'invasions d'étrangers avait refoulé dans leur âme cette partie — et tout ce qui est de la sorte refoulé, non seulement continue de vivre sans subir de modifications correspondantes aux influences du temps, mais gagne en force à mesure que le temps passe. D'où ce rapide réveil à la compréhension de l'antiquité dès que les conditions permirent de lui porter un intérêt positif. Mais ces conditions étaient situées, bien entendu, dans l'âme propre de la nouvelle culture *médiévale*. Pour autant que celle-ci était ecclésiastique, elle perpétuait une bonne dose d'esprit romain; l'Eglise elle-même, sans le savoir, nourrissait donc le paganisme survivant dans l'inconscient des Italiens. Enfin survint une constellation, où au cours de l'évolution *chrétienne* les éléments antiques pouvaient redevenir des dominantes: alors, presque immédiatement, se déclencha le processus de la Renaissance.

Mais cette renaissance, bien entendu, ne signifia pas un réveil à la vie de ce qui était mort: elle signifia la formation d'une synthèse culturelle *nouvelle* qui en bien des traits reproduisait l'image de son aïeule. C'est là ce que veut dire le terme « renaissance » proprement compris: renaissance de l'ancien dans un corps nouveau qui renferme *d'autres* éléments aussi, représentant ainsi une unité indissoluble absolument inédite. Or une telle renaissance d'un esprit ancien n'est possible que fort rarement; elle l'est uniquement s'il y a d'un côté survie de l'ancien sous forme d'un refoulement, et s'il se produit, de l'autre, une constellation générale qui est propice à un essor nouveau d'un esprit ancien.

En ce sens, la renaissance catalane qui se produit de nos jours est plus instructive encore que celle de l'Italie. C'est dans le Sud de l'Espagne et de la France que survécut, à l'époque de la christianisation, la plus grande part d'authentique esprit antique. La beauté n'y fut jamais reniée. Là, les invasions nordiques modifièrent moins le caractère du pays que n'importe où ailleurs. Il put donc y avoir là une reprise de la vie culturelle antiquisante de longs siècles avant que la chose devint possible ailleurs. Tout faisait prévoir la formation d'un grand Empire roman tout différent d'esprit, parce que beaucoup plus proche de l'antiquité, que tous ceux qui se sont formés pour durer. D'autant plus que les cours d'amour de la Provence rayonnaient comme véritables foyers culturels de toute la chevalerie européenne et que la pensée y affirmait son indépendance dès l'an mille environ, alors qu'elle ne se décida à le faire ailleurs qu'au XVIII^e siècle. C'est là seulement que survécurent, dans le cadre d'un monde chrétien, les plus belles qualités de la culture grecque qui étaient la reconnaissance de la

beauté comme idéal suprême et la liberté de la pensée, dont l'empereur Justinien avait signé l'arrêt de mort en Grèce même, au seul endroit où elle vivait encore de son temps, à Athènes, en l'an 555. — Mais un concours de circonstances tragiques empêcha l'éclosion de cet empire: le manque de sens politique des Catalans, la jalousie réciproque des princes de la Provence, la volonté du roi de France d'empêcher à tout prix la formation en Gaule d'un grand royaume autre que le sien; enfin et surtout l'incompatibilité de la culture catalano-provençale avec l'esprit du christianisme médiéval. Et il faut bien avouer que la culture provençale était beaucoup trop moderne dans notre sens, pour que l'Eglise eût pu la tolérer. Les exagérations incontestables des Cathares déclanchèrent une guerre d'extermination¹. A la fin, cette culture méridionale qui probablement serait devenue la plus haute culture qui se fût jamais épanouie en Europe, fut rasée de la surface du globe comme le fut celle des Incas.

Mais en Catalogne elle ne fut exterminée qu'à la surface, parce que les vainqueurs n'étaient après tout pas des étrangers. La racine de la fleur du catalarisme ne fut pas extirpée ni tronquée; elle hiverna. Ainsi y eut-il en Catalogne, à laquelle le régime espagnol laissa malgré tout plus d'indépendance que n'en laissa la France à la Provence, et où surtout la langue cultivée continua de vivre, des ébauches de renaissance chaque fois que les conditions paraissaient quelque peu propices. Dans le passé, ces ébauches ne purent se développer. Mais de nos jours, grâce à l'interférence de facteurs historiques tels que la reconnaissance générale du droit des

1. Qu'on lise à ce sujet le livre suprêmement intéressant d'Otto Rahn *La Croisade contre le Graal*, Paris, librairie Stock.

peuples à disposer d'eux-mêmes, le nationalisme moderne, l'ébranlement de l'édifice chrétien et la re-paganisation, enfin grâce au pressentiment qu'ont de plus en plus de peuples qu'une culture de la beauté seule peut prévenir la barbarie, la civilisation catalane renaît pour de bon. Et déjà on peut entrevoir assez clairement ce qu'elle sera un jour. D'un côté, elle ressemblera davantage à la plus ancienne civilisation catalano-provençale, que l'Italie de la Renaissance ne ressembla à la Rome antique, car en Catalogne plus d'éléments anciens ont survécu inchangés. De l'autre, elle sera plus moderne que ne le sont toutes les autres cultures latines en Europe: ce n'est pas pour rien que les Catalans sont les meilleurs commerçants du bassin méditerranéen, qu'ils en sont les plus froids calculateurs, les travailleurs les plus infatigables et les plus positifs d'esprit. En cela ils ressemblent davantage aux Grecs d'une part, aux Phéniciens de l'autre, qu'aux Espagnols, aux Français et aux Italiens.

REPRENONS maintenant le fil de nos idées générales. En considérant sous un autre angle que nous ne l'avons fait jusqu'ici le rapport de la réception de l'esprit en général avec sa re-naissance, les conclusions auxquelles nous sommes parvenus reviendraient à cette thèse paradoxale: le prototype de la re-naissance n'est pas la renaissance, mais l'incarnation d'un esprit étranger. Car ce n'est que la polarisation avec ce qui est étranger à la conscience qui mène à la création d'une forme de vie spiritualisée nouvelle et originale, et c'est aussi l'originalité du phénomène qui est la caractéristique essentielle de tout processus de renaissance. Or ne sommes-nous pas tous descendants authentiques de toutes les cultures auxquelles nos ancêtres ont par-

icipé? Et s'il en est ainsi, l'idée générale d'une renaissance du *passé tout entier* ne pourrait et ne devrait-elle pas devenir une idée-force en vue d'un avenir plus riche et plus profond? La question se pose évidemment. Seulement, il en est une autre qui se pose en même temps: dans quelle mesure est-il possible de faire renaître tant de passé, et comment, et cet enrichissement est-il désirable?

La clef du problème se trouve dans ce fait dont nous nous sommes occupés longuement dans l'essai « Jésus le Mage » des *Figures Symboliques* et aussi dans son corollaire, le chapitre « Filiation spirituelle » de *Renaissance*, que tout esprit vivant est essentiellement un sujet et partant personnel. L'esprit abstrait n'est qu'un « éliminat » de l'esprit concret, lequel seul représente une force vive. D'où la futilité, au point de vue de la vraie culture, de l'instruction, de l'érudition, enfin de tout savoir qui n'est que cela. Et ce n'est même pas encore le savoir compris qui compte pour la culture, c'est uniquement la participation de l'être à l'esprit subjectif et personnel qui est la source vive de toute objectivation d'ordre spirituel. En ce sens, l'antiquité fut ce que furent ces plus grands esprits représentatifs. Un homme moderne participe à l'Antiquité exactement dans la mesure où il réussit à établir non un rapport scientifique, mais un rapport direct et vital, donc d'être à être, entre ces grands esprits et le sien. L'incarnation se faisant par le moyen de fonctions d'ordre tellurique, il ne peut y avoir de renaissance au sens strict du terme que là où survivent dans le présent des états d'âme appartenant au passé. S'il n'y a qu'une réception de l'Esprit seulement, alors l'incarnation mène non à une renaissance, mais à la création d'un corps absolument inédit. Mais si l'esprit pur n'a pas de

corps, il n'est pas cependant, pour autant qu'il s'agit d'un esprit déterminé, sans forme. Synthèse toujours indissoluble de rationnel et d'irrationnel, il a un *style* qui n'est qu'à lui. Ce style est l'être d'une culture même, exactement dans le même sens où, d'après Buffon, le style, c'est l'homme même. Or ce style d'esprit peut être assimilé même sans qu'il y ait survivance aucune des moyens originaux de sa première incarnation. Sur ce plan suprême de spiritualité s'exprimant dans la vie culturelle, renaissance et conversion reviennent donc presque au même. Et c'est bien cette vérité qu'illustre toute l'histoire. Si la renaissance proprement dite est rare, la participation à un degré quelconque à tous les « styles » qui influencèrent profondément un passé donné, est, au contraire, le phénomène normal partout où existe une vie profonde de l'esprit et où tel style ne se trouve pas directement répudié, comme le fut celui du paganisme par les premiers chrétiens et la tradition catholique par les Luthériens. Pour autant que les conditions indiquées opèrent, on peut dire que les grands esprits concrets de tous les temps jouent le rôle de facteurs héréditaires indestructibles dans leur identité et particularité. Tout se passe comme s'il s'agissait de *gènes* authentiques. Je me borne ici à un résumé extrêmement bref de ce qui fût longuement expliqué dans les parties précitées d'autres livres, parce que j'aimerais que ceux qui désirent approfondir ces problèmes lisent ces essais dans l'original. Pour les autres, ces allusions suffiront.

Si la culture humaine évolue de la dite manière, alors évidemment il doit être possible à l'homme vivant de s'enrichir personnellement de tout style passé. C'est cet idéal, en effet, qui explique ce désir frénétique de savoir qu'ont manifesté, au moins

dans leur jeunesse, tous les grands esprits: au fond, ils ne voulaient pas du tout « apprendre », ils voulaient « devenir comme êtres » plus riches qu'ils n'étaient. Presque jamais les esprits véritablement grands n'ont manifesté la moindre curiosité. Et presque toujours leur désir de savoir s'est endormi dès qu'ils eurent élaboré un style personnel qu'ils sentirent ne plus pouvoir dépasser. Si maintenant nous méditons sur le cas des plus grands esprits, nous trouvons que la valeur d'une renaissance de passé est en raison directe de la vitalité créatrice de l'homme vivant qui la déclanche. C'est donc uniquement de la qualité du *présent* que dépend la valeur de l'évocation de l'assimilation du passé. Or toute vie ne supporte pas d'intensification au delà d'un certain point. C'est pourquoi les époques de renaissance ont toujours été celles d'une exubérance vitale. C'est pourquoi tant d'esprits de valeur n'ont pas été enrichis mais étouffés par ce qu'ils absorbèrent. Et c'est pourquoi, enfin, il est non seulement naturel, mais légitime, qu'aux époques de rénovation des fondements même de la vie, les premiers agents créateurs du renouvellement se ferment à toute influence de la tradition. Celle-ci ne pourrait que leur faire perdre la bonne direction. Toute croissance débute par les entrailles. Et les entrailles sont aveugles et analphabètes.

XIV

SUR L'AVENIR

DES CIVILISATIONS MÉDITERRANÉENNES

JE ne crois pas que le terme de Latinité ait droit au titre de juste désignation; en tout cas, s'il l'a jamais eu, il ne l'a plus. D'abord les avantages que s'attribuent aujourd'hui les Latins étaient dans l'antiquité en majeure partie des qualités grecques et non pas latines. Ce ne sont absolument pas un sens politique et juridique supérieur, des dons militaires hors concours, ni ces qualités aristocratiques qui définissent le maître prédestiné — et c'était là les caractéristiques différentielles des Romains — qui depuis la formation des nouvelles nations romanes sont les traits dominants de ceux que se disent « Latins ». Depuis des siècles, ce sont les Anglais qui ressemblent le plus aux anciens Romains, et les Anglais de leur côté doivent leur caractère latinisant parmi les peuples germaniques au moule normand qui comprima et dans lequel se fondit le mélange de races habitant les Iles Britanniques dans une unité nouvelle. Ce sont ces Scandinaves et non pas des Latins qui importèrent ce qu'il y a là-bas d'esprit authentiquement romain : par un de ces curieux processus de convergence qui ne sont pas rares en histoire, ce furent les Normands parmi tous les peuples de leur temps qui saisirent le mieux le sens profond du droit romain, qu'en conséquence ils s'assimilèrent dans leurs domaines du Sud avec une incroyable rapidité. Mais les nations authentiquement latines de notre temps ne

ressemblent pas davantage non plus aux Grecs antiques que les nations germaniques. Depuis des siècles on trouve plus de finesse, de clarté et de luminosité en France, dont l'esprit racial fut de tout temps plus nordique que méditerranéen, que l'esprit antique ne conquît jamais qu'à demi, et dont le centre culturel fut toujours situé dans le Nord, que chez aucun peuple méditerranéen. De même, depuis longtemps les philosophes allemands sont supérieurs à ceux de la Grèce et de l'Espagne. Et quant à l'esprit grec différentiel, tel qu'il se développa après sa conversion au christianisme, il en survit le plus non pas dans quelque pays méditerranéen mais dans la Russie orthodoxe. Au demeurant le point essentiel à méditer est le suivant : ces qualités que tant de Latins s'arrogent encore comme privilèges, sont depuis longtemps des caractéristiques généralement européennes. Au temps de l'Athènes de Périclès et de la Rome d'Auguste, l'Europe n'existait pas. Depuis qu'elle s'est formée, tous les peuples civilisés qui l'habitent sont presque au même degré héritiers de ce qui survit du patrimoine antique et de ses premières renaissances au sein de nations nouvelles. En ce sens, un Allemand cultivé est plus latin ou plus grec qu'un Italien inculte. S'il est possible de parler de peuples latins, c'est à vrai dire uniquement à cause de ce bolchévisme spécial des Romains qui jugèrent bon d'exterminer autant que possible toutes les langues locales importantes dans leur Empire. Seule cette politique d'une cruauté inouïe a rendu possible ce paradoxe qu'Italiens et Espagnols, qui en tant qu'être humains sont bien plus différents les uns des autres que les premiers des Allemands, parlent une langue similaire. De nos jours, où avec l'éveil politique du quatrième état le sentiment de la race l'emporte de plus en plus

sur celui de la culture, le terme de latinité perd de plus en plus toute sa raison d'être, et si malgré tout une idéologie politique tâchait de l'imposer à la réalité, les peuples ne pourraient qu'en pâtir. Et ce sont les dits Latins qui en pâtiraient le plus. La France officielle ne parviendrait qu'à s'aliéner ses citoyens non latins, une scission de plus en plus grande se produirait fatalement entre la Catalogne et le reste de l'Espagne, les Germains et après eux les Slaves répudieraient de plus en plus l'héritage européen commun. Ce qu'il y a de plus faux et de plus funeste dans la fausse désignation qu'est le terme de latinité, c'est qu'on l'oppose au germanisme. Celui-ci est d'ordre racial. Très certainement, une race germanique existe sur le plan des faits, et elle est à peine moins répandue en France et en Belgique qu'en Allemagne. La latinité, par contre, qui n'existe que comme idée, est d'ordre purement culturel. Or il est de toute évidence impossible de faire de la saine politique en créant des tensions là où en réalité il n'y en a pas, puisque les données en question appartiennent à des ordres d'existence différents qui ne se touchent guère.

Mais il existe aujourd'hui une autre distinction qu'on a tout à fait le droit de faire, car d'abord elle correspond à une réalité incontestable, et ensuite elle forme le fond vrai de ce qu'on désigne faussement en différenciant la latinité du germanisme. Certes, dans l'Europe qui n'est pas slave ou magyare, il y a des peuples plutôt nordiques de caractère d'une part et de l'autre des peuples plutôt méditerranéens. Ces peuples ne composent pas toute l'humanité européenne, mais ils en sont aujourd'hui la partie la plus importante. Etudions donc cette différence-là.

LA raison d'être de la distinction que nous venons de faire réside naturellement dans ce fait qu'un Tout nouveau a par polarisation de ses parties intégrantes créé de nouvelles particularités significatives. A l'époque classique de l'Hellade, on avait raison de faire une distinction entre Grecs et Barbares, car alors la tension entre ces deux types d'hommes faisait le fond du mouvement historique. Dans notre Moyen Age et au delà, les termes de chrétiens et d'infidèles étaient pour la même raison des justes désignations. L'orbe culturel méditerranéen en tant que tel n'a jamais encore joué de rôle dans la conscience. A l'aube de la civilisation qui est la nôtre, le bassin méditerranéen embrassait pour nos ancêtres le monde entier. Plus l'Europe se formait et s'articulait, plus les différences entre les pays méditerranéens et les autres perdirent en importance. Tout au plus, durant les derniers siècles, les peuples méditerranéens, sans se distinguer spécifiquement des autres, paraissaient-ils arriérés.

C'est depuis peu seulement que commence à se dessiner et à s'affirmer chez les peuples méridionaux, qui en Europe sont les peuples habitant le bassin méditerranéen, une prise de conscience d'eux-mêmes et de leur particularité. Les Espagnols se redressent, les Portugais cherchent un chemin conduisant d'un narcissisme chimérique à la réelle importance; les Grecs évoluent vers une nouvelle culture autochtone; la Catalogne renaît et avec elle l'esprit propre de l'ancienne Provence. L'Italie parfait l'œuvre commencée avec le Risorgimento. Quant à la France, elle se méditerranise sans doute aucun de plus en plus. D'essentiellement nordique qu'elle fût au Moyen Age, d'à demi nordique qu'elle était dans ses grands siècles, elle évolue irrésisti-

trop filés

blement vers une nouvelle configuration nationale dans laquelle l'esprit méridional donnerait le ton. Cette nouvelle polarisation des peuples de l'Europe a sa raison d'être majeure dans la constellation suivante. Au cours des derniers trois siècles, l'esprit européen s'est développé de plus en plus dans le sens de ce qu'on peut appeler objectivation; c'est-à-dire que ses facultés d'ordre impersonnel qui visent à une dépersonnalisation de la vie, ont de plus en plus pris le dessus sur les autres. Ce développement a donné de plus en plus la suprématie aux peuples nordiques, dont les dons spéciaux correspondent précisément à cette tendance, ce qui a provoqué le refoulement à l'arrière-plan de l'histoire de ces qualités de l'esprit européen qui, telles la sensibilité, l'émotivité, le sens immédiat de la beauté, ne peuvent être détachées du subjectif. Or le refoulement crée fatalement une tension qui fait naître précisément la constellation des qualités réprimées. Ces qualités correspondent dans le cas donné aux aptitudes spécifiques des peuples méditerranéens. D'où une prise de conscience de plus en plus claire, de la part de ces derniers, de ce qui les distingue des nordiques, et une croissante accentuation de leur identité et de leur valeur propre. Comme résultat général, les habitants des climats doux s'unissent de plus en plus dans un sentiment de communauté vis-à-vis des habitants des climats froids.

Maintenant la question se pose : qu'est-ce qui a rendu possible ce développement qui a conduit à la suprématie des peuples habitant le Nord? Fait à noter : dans toute l'histoire humaine connue, ce n'est que pendant les trois derniers siècles que ces peuples-là ont joué un rôle prédominant. Je parle, bien entendu, des peuples habitant le Nord, et non

pas de ceux de race originellement nordique. L'homme qui vit dans un milieu adverse n'ayant pas de tendance élémentaire plus urgente que celle de trouver ou de se conquérir un milieu plus propice, il est clair que toutes les races qui ont habité ou habitent près des cercles arctique ou antarctique, ont depuis l'époque lointaine où les deux pôles actuels commencèrent à se refroidir, toujours de nouveau exercé une poussée vers les zones tempérées; grâce à cela, du sang originellement nordique existe sans doute partout sur notre globe. Mais les races se modifiant en relativement peu de temps en corrélation avec le milieu nouveau dans lequel elles émigrent, la question que nous avons posée n'est évidemment pas dans la race : elle est toute entière dans la zone habitée depuis un temps suffisant pour former une variété d'homme à son image. Or, nous l'avons déjà dit, jusque vers l'an 1600 de notre ère les peuples habitant des pays froids n'ont jamais joué de rôle culturel important. Il y a à cela deux raisons fort simples qui toutes les deux découlent de cette vérité, que la culture ne peut se développer sans loisirs ni sans une certaine facilité de l'existence extérieure. Dans les zones hyperboréennes, avant que des moyens artificiels de corriger la nature fussent inventés, toute l'énergie des hommes devait se dépenser dans la lutte pour l'existence. D'autre part, un milieu tempéré crée la frugalité et le sens de la mesure. Ses habitants ont besoin de moins pour se sentir à leur aise; la pauvreté ne rend donc pas impossible les loisirs, la différence entre richesse et indigence est moins sentie, et un sens inné de la mesure rend possible une concentration de l'attention sur les fins désintéressées de la culture, même si le niveau de l'existence matérielle est bas.

Mais d'autre part, dès que des moyens artificiels pour corriger la nature furent inventés et compris dans toute leur signification, et surtout à partir du moment où l'intérêt fondamental des hommes se tourna vers la conquête matérielle du monde, une prédominance progressive des habitants du Nord devint fatale. Les nordiques ne sont pas frugaux mais insatiables de nature; ils n'ont pas cette mentalité statique qui affectionne l'existence traditionnelle quelle qu'elle soit; ils sont dynamiques à l'excès. Ils ne sont pas proximistes, mais, au contraire, inspirés par un sens et une nostalgie primaires du lointain. Ils sont donc les voyageurs et les conquérants-nés parmi les hommes. Non pas qu'il n'y ait eu des conquérants aussi parmi les méridionaux; mais toujours ceux-ci, relativement tôt, furent rassasiés. Les plus formidables poussées de conquérants originaires du Midi se sont toujours figées assez tôt dans un statisme quelconque. Ainsi, l'Empire romain fut jusqu'à sa fin en principe un cercle clos, une gigantesque cité antique. L'Islam atteignit son extension maxima dans très peu de temps et se mit alors, si l'on peut dire, dans ses meubles. Quant aux *conquistadores* espagnols et aux *bandeirantes* portugais, ils n'étaient dynamiques au fond que comme aventuriers, et tout homme énergique est aventurier d'esprit dans sa jeunesse. Chaque fois, et très tôt, ils se sont rangés, contents d'une belle et sûre rente conquise. Les habitants du Nord, par contre, aussi longtemps qu'ils conservent leur caractère originel, ne connaissent ni satiété ni repos. Ils veulent conquérir indéfiniment, perpétuellement. Or les possibilités qu'ouvrent la science et la technique sont précisément celles d'une marche en avant illimitée. Rien de plus naturel, par conséquent, que cette frénésie de progrès qui s'em-

para des nordiques dès qu'ils apprirent à faire valoir toutes les inventions techniques, dont bon nombre sont dues à des méridionaux. C'est grâce aux premiers seulement que le Capitalisme et l'Impérialisme moderne ont pu devenir ce qu'ils sont devenus. Rien de plus naturel non plus que, comme conséquence de cette supériorité prouvée, les habitants du Nord se soient mis à glorifier ce qu'ils attribuent à leur race. D'où ce « nordisme » qu'aucune humanité avant celle de l'Europe et l'Amérique modernes n'a professé. Et je ne doute pas qu'aussi longtemps que durera l'ère de la conquête matérielle du monde, ne s'affirme toujours de nouveau, là où cette conquête est encore pratiquement possible, une variante quelconque de nordisme. Tous les peuples du Nord ne sont pas doués, mais tous, à l'exception de ceux qui vivent dans les régions polaires, disposent d'une énergie cinétique plus grande que les méridionaux. Le mouvement bolchévique est comme mouvement d'origine nordique. les plus grands conquérants de l'histoire ont été des Mongols, et il est fort probable que cette grande race re-jouera quelque jour un rôle en Asie.

— A ce point de nos réflexions, nous pouvons définir d'aussi près que le permet la matière, la soi-disant supériorité nordique. Très certainement, celle-ci existe au point de vue d'une activité maxima reconnue comme valeur. Dans le cas d'une race nordique spirituellement douée, la même énergie peut devenir féconde sur le plan culturel. Mais en général et en soi, toute la supériorité des nordiques est d'ordre vital et non pas spirituel. A cause de cela, il n'est pas tout à fait faux de prétendre que l'homme nordique est né païen et destiné à le demeurer ou à le redevenir : chez lui, la conscience

de la Nature prime en général celle de l'Esprit. Jamais le Nord n'a produit des esprits religieux originaux comparables à ceux des Indes, de la Palestine, de l'Arabie. Mais d'autre part il est vrai que, l'Esprit ne faisant pas partie de l'ordre tellurique, une spiritualisation excessive peut aboutir à la dévitalisation. Il faut toujours un apport périodique de sang primitif ou généreux pour prévenir ce destin. C'est dans un tel apport qu'a consisté le rôle immensément fécond des Germains dans l'Europe post-antique. Avant qu'ils aient atteint eux-mêmes une haute culture, qui est due chez eux en grande partie à la réception de produits d'esprit non nordique, ils n'ont germanisé aucun peuple. Mais grâce à leur merveilleuse force vitale et à leur créativité hors pair à cette époque — car la créativité, elle aussi, est fonction de la vitalité et non pas de l'esprit pur — ils ont régénéré tous les peuples avec lesquels ils se mélangèrent, ou bien ils en ont créé de nouveaux, déclenchant de la sorte partout ou bien des renaissances, ou bien des cultures nouvelles. Cette même créativité d'ordre vital explique pourquoi plus tard les Germains, et parmi ceux-ci surtout les Allemands, ont pu faire preuve de tant de génie sur le plan spirituel. L'esprit descend sur l'homme, fils de la terre, *toujours* d'en haut. Dans ce cas, il est en principe indifférent qu'il descende du ciel particulier à un peuple, ou d'un ciel situé ailleurs. Les Germains ont fait valoir créativement, depuis l'an mille environ, tout le patrimoine spirituel de l'humanité dont ils avaient pu prendre connaissance, comme jamais une autre race n'a fait valoir ce qu'elle apprit, à la seule exception peut-être des Aryens qui émigrèrent aux Indes. Nous savons aujourd'hui que ceux-ci n'ont pas créé les fondements de la religion et de la métaphysi-

que hindoue, ils les ont trouvés sur place. Mais la majeure partie de l'édifice grandiose de la culture spiritualiste qu'a construit l'Inde historique est bien leur œuvre.

Reprenons maintenant le fil de ces considérations qui nous amenèrent à constater la formation d'une nouvelle polarité Nord-Méditerranée. L'intérêt limité exclusivement à la conquête matérielle du monde, à l'organisation extérieure de la vie et à la recherche scientifique, laquelle ne peut jamais atteindre que le côté extérieur des phénomènes, qui n'engage pas du tout la subjectivité humaine et partant l'humanité dans l'homme, a de plus en plus induit et accentué un processus de dépersonnalisation qui à la limite revient à une insectification, de dessèchement de l'âme qui revient à une déshumanisation, et de surévaluation de tout ce qui est mécanisable qui à la limite revient à l'asservissement de la vie par la machine. Ce processus s'est dessiné beaucoup moins dans les pays méditerranéens, parce que par nature les peuples qui les habitent sont réfractaires à tout progrès qui prive la vie de sa douceur. Pendant le dernier siècle, cette tendance les plaça à l'arrière-garde européenne. Et nonobstant tous les terribles périls inhérents à la déshumanisation, le pressentiment de celle-ci n'empêcherait pas une poursuite du mouvement commencé jusqu'à sa limite possible. De tout temps, les ascètes ont vaincu et dominé les épicuriens, et par elle-même l'âme n'est pas de force à lutter contre l'intellect en possession de la puissance matérielle.

Mais ici intervient un facteur historique auquel les fanatiques nordiques du progrès matériel, il y a de cela peu d'années encore, n'auraient pas même songé en théorie : la conquête matérielle de

la planète par l'homme technisé est entrée dans sa phase terminale. Et dès maintenant déjà, *la possibilité d'une expansion illimitée d'un peuple quelconque appartient au passé*. Tous les peuples, blancs et de couleur, ont commencé à faire valoir eux-mêmes les inventions techniques, et tous sont bien décidés à rester ou devenir les maîtres chez eux. Mais alors, ce qui a fait durant les derniers siècles la supériorité nordique, ne constituera plus bientôt un avantage. Forcément, l'Europe rentrera dans une phase plus statique, où la frugalité, la mesure et la tenacité constitueront des valeurs nationales plus sûres que l'insatiabilité, le dynamisme et l'élan vers le lointain. Le pressentiment qu'il en sera ainsi inspire déjà le nationalisme nordique le plus récent : le national-socialisme allemand répudie par principe toute conquête.

Cette nouvelle constellation constitue le gage d'un regain d'importance possible pour les peuples méditerranéens. Dans les temps très difficiles que nous traversons ou qui viendront, temps où des peuples entièrement organisés et outillés pour l'expansion devront se replier sur eux-mêmes, où presque partout il y aura un plus grand nombre d'hommes que ne pourra trouver du travail productif, les plus frugaux d'entre les peuples civilisés et ceux qui habitent des parages où le minimum d'existence est pratiquement à la portée de tous, « tiendront » de toute évidence plus facilement. Mais s'il ne font que tenir, la crise économique mondiale ne mènera à rien de positif. Alors l'Europe entière ne fera que descendre à un niveau d'existence matérielle inférieur, en se modelant sur l'exemple d'un état arriéré quelconque, comme jusqu'ici elle s'est modelée sur celui de l'Amérique. Les nordiques, eux aussi, sont naturellement capables

de statisme. Des Vikings, des Normands sont sortis les Suédois modernes, et le petit bourgeois d'une petite ville anglaise ou allemande ne possède guère plus de sens du lointain qu'un vigneron toscan; ce que nous avons dit des qualités différentielles supérieures des nordiques ne s'applique qu'à leurs représentants supérieurs qui vivent dans des conditions propices au développement de leurs meilleures qualités. Si donc j'ai dit que la nouvelle constellation historique rend possible un regain d'importance relative des peuples méditerranéens, j'ai pensé à celles de leurs qualités qui en cas d'un renouveau de leur prestige pourront faire apparaître la crise économique comme un *blessing in disguise*. Eh bien, si ces qualités se développent à un degré supérieur à celui qu'elles ont atteint jusqu'ici, l'esprit méditerranéen pourra déclencher précisément à ce tournant de l'histoire un progrès absolu et général. Car, évidemment, il ne s'agit pas de renoncer à quoi que ce soit de ce qui fut acquit de positif durant la grande ère du progrès matériel. Mais nous avons vu que ce progrès a, d'un autre côté, détérioré le type de l'homme européen. Celui-ci est en pleine voie de déshumanisation. Or un sens supérieur de l'humanité fut de tout temps une qualité innée aux méditerranéens.

Cependant, entendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici de bonté supérieure, d'une moindre cruauté ou d'un amour du prochain plus général ou plus profond : ici, hélas, tous les peuples dans leur état naturel se valent, c'est-à-dire qu'ils ne valent tous pas grand'chose. Il ne peut s'agir ici uniquement que d'une *nature* plus apte que ne le sont d'autres à incarner ces valeurs que nous associons avec le terme d'humanité. Or une telle nature plus favorisée serait celle chez laquelle le subjectif prime-

rait l'objectif. Être humain veut dire en premier lieu ne pas être animal, c'est-à-dire ne pas être dominé par les instincts bruts que l'homme a en commun avec le loup et le taureau. Être humain, cela veut dire en second lieu ne pas être asservi par les objectivations de l'intellect. Être humain veut dire enfin : avoir sa dernière instance dans le sujet personnel, dans l'âme qui sent. Ce sens primaire du terme d'humanité, qui a été faussé par notre XVIII^e siècle, ne survit aujourd'hui que dans le terme espagnol *hombria*. La qualité désignée par ce mot n'implique aucune vertu particulière : elle signifie présence et affirmation de toutes les qualités proprement humaines, de celles qu'on appelle mauvaises autant que des bonnes, par une puissante subjectivité qui ne reconnaît aucune instance humaine au-dessus d'elle.

En ce sens, les Romains, si objectifs et durs qu'ils furent au reste, étaient vraiment humains. Car pour tout *civis romanus*, sa dignité personnelle était son dernier ressort. S'il s'identifiait avec la *res publica*, cela revenait à dire que pour lui la république avait son centre dans sa valeur personnelle et subjective. Jamais il ne se subordonnait au Tout, jamais il ne jugeait sa personne insignifiante, jamais il n'abdiquait devant un chef comme l'exige l'idéal collectiviste. C'est à cela qu'est due l'immense force d'attraction morale que les Romains ont exercée. Et de même, c'est ce qu'il y a de *romanitas*, au même sens général, dans l'âme anglaise, si purement nordique du reste, qui explique le prestige de l'Angleterre, prestige que n'exercent ni les États-Unis ni les Dominions. Au même sens, le libéralisme moderne dans son aspect positif est d'origine romaine. Le terme « libéral », non identique pour le sens au *liberalis* latin, mais qui lui est étroite-

ment apparenté, fut introduit dans la vie du xvii^e siècle par les Espagnols, le peuple qui a le plus perpétué la tenue intérieure spécifiquement romaine, et son opposé n'est pas le terme « conservador » ou « autoritario », mais « servil ». Les anciens Grecs étaient en tant que collectivités toujours perfides et cruels. Mais étant doués d'autre part d'une sensibilité incomparable, eux aussi furent en premier lieu humains; le centre de leur intérêt était leur âme. De la même humanité méditerranéenne naquit la doctrine du Christ qui n'admettait comme valeur absolue que le salut de l'âme individuelle. Jamais elle n'aurait pu naître dans le Nord, où, dans toute mythologie autochtone, un Destin massif et impersonnel représente pour la conscience la suprême instance. Après l'invasion germanique, la tendance innée des nordiques mena à une institutionalisation progressive de la vie; de plus en plus se mirent à prédominer les objectivations de l'Eglise et du préjugé racial et social, qui sacrifiaient l'individu à une institution. Alors naquit l'humanisme au sens courant du terme : il naquit de la révolte de la personnalité contre l'objectivité. Les plus grands siècles proprement européens furent ceux où l'humanisme balançait l'objectivisme. Ce furent là les siècles où prédomina la France, dont le meilleur esprit représente un admirable équilibre entre l'objectivité nordique et la subjectivité méditerranéenne. D'où cette clarté d'esprit et cette logique impitoyable qui pourtant sont toujours compensées par une sensibilité et une émotivité humanisantes. Et au même sens, toutes les grandes époques spirituelles et intellectuelles de l'Allemagne ont coïncidé avec ses périodes de subjectivisme prédominant, qui dans son cas ne provenaient pas de l'accentuation d'une sensibilité na-

turelle, mais d'une *Weltanschauung* mettant l'accent de valeur sur le subjectif. D'où l'importance hors pair du christianisme précisément pour l'Allemagne. C'est Luther avec le subjectivisme extrême de sa foi qui dégagea la musicalité allemande; impossible d'imaginer Bach sans le protestantisme. C'est Luther également qui a rendu possible le magnifique essor de la philosophie idéaliste. Quant au contre-mouvement, que Nietzsche inaugura, il est également anti-objectif, et c'est cela qui fait sa productivité. S'il en est ainsi, il est tout à fait naturel que chaque fois les périodes d'humanisme et d'humanisation ont ou bien débuté au Midi, ou bien conduit à un renouveau de prestige des civilisations méditerranéennes. Or de nos jours, nous l'avons déjà expliqué, la déshumanisation de l'Europe a atteint son apogée théoriquement possible; l'humanité méditerranéenne peut donc jouer un rôle régénérateur comme jamais elle n'en a joué.

MAIS ici, gardons-nous bien de toute fausse désignation. Presque tout ce dont les « Latins » aiment à se vanter n'a absolument rien à voir avec le rôle nouveau que l'humanité méditerranéenne est peut-être appelée à jouer. Il ne s'agit ici ni de clarté, ni de luminosité, ni de logique, ni, pour parler plus généralement, de rien qui soit d'ordre objectif. Et d'ailleurs, ce ne sont là absolument plus des qualités différentielles des méditerranéens. Tous les esprits grands ou profonds de l'Europe sont au même sens clairs, lumineux et logiques, seulement le style particulier de leur langage varie de peuple à peuple. Tout Français profond qui possède l'allemand à fond sait que Kant est d'une luminosité au moins égale à celle de Bergson, et tout Français

profond est d'accord avec les Allemands en ceci, que les vertus de clarté et de légèreté courantes parmi les écrivains français moyens ne signifient jamais que l'une de ces trois choses : superficialité, manque de responsabilité ou fermeture d'esprit; ils ne voient tout simplement pas ce qui dépasse un certain horizon coutumier. Au même sens, il n'y a pas d'Allemand supérieur qui ne reconnaisse les vertus de cette clarté française qui signifie spiritualisation parfaite de la matière. L'incompréhension mutuelle, si fréquente, provient surtout probablement d'une incompatibilité grammaticale des deux langues. Un seul exemple parmi beaucoup d'autres : la beauté de la langue allemande consiste — je cite ici un aperçu de Maurice Delamain — à « boucler » le plus grand nombre de choses dans un seul acte de pensée (la phrase), la beauté de la langue française consiste au contraire à extraire une ligne dépouillée¹. Or l'incapacité de compren-

1. L'édition française de mon *Gefüge der Welt* étant depuis longtemps épuisée, je ne crois pas inutile de réimprimer à cette occasion ce que j'ai dit dans la préface de cette édition, écrite en 1907, au sujet de la différence entre les langues française et allemande : « En littérature comme en mathématiques, il y a des axiomes. Et l'un des mieux avérés est le suivant : aucune œuvre originale n'est vraiment traduisible en langue étrangère. En la traduisant, on la travestit, on la violente, on la fausse. La pensée est aussi strictement liée à la langue qui l'exprime, que l'âme l'est au corps. Transposez une idée : du même coup vous la modifiez. Elle n'est plus la même. Chaque race perçoit le monde sous un angle différent, chaque point de vue est unique dans son genre. Et bien que toutes les langues possèdent des symboles pour les mêmes objets et les mêmes relations objectives, les mots équivalents n'ont pourtant jamais un sens identique. Il y a toujours des différences de nuance, et la nuance, c'est justement ce qu'il y a de plus grave et de plus infranchissable... Voilà des vérités bien connues, presque banales, mais qui, pour moi, sont redevenues vivantes jusqu'à la nouveauté, lors de la révision de mon *Gefüge der Welt*, traduit en français.

« L'essence littéraire ou artistique de ce livre est telle-

dre une langue étrangère ne constitue évidemment pas un avantage. Toutes ces phrases toutes faites concernant la supériorité latine qui serait due au ciel limpide de la Méditerranée, ciel tellement plus clair que celui du Nord brumeux, conservent dans le meilleur cas le souvenir de ce qui fut vrai il y a de longs siècles.

Mais à part cela, la nouvelle polarité qui existe entre les mondes européens nordique et méditerranéen et qui rend possible un regain d'importance de ce dernier, est toute différente de celles qui furent significatives jadis. Il ne s'agit plus du tout d'intellectualiser qui que ce soit, ni de civiliser qui que ce soit, comme les Romains civilisèrent les Gaulois :

ment allemande, comme conception, comme développement, comme expression, que malgré les efforts les plus consciencieux elle ne saurait être rendue en français. Tant de mots riches, colorés, chatoyants de la langue de Goethe n'ont pas d'équivalents dans celle de Voltaire. La netteté abstraite de la phrase latine ne peut être, par contre, atteinte en allemand. Et c'est pourquoi bien des suites d'idées, qui semblent parfaitement enchaînées dans cette dernière langue, peuvent paraître comme discontinues en français. Les termes français, en effet, sont précis jusqu'à l'indigence. Il leur manque ce timbre indéfinissable, qui fait que le son du violon est plus riche que celui du piano; ils sont si bien définis qu'ils ne peuvent se souder entre eux, tandis que l'expression allemande correspondante, moins précise, justement parce qu'elle est plus suggestive, se prolonge pour ainsi dire dans la suite, reliant l'un à l'autre les éléments dans la synthèse de l'écho. L'esprit français est à facettes; l'esprit allemand est taillé en cabochon. Chaque forme a ses avantages et ses défauts, toute supériorité n'est que relative. Mais ce qu'il y a d'absolu et d'irréductible, ce sont les différences de fait : une pierre facettée est incapable de rendre le reflet du cabochon. Autre chose encore : la construction de ma phrase (en allemand) est inspirée essentiellement par des considérations d'ordre musical. Il est évident que ce caractère ne peut être transporté d'une langue dans une autre. Bref : il aurait fallu refondre le tout, écrire, en somme, un nouveau livre — si j'avais conçu mes idées en français, je les aurais exposées tout différemment — ou bien sacrifier résolument les qualités artistiques, que certains lecteurs bienveillants ont cru trouver au *Gefüge der Welt*. >

il s'agit de réintroduire dans la vie les valeurs appartenant aux ordres sensitif et émotionnel; il s'agit de recouvrer pour la vie et de restaurer les qualités de la douceur et de la beauté; en un mot, il s'agit de *re-subjectiver la vie*. Ce sont donc les qualités *telluriques* différentielles des peuples méditerranéens et non pas des dons de l'esprit supérieur qui sont appelés cette fois à jouer un rôle régénérateur. Sur ces valeurs, je n'ai point besoin de m'étendre ici. Le dernier essai de ce volume dessinera les grands contours d'une nouvelle culture possible de la Beauté; il suffit que je signale à cet endroit que les « peuples de la beauté » ont toujours été des peuples d'une sensibilité prédominante. Les valeurs inhérentes aux ordres sensitif et émotionnel ont été dégagées dans les chapitres « *Delicadeza* », « *Ordre Emotionnel* » et « *Tristesse* » des *Méditations Sudaméricaines*. L'application de ces découvertes et précisions à la vie intime de chacun se trouve dans le volume portant ce dernier titre. Dans le cadre de cet essai, qui ne peut et ne veut que donner des suggestions, nous n'avons à ajouter avant de conclure que ce qui suit. Ce « symbolisme de l'histoire » qui explique cette transmission tour à tour des rôles, qui caractérise le mouvement historique, a comme raison d'être cette loi¹ qu'à chaque époque s'élève tout naturellement, voire fatalement à une position prédominante ce type d'homme dont les aptitudes personnelles innées correspondent le mieux aux nécessités du temps. Ainsi le gentilhomme français donna tout naturellement le ton en Europe à l'époque de sa plus grande perfection culturelle. Le type bourgeois le donna de plus en plus à partir de 1830.

1. Consulter le chapitre « Symbolisme de l'histoire » de notre *Compréhension Créatrice*.

Le politique-commerçant anglais fut le prototype dont tous devinrent les émules durant l'ère impérialiste, et l'industriel américain celui de l'ère technique dans laquelle nous vivons encore; car le bolchévisme avec toutes ses variantes n'est au fond qu'une variété de l'américanisme. Si maintenant l'ère nord-américaine est suivie par une ère de l'apocatastase des forces de l'âme refoulées et réprimées, par une ère de re-humanisation, de re-personnalisation, de *re-intimation*, il est clair que les protagonistes prédestinés de cette nouvelle ère seront ces peuples civilisés qui sont les mieux doués comme êtres sensitifs, sentimentaux et émotionnels et partant les plus aptes par nature à incarner dans la vie terrestre ces valeurs spirituelles qui exigent comme moyens de réalisation des aptitudes autres que les aptitudes intellectuelles. *Autres* que les intellectuelles : tout est dans cette délimitation. C'est à cause d'elle que dans mes visions antérieures d'un avenir meilleur j'ai parlé d'une période ibérique à venir, et non pas d'une période généralement méditerranéenne. Mais il est évident que tous les méditerranéens doués participent plus ou moins à la supériorité qui est celle des Espagnols vis-à-vis des nordiques comme êtres sensitifs et émotionnels.

C'est donc à tous les peuples méditerranéens de profiter, dans leur culture d'eux-mêmes, de cette nouvelle constellation si propice à une nouvelle grandeur. Le feront-ils? Il est impossible de le prévoir, car ceci ne dépend que d'eux-mêmes. Il va de soi que dans la mesure où les Méditerranéens demeureront arriérés par rapport aux Nordiques, ils n'ont aucune chance. Ils n'en auront que peu, si leur effort à venir s'épuise dans l'entretien de l'héritage culturel du passé. Il faut que *sur la base* du nouveau monde technisé qui s'est formé durant

l'ère nord-américaine, ils créent une haute culture humaine *nouvelle*. Mais il n'est pas impossible, hélas, que cette occasion soit manquée comme le furent tant d'autres. D'autant plus qu'il ne peut plus y avoir de signification historique véritable qui ne soit pas planétaire. Peut-être les Méditerranéens européens sont-ils définitivement devenus trop « proximitistes », trop amoureux de petits cercles clos pour rayonner encore une fois au dehors. Alors, le rôle qu'ils auraient pu tenir reviendra peut-être aux Américains du Sud. Ou, si ceux-là aussi ne sont pas à la hauteur de leur mission possible, aux Japonais ou à quelqu'autre peuple asiatique...

1935.

LA VIE EST UN ART

DE beaucoup le plus grand nombre des apparences — au sens le plus général possible du terme, qui est conventionnel, kantien, platonicien et hindou à la fois — que crée l'esprit humain, a comme mobile sous-jacent et comme but inconscient ou bien de compenser la réalité, ou bien d'en détacher l'attention. Car quiconque est tant soit peu superficiel, ne peut trouver une félicité relative qu'en vivant consciemment sur un plan autre que celui de son expérience immédiate et profonde. Si l'on scrute le fond des âmes — qu'y découvrit-on? On n'y trouve presque jamais ne serait-ce que cette satisfaction élémentaire que donne l'apaisement de la soif et de la faim de la vie, mais des désillusions, des dégoûts, des rancunes, des résignations, des mensonges conscients, des travestissements, des comédies en train de se dérouler ou en projet qui sont presque toujours inventées pour tromper quelqu'un; dans le meilleur des cas, on y découvre l'aveu fait à soi-même que la vie est tragique. Je dis dans le meilleur des cas, car l'expérience du tragique donne à celui qui la subit cette satisfaction d'amour-propre qui est liée au sentiment d'avoir été jugé digne, par le destin, d'être mêlé à quelque chose de grand, tandis que toute soumission à ce qui est mesquin ou bas vous dégrade à vos propres yeux. Les difficultés et les adversités d'ordre intime qui font l'étoffe même de la vie de l'immense majorité des humains, intimités dont

pour cela même tout le monde convient tacitement de respecter le secret, représentent pour la conscience subjective quelque chose d'infiniment pire que presque tout ce qui se divulgue devant les tribunaux. Du point de vue des sujets eux-mêmes — quoi qu'en pensent les autres et quoi qu'ils s'avouent dans leur conscience — presque toutes les vies qui débutèrent avec tant soit peu d'ambition représentent des faillites ou au moins des insuccès; même un Goethe a dit vers la fin de la sienne qu'il ne se rappelait pas un seul jour véritablement heureux. Et si la vie écoulée, vue en grand, comme la considère l'histoire, paraît être une affaire moins mauvaise et offre un tableau moins laid, c'est que servis par un égoïsme qui fuit toute impression désagréable d'un côté, et de l'autre, grâce à l'élimination réelle des vaincus de la vie qui presque toujours se produit rapidement, la plupart ne remarquent pas ces vaincus. Ce sont justement les mesures les plus cruelles qui paraissent presque toujours, après tout au plus quelques décades, légitimées par leurs conséquences, car ceux qu'elles frappèrent ne sont plus là alors pour protester. Toute l'histoire qu'on enseigne a été écrite par des vainqueurs, à l'unique exception de l'Histoire Sainte, qui pour cela même, il est vrai, émeut comme ne le fait aucune autre, mais dont les hommes se gardent bien d'ailleurs d'appliquer les enseignements à la vie non religieuse. Au reste, vue en très grand, l'histoire même la mieux réussie n'est qu'une série d'occasions manquées.¹

Si cela est déjà vrai de l'histoire, où l'objectif l'emporte sur le subjectif et où le sacrifice du personnel au collectif paraît chose naturelle, — com-

1. Voir le chapitre « le vrai problème du progrès » de notre *Monde qui naît*.

ment la vie intime ne serait-elle pas, elle surtout et en règle générale difficile et dure? Presque toutes les amours se terminent mal, presque jamais les vies unies par le mariage ne tiennent les promesses que se donnèrent les fiancés. Dans ces conditions, il n'est que naturel que l'homme profite et même abuse d'instinct, pour supporter sa vie, de cette faculté que Jules de Gaultier appelle la faculté maîtresse de l'homme : le bovarysme ou le pouvoir de s'imaginer autre qu'il n'est. Afin de ne pas remarquer la réalité pénible, Adam et Eve déjà, sinon lors de leur chute, en tout cas dès que Caïn les eut désenchantés, inventèrent et cultivèrent cet art de la dissimulation qui est aujourd'hui non seulement l'art le mieux pratiqué, mais probablement le seul art que les humains exercent d'une façon véritablement consommée. Cet art, hautement créateur sur son plan, permet d'introduire dans la vie des substituts substantiels de bonheur; il le permet en premier lieu grâce au fait que l'homme ne se voit lui-même que dans le miroir qu'est la représentation. Par conséquent, l'opinion des autres, l'acceptation de conventions irréalisantes ou transfigurantes, de mythes falsifiants parmi lesquels celui qui définit le bonheur véritable en fonction de la perte des illusions est sans doute le plus habile, peuvent en fait créer une apparence de félicité qui cache la réalité aux yeux de la conscience. Cependant, dans son tréfonds inconscient, personne n'est réellement dupe de ces manèges et expédients. D'où cette manie du travail et de l'occupation sans trêve qui est d'autant plus prononcée que les hommes affectent plus d'optimisme. Les êtres les moins malheureux de l'humanité moyenne sont probablement ces femmes qui trouvent une douceur dans la douleur qu'elles s'avouent.

Le tableau de la vie humaine normale que nous venons d'esquisser correspond bien à la règle générale. Et pourtant, il n'y a pas d'homme tant soit peu sincère et profond à la fois qui ne sente pas qu'il *devrait* y avoir une meilleure solution de la vie que de dissimuler et de se résigner. Dans notre for intérieur, nous hébergeons tous cette foi que le bonheur *devrait* être le privilège de tout le monde. D'où la croyance du chrétien dans la béatitude au Ciel et celle de l'Hindou que la réalisation plénière de l'Être coïncide avec la béatitude suprême; d'où notre tendance profondément enracinée à améliorer le monde. Nous maintenons cette foi avec d'autant plus d'énergie que l'infélicité de la condition humaine contredit ce sentiment de supériorité générale que nous éprouvons vis-à-vis des animaux. En effet, il n'y a pas d'animaux malheureux, comme il n'y a pas d'animaux immoraux. Ils se trouvent tous dans un état d'équilibre parfait avec et dans le monde ambiant qui les affecte, ils ne voient pas au delà; ils sont tous philosophes —, par exemple, ils dorment souvent durant toute la mauvaise saison; ils sont tous prophètes, car ils pressentent le temps qu'il fera et se conduisent en conséquence. L'homme, par contre, est dépourvu d'instincts sûrs et qui ne serviraient que ses intérêts; il voit plus loin que ne l'exige son milieu vital ce qui souvent l'égare; chez lui, c'est la libre volonté qui doit parachever cette forme et cet ordre de la vie qui définissent l'existence optima de tout organisme et que la nature prescrit et maintient parfaits chez l'animal; chez l'homme, elle ne fait que les ébaucher. La raison de cet état de fait est que l'essence profonde de l'homme n'appartient pas à l'ordre tellurique; elle est d'ordre spirituel. D'où cette discorde originelle qui afflige la condition humaine.

Le tréfonds de l'homme est libre initiative et élan vers l'idéal, mais la nature les limite et les entrave et la liberté elle-même est rarement développée au point de pouvoir vaincre ces résistances. Ces quelques faits — et combien d'autres — suffisent amplement à expliquer cette infélicité congénitale de l'être humain qui rend plausibles d'emblée des mythes comme celui du péché originel, de la chute d'une condition supérieure, d'une faute inexpiable et de la vie terrestre comme épreuve ou comme châtiement.

Cependant, ces mêmes faits, s'ils sont compris à fond, peuvent nous servir de guides vers ce bonheur désiré qui à première vue paraît inaccessible à l'homme. Si son tréfonds est libre, et si pour autant il n'appartient pas à l'ordre de la nature, alors la question du bonheur telle qu'on la pose généralement, est mal posée. Il est non seulement pratiquement, mais logiquement impossible que l'homme puisse atteindre au bonheur en s'abandonnant à la pente naturelle de la vie. La croyance courante que si tous les désirs pouvaient être satisfaits, tout irait et finirait bien, est *la grande erreur*, l'erreur originelle de l'homme pensant. *Car c'est exactement le contraire de cette croyance qui est vrai.*

TOUT au long des observations et des réflexions, si variées du reste, que contient ce volume, nous avons toujours été conduits, quel que fût notre sujet particulier, à mettre l'accent final sur l'art. Même dans les domaines où presque personne ne songe à appliquer des normes esthétiques, nous avons dû constater que la perfection de la vie dépend du degré auquel s'y applique un sens du beau mis au service de la compréhension. Si nous rapprochons maintenant ces résultats de ce que nous

venons de dire sur les animaux, il apparaît que seul l'artiste parmi les hommes peut en principe atteindre à la même perfection qu'eux. Ce n'est en effet que l'homme-artiste, et en tant qu'il est artiste, qui vit complètement à partir de l'esprit et non pas à partir de la *gana* — et l'esprit et le centre vital de l'homme.¹ S'il en est ainsi, — alors l'art de la vie même et non pas un art particulier quelconque devrait être généralement et évidemment reconnu comme art suprême, et c'est la culture de cet art de la vie, et non pas la culture de la science, de la technique et voire même de la religion qui devrait constituer la fin première et dernière de toute éducation. Ce n'est évidemment pas cet art de la vie qui consiste en dernière instance dans la dissimulation, le refoulement et le mensonge, mais cet art par lequel se révèle la vérité la plus profonde de l'homme, cet art qui exprime l'être propre de l'esprit. Par extraordinaire, il n'en est rien. Je ne connais même pas un philosophe qui ait jamais posé le problème, au moins explicitement. On a bien de tout temps enseigné et pratiqué l'art de s'arranger avec les Dieux, l'art du commerce social, de la cure médicale, de la séduction en amour, de la politique, de l'éducation des jeunes et de l'ascèse comme moyen de dépasser l'état normal de l'homme; mais que l'art de la vie même soit le dénominateur commun de tous ces arts particuliers et que seule la claire compréhension de ce fait permette une amélioration profonde de la condition humaine en général — ce fait pourtant patent a échappé à tous ceux qui dans la conscience collective jouent le rôle de *gènes* (facteurs héréditaires). Si l'on parle de l'art de la vie, tout le monde pense

1. Voir le chapitre final « Spiritualité » de notre *Psychanalyse de l'Amérique*.

de suite ou bien à l'art de la dissimulation et de la fausse apparence, ou bien à la culture de la vie au sens de la *Bildung* Goethéenne, laquelle présuppose, pour jouer un rôle vital, une existence aisée qu'on désire rendre plus pleine d'agrément encore. Et au fond, tout le monde soupçonne dans l'artiste de la vie une espèce d'escamoteur, un homme peu sérieux qui grâce à ses talents particuliers ou d'autres contingences favorables sait non seulement sauver les apparences, mais se sauver lui-même dans les apparences. Aux époques d'une conscience intellectuelle moins éveillée et où l'espace et le temps infranchissables rendaient possible à chacun une vie dans un petit cercle clos — que sur son plan exclusif la vie de cour ne faisait qu'exalter — la non-compréhension et la fausse désignation ne faisaient relativement que peu de mal. Car ces conditions même rendaient difficile une emprise exagérée de l'artifice sur l'expérience vitale. Aussi longtemps que l'irrationnel prédomine, l'interprétation, dont la source est toujours rationnelle, ne joue pas de grand rôle vital. Aujourd'hui où tout le monde pense et où la conquête de l'espace et du temps réduit à l'impuissance la sage tradition des petits cercles clos, toute, absolument toute amélioration possible de la condition humaine dépend de la claire compréhension. Et non seulement une amélioration, mais le simple maintien d'un état tolérable en dépend : car il n'y a point de doute que partout où n'existe pas un état d'âme et d'esprit qui permet de dominer et de façonner une matière d'expérience beaucoup plus vaste que celle qui s'est jamais offerte à nos ancêtres, l'infélicité et non pas la félicité humaine augmente en raison directe du soi-disant progrès, c'est-à-dire de l'éveil de la conscience, de l'accessibilité du savoir et

de l'élargissement du rayon d'action possible. Que le savoir et la science par eux-mêmes ne constituent pas un remède, est d'ores et déjà prouvé.

Posons donc le problème de l'Art de la Vie dans toute sa profondeur et dans toute sa généralité. A cette fin, nous ne saurions mieux faire que de commencer par poser cette question : qui sont les véritables heureux et bienheureux parmi les hommes? La réponse ne fait point de doute. Ce sont ceux qui ont vaincu, maîtrisé et dominé de l'intérieur des conditions extérieures sinon très dures, du moins très difficiles. Le prototype du bienheureux sur terre, c'est le Saint. Il n'y en a jamais eu, qui n'aient eu à vaincre en soi une nature qu'ils jugeaient profondément insuffisante, qui n'aient rencontré de très grandes difficultés extérieures, qui n'aient consenti au sacrifice de biens qui leur tenaient à cœur, et qui toute leur vie durant n'aient discipliné et rediscipliné leur nature inférieure. Le désintéressement matériel du Saint, qu'il ait au reste été volontairement pauvre et ascète ou non, fut toujours le résultat d'une mutation sinon due à son propre effort, du moins provoquée par lui. Jamais ces êtres qui naquirent angéliques, et il y en a davantage qu'on ne le croit, ne sont devenus des grands Saints. C'est que la sainteté revient, sous une forme spéciale, qui est peut-être la plus propice à la réalisation de l'Esprit suprême, à la spiritualisation complète de la vie. Or il n'y a jamais eu de saint authentique qui n'ait pas été radieux de joie; beaucoup l'ont été au milieu des pires tortures. C'est que la joie est l'émotion propre à la vie complètement spiritualisée, comme la peur et la faim et le souci¹ et la tris-

1. Ces brèves indications — qui correspondent à des exposés complets contenus dans les *Méditations Sudaméricaines* — démontrent à elles seules, à quel point est superficielle,

tesse sont les émotions propres à la vie de gana ou à une vie centrée sur elle. Or la vie d'un Saint, considérée à partir de la nature — qu'est-elle sinon un chef-d'œuvre d'art? Dans le cas du Saint, aucune manifestation vitale qui puisse compter pour la conscience morale n'est abandonnée à ses penchants naturels; tout mouvement est régi par un principe spirituel qui pénètre tout, comme l'inspiration du poète pénètre l'amas des vocables pour en coordonner quelques-uns d'après un rythme préconçu.

Après le Saint, l'homme le plus heureux de ce monde est le héros. Son exemple est plus instructif encore que le premier, car l'héroïsme implique presque toujours une tragédie, de sorte qu'ici la question d'un bonheur banal à atteindre se pose moins que partout ailleurs. Avec un sûr instinct, toutes les jeunes âmes bien nées envient le héros et envient jusqu'à sa mort précoce : c'est qu'elles sentent que la joie que donnent l'absolue affirmation de soi du héros et son *non liquet* vis-à-vis de toute circonstance extérieure, vaut des millions de fois mieux que toute bonne fortune et tout succès. Ici entre en jeu cette loi que nous avons signalée en étudiant le problème du conflit des générations : cette loi d'après laquelle c'est la *non-adaptation* et non pas l'adaptation qui conditionne en premier lieu tout progrès vital. Seulement, elle s'applique ici sur un plan supérieur. C'est l'esprit pur, dans ces deux aspects primordiaux du Courage et de la Foi, qui prend corps dans le héros; en comptant tout naturellement avec sa propre mort et en jouant sa vie, le héros affirme son identité personnelle à

voire même futile cette philosophie de Heidegger, tant célébrée par ses collègues de caste, qui statue l'angoisse, *die Sorge*, comme attribut primaire de l'Être!

un degré supérieur et se montre mû par l'esprit seul plus manifestement que le Saint lui-même, dont le mode de vie conciliant a facilement un faux-air de compromis. D'où l'effet euphorique et enthousiasmant de tout effort héroïque, qu'il mène ou non à un succès extérieur. Une joie incommensurable vit en celui qui a vaincu la Peur Originelle et la Faim Originelle et dont toutes les énergies telluriques, même sur le plan de la vie terrestre et même à la poursuite de buts terrestres, servent le Sens qu'affirme l'esprit autonome. Et cette joie rayonne si bien au dehors, qu'elle rend souvent des milliers d'hommes capables sinon d'un héroïsme analogue, au moins d'un enthousiasme qui leur fait oublier peur et faim et produit les mêmes effets. Ici, le haut fait accompli témoigne d'une vertu quasi miraculeuse. C'est que l'œuvre matérialise jusqu'à un certain point l'élan purement spirituel en soi; elle « fixe » un phénomène du Devenir naturel comme étape du processus de l'irruption de l'Esprit, ce qui transfigure ce phénomène et crée un plan d'esprit matérialisé qui désormais, pour le héros lui-même comme pour ceux qu'il éleva à lui, constitue le point de départ. Après le haut fait accompli, le héros n'est plus le même qu'il fût; il s'est re-créé lui-même. Il est fils de son œuvre au même sens, qu'on peut être fils spirituel d'un saint. Or cette possibilité de vaincre de l'intérieur tout ce qui paraît destin extérieur inéluctable donne une joie véritablement ineffable. Celui qui la ressent, ne remarque même plus l'adversité extérieure : il n'y voit que le moyen indispensable pour achever ses fins spirituelles. Un tel héroïsme, naturellement, fait école. *L'imitatio Christi* n'a été la raison d'être du progrès que de relativement très peu d'humains. L'émulation du Héros, par contre, est sans doute le motif le plus

puissant et le plus généralement agissant à la fois qui durant toute l'histoire a aidé l'homme à s'élever au-dessus de sa nature élémentaire. Mais cette immense force d'attraction qu'exerce l'héroïsme n'est pas due le moins du monde à ses causes sur lesquelles insiste tant notre tradition stoïco-chrétienne : la supériorité du devoir sur le vouloir, l'impératif de l'abnégation, l'obligation du sacrifice, etc... : elle est due à l'immense joie qu'il donne et qu'il inspire.

Cette matérialisation de l'esprit que crée l'œuvre accomplie trouve son expression prototypique dans l'art proprement dit. Car lorsqu'on parle d'art, on pense en premier lieu à l'œuvre et non pas à l'artiste. Dans le cas de l'art il saute aux yeux — chose qui est tout aussi vraie de l'action héroïque et de la vie sainte, mais qui faute de matérialisation statique et permanente échappe facilement à l'attention — que le plan de l'Esprit matérialisé est un plan d'être et d'existence spécial, *autre* que celui de la vie immédiate. S'il s'agit d'art oratoire, de philosophie, de polarisation d'hommes vivants ou d'action spermatique par moyen du Verbe, la matérialisation n'est pas aussi manifeste qu'en peinture et en sculpture; mais il suffit d'un instant de réflexion pour se rendre compte que le plan d'existence des arts moins palpables n'est pas pour cela moins tangible et moins défini que celui de la musique. Dans tous ces cas il s'agit d'un plan *autre* que celui des données immédiates de la vie, plan particulier dont la raison d'être est l'esprit créateur. A ce point de nos réflexions il suffit de condenser en peu de mots le « déjà compris » pour prouver en première instance la justesse de l'affirmation contenue dans le titre de cet essai : la vie est un art. La sainteté, l'héroïsme et la réalisation de l'inspiration artiste

signifient de toute évidence une supériorité de la nature au même sens formel général. Et c'est à cause de cela qu'au même sens ils créent la joie. Inutile d'insister sur la joie que donne à l'artiste son travail, si pénible qu'il soit comme labeur, et sur la béatitude qu'inspire à l'âme sensible la contemplation d'une grande œuvre d'art : à commencer par Platon, la plupart des maîtres de la pensée occidentale les ont constatés. Schopenhauer et à sa suite Richard Wagner sont allés jusqu'à affirmer que le salut au sens religieux est dans l'art au sens courant et spécialisé du terme. En cela, ils se sont trompés. Mais il est vrai que ce qu'on veut dire au fond des fonds en parlant de salut au sens religieux, fait le fond de l'art proprement dit également. Mais il y a aussi la même chose au fond du prestige de l'héroïsme. Partout il s'agit d'une victoire sur la vie de gain par l'esprit. Or, techniquement parlant, toute supériorité de la nature élémentaire revient à l'élévation de la vie humaine sur le plan d'un art.

Nous pouvons entrer maintenant, sans autre préparation, *in medias res*. Nous avons déjà dit, en comparant l'infélicité humaine à l'équilibre parfait avec son monde ambiant dans lequel vit l'animal, mais sans insister alors sur cette idée, que l'artiste seul parmi les hommes est capable d'atteindre un degré analogue de perfection. Ceci est vrai à la lettre, et pour les raisons suivantes. Le centre et la base vitale véritable de l'homme est non pas sa vie tellurique, mais l'esprit. C'est pourquoi il ne peut connaître de satisfaction complète, une satisfaction qui représenterait un état plus positif que celui de la satiété consécutive à l'apaisement des désirs, que sous forme de *Joie*. Et il n'y a de joie

que spirituelle ¹. Lorsque les romanciers parlent de la « chair en joie » ils méconnaissent le sens de ce qu'ils disent. Et cela est vrai également de ces femmes qui appellent bonheur toute expérience bienfaisante. Il y a des différences qualitatives tranchées et irréductibles entre satisfaction, plaisir, jouissance, félicité, bonheur et joie. Maintenant, l'homme, depuis toujours sans doute, a l'habitude d'employer le terme « bonheur » comme dénominateur commun pour tous ces états d'âme et on ne peut lui en faire un reproche, parce que ce terme embrasse effectivement, parmi tous ceux dont on peut user, le plus grand nombre de nuances à la fois. Seulement, quand il s'agit de connaissance, il faut savoir ce que l'on dit et ce que l'on veut dire. S'il est vrai que l'homme préfère sur tous les plans ce qui lui fait du bien à ce qui lui fait mal, il n'est pas vrai du tout que le sens ultime de la vie consisterait pour lui dans la recherche du bonheur dans un sens vague quelconque, pour ne rien dire du bonheur banal. Cette dernière thèse est tellement facile à réfuter qu'on aurait bien plutôt le droit d'affirmer que l'homme aspire à la souffrance, car c'est bien cette dernière plutôt que la satisfaction qui donne de l'intensité à la vie. Néanmoins, ceux qui nient que le bonheur constitue une fin, se trompent également; il faut toujours prendre plus au sérieux les mots que les théories. L'homme aspire effectivement au bonheur, *mais il le fait pour autant que bonheur veut dire plénitude*. Eh bien, c'est précisément la plénitude que sous-entend le mot bonheur, s'il veut tout embrasser sans rien trop préciser. Mais la plénitude n'est accessible à l'homme que du moment que tout le champ de sa conscience

1. Voir l'exposé complet de cette vérité dans le chapitre « Tristesse » de nos *Méditations Sudaméricaines*.

est imprégné par l'Esprit. Alors, le seul bonheur auquel aspire l'homme au fond est d'ordre spirituel. Et si maintenant nous faisons la différence entre joie et bonheur, en ramenant les deux à des prototypes, nous arrivons à dire : le prototype de la joie doit être cherché dans celle de l'enfant qui joue, car le plan propre de l'esprit est, jugé du point de vue de la terre, celui du jeu; tandis que le prototype du bonheur est le sentiment qu'évoque la conscience d'une vocation ou mission qu'on remplit bien, qu'on joue le rôle qui correspond à l'être, en deux mots, que la vie a un sens et qu'on remplit celui-ci.¹ Tout bonheur est lié à la sensation de plénitude; or celui-ci chez l'homme n'existe qu'en vertu du sens de la vie réalisé. Maintenant, si ce sens se réalisait tout seul dans la vie, la question de la nécessité d'un art de la vie ne se poserait pas. Mais il ne se réalise jamais tout seul. C'est que non seulement il existe un dualisme initial en ce sens que l'esprit et la vie tellurique sont originellement régis par des normes différentes, qui n'ont pas de dénominateur commun : l'homme est un être extraordinairement complexe, un véritable microcosme. Il est le résultat de la coexistence, dans un seul champ de forces vitales, d'éléments d'ordre minéral, végétal, animal (des deux genres sang froid et sang chaud), d'ordre sensitif, émotionnel, intellectuel, spirituel, pour n'en énumérer que les principaux et les plus facilement définissables. Et ces éléments ne se trouvent pas chez l'homme en harmonie préétablie comme les éléments divers de l'animal, mais en état de tension et de conflit. Cette tension et ce conflit sont les raisons d'être de toute problématique, en particulier de la possibilité d'une éthique — les raisons

1. Voir pour tout détail le chapitre « *Divina Commedia* » de nos *Méditations Sudaméricaines*.

d'être des faits de l'erreur, de la tristesse, de la peine de l'âme; de la chute, de la faute possible, des mythes ou théories du péché, enfin de la rédemption et du salut. La caractéristique différentielle de la condition humaine est précisément que la meilleure solution du problème de la vie sur un plan particulier n'implique *pas* une solution sur d'autres. Une fin tellurique ne coïncide jamais ou presque jamais avec une fin spirituelle, et vice versa; le succès extérieur ne prouve jamais qu'un homme ait raison ou soit dans le vrai au sens spirituel; le progrès intellectuel et technique ne préjuge rien de l'ascension morale ou spirituelle. Il n'est pas dans l'ordre des choses que la vertu soit récompensée, ni que l'homme de génie joue un grand rôle, car l'âne, pour ne rien dire du ver de terre, est beaucoup mieux adapté à l'ordre tellurique que lui. Il est impossible de ne pas vivre aux dépens et au détriment d'autrui, impossible de ne pas se montrer ingrat.

Cet état de tension et de conflit étant l'état originel de la condition humaine, le fait de ne pas l'accepter comme base ne prouve que l'une de ces deux choses ou bien les deux à la fois : un esprit faux ou la lâcheté morale. Et ce sont bien ces deux qualités qui sont à la base de tout progressisme optimiste qui croit à une évolution naturelle vers le mieux, de tout idéalisme qui croit à l'abolition de Mal, et surtout de toutes ces théories irréalisantes et escamoteuses dont les plus ignobles ont pour prototype la *Christian Science*. La vie proprement humaine commence — ou devrait commencer — par la claire compréhension de l'état de faits, par l'acceptation du Destin tel qu'il est et par le consentement aux sacrifices que par sa seule existence il impose. C'est parce qu'il en est ainsi que l'humanité

antique, aux yeux de laquelle *l'amor fati* signifiait pour tout homme libre l'impératif qui primait tout, paraît tellement plus noble et plus digne que l'humanité chrétienne et surtout l'humanité post-chrétienne.

Mais d'autre part, *l'amor fati* ne saurait être le dernier mot. Car l'obéissance à cet impératif ne contient point de motif de *supération* du Destin. Or cette supération devient possible du moment qu'on considère les données immédiates de la vie comme matière première dans le même sens que le marbre est une matière première pour le sculpteur. La liberté et la souveraineté humaine ne se manifestent pleinement que là où elles ne se bornent pas à accepter l'existence telle qu'elle est, mais où elles adoptent vis-à-vis de tout, absolument tout, une attitude créative, c'est-à-dire artiste. Et si maintenant nous reportons notre regard sur cet inventaire de la nature et de la vie humaine dont nous avons donné une évaluation sommaire, nous apercevons qu'en effet la solution du problème que pose la vie à l'Esprit est *impossible* sur un plan autre que celui de l'art de la vie. Elle est impossible non seulement parce que dans son tréfonds et dans son essence l'homme *est* ce même esprit dont les lois ne régissent pas la vie tellurique originelle, mais surtout à cause de l'extrême complication que présente cette matière première qu'est la condition humaine originelle dans sa totalité. L'artiste seul peut coordonner et harmoniser ce qui originellement n'est ni coordonné ni en harmonie. Et l'artiste seul peut ramener à l'Esprit, centre vital de l'homme, ce qui originellement n'y participe pas. A ce point il saute aux yeux également, pourquoi l'âge scientifique n'a pas résolu mieux que les âges précédents le problème de l'existence et de la coexis-

tence humaine, mais au contraire plus mal : la science ne coordonne ni n'harmonise, elle ne transfigure et ne spiritualise pas; bien au contraire, sa tendance est de pousser jusqu'au bout tout mouvement unilatéral, et ceci mène inévitablement, puisque toutes les fins directes de la science sont d'ordre analytique et non pas synthétique, à la destruction de toute harmonie préexistante. Ce n'est qu'au service de l'art que la science peut de façon absolue constituer un bien.

COMME nous ne pouvons et ne voulons tracer ici que les grands contours des problèmes, nous ne chercherons pas à être complets; nous procéderons par illustration plutôt que par argumentation, et nous choisirons parmi toutes les illustrations possibles de l'art de la vie celles qui, selon toute probabilité, frapperont le plus l'attention et l'imagination et qui suggéreront de la sorte au lecteur de compléter par sa propre pensée ce que nous n'avons qu'esquissé. L'illustration la plus frappante du fait que l'art seul peut parfaire la vie humaine est fournie par l'Etat et par sa personnification, le grand homme d'état. Toutes les grandes religions dépeignent leur Dieu suprême à l'image d'un roi. C'est qu'il est impossible de coordonner toute la complexité du Devenir et de la gouverner autrement que d'en haut et à partir de cette grande distance intérieure qui caractérise le roi. Le souverain de l'Univers veut par définition maintenir en état de coopération positive tous les êtres qu'il a créés et avec lesquels il compte désormais, à l'unique exception de ceux qui menacent l'ordre général. Par conséquent, il ne donne sa préférence à aucun programme unilatéral, à aucune tendance exclusive, à aucune créature spéciale, à aucun état et à aucune

profession; il use de tous les moyens existants pour arriver à ses fins. Cette même position spéciale explique la pratique de tout chef d'état qui a mérité ce nom de compter tous les éléments qui lui sont subordonnés *tels qu'ils sont*. Vu que ces éléments appartiennent à de nombreux plans différents dont les normes sont souvent incompatibles, force est à l'homme d'état de profiter de toutes ces normes, qu'on puisse ou non les ramener à un dénominateur commun; il ne peut se borner à reconnaître celles qui correspondent aux idéals de l'esprit. Un grand homme d'état doit donc aussi savoir tuer au bon moment, contraindre, violenter, emprisonner, confisquer, exiler, ruiner, tromper, mentir; s'il ne tient compte que des postulats et des besoins de la culture et de la liberté, il ne gouvernera jamais pour le bien du peuple, car la gana ne réagit qu'à des influences non-spirituelles, et souvent c'est l'observance des normes propres aux bas-fonds qui à la longue profite le plus à la vie de l'esprit. C'est en ce sens et en ce sens seulement que l'homme d'état est aussi un politicien. La politique en tant que telle ne s'applique qu'à la partie tellurique abyssale de l'être humain;¹ aussi le politicien fut-il et sera-t-il toujours le type d'homme le plus louche moralement qu'il y ait. L'homme d'état par nécessité profite de l'existence de ce type, comme il emploie aussi des bourreaux. Et c'est à cause précisément de la bassesse du type du politicien qu'il doit lui-même connaître ce métier et même souvent l'exercer personnellement, car s'il l'ignore ou s'il s'en désintéresse, la bassesse en tant que telle l'emportera trop facilement; on l'a bien vu à l'époque

1. Voir l'exposé complet de cette thèse dans les chapitres « *Peur Originelle* » et « *Gana* » des *Méditations Sudaméricaines* et le chapitre « *Propriété* » de la *Vie intime*.

libérale, laquelle en théorie méconnaissait le sens propre de la politique, où les états par respect de la liberté individuelle cultivaient leur propre faiblesse et où les idéalistes qui étaient à leurs têtes ont permis à une malhonnêteté générale sans exemple même à l'époque des pires tyrans, d'éclorre et de s'étendre. Mais en soi l'homme d'état est aussi peu identique au politicien, que le peintre au chimiste ou au marchand de couleurs.

Or si un Etat ne peut être maintenu en forme et mené au progrès que d'après la méthode indiquée, alors il est faux évidemment qu'il soit un organisme comme le sont peut-être les groupements des abeilles et des fourmis, et comme le sont jusqu'à un certain point les familles, les classes et les peuples. Alors l'Etat est une véritable œuvre d'art, ou il n'est pas, et l'homme d'état est un véritable artiste, ou il n'est pas un homme d'état. Or si l'humanité s'est toujours représenté le Dieu Créateur d'après l'image du roi, c'est que l'art de l'homme d'état est le plus *difficile* de tous. Aussi n'est-il que naturel qu'il y ait eu tellement moins de grands et même de véritables hommes d'état, que de poètes, de musiciens, de peintres et de philosophes. Pour la même raison il n'est que naturel qu'il n'y ait eu dans l'histoire que par exception des états dignes de ce nom, et qu'il y ait eu non pas progrès mais décadence de l'état durant l'ère scientifique qui ne reconnaissait aucune synthèse traditionnelle comme dernière donnée et qui n'aspirait elle-même à aucune synthèse embrassant l'ensemble de la vie. Pour la même raison, enfin, il est naturel qu'aucune théorie de l'état le meilleur possible ne se soit jamais montrée viable. L'Etat étant une œuvre d'art, née de la subordination d'éléments naturels, qui pour eux-mêmes demeurent ce qu'ils furent, à un

« sens » d'ordre spirituel, la question de la forme qui serait la meilleure au sens absolu se pose aussi peu qu'elle se pose en peinture : il ne peut être question que de *styles* différents, plus ou moins grands en eux-mêmes et plus ou moins appropriés à telle matière première; on ne peut exprimer exactement la même chose en marbre et en bronze, ni incarner les mêmes valeurs aussi bien à la Rembrandt qu'à la Rubens. La valeur intrinsèque d'une forme d'Etat ne peut donc jamais être jugée *in abstracto*, mais uniquement par rapport au style donné et à la matière première maîtrisée. D'où la fausseté de presque toutes les théories politiques qui ont joué un rôle pratique, et en particulier de celle de Bentham, d'après laquelle le bonheur le plus grand du plus grand nombre, conçu d'après le préjugé progressiste, constituerait la fin de tout gouvernement. La question est faussement posée; car l'obtention du bonheur, état purement subjectif, dépend en tout état de cause des contingences concrètes données. Pour cette raison seule, il n'est que naturel que l'Etat matérialiste du XIX^e siècle ait créé ou laissé naître plus d'infélicité que tout Etat précédent. Mais la raison la plus profonde de ce que nous venons d'expliquer est la suivante — et son examen nous permettra de rattacher nos réflexions sur l'Etat à celles qui avaient trait à l'héroïsme et à la sainteté. La joie et partant le bonheur réel étant toujours des attributs de l'esprit, seul un Etat qui est inspiré par l'esprit, qui incarne avant tout un esprit et qui ramène tout à des valeurs spirituelles, peut rendre heureux ses sujets. D'où l'enthousiasme qui règne à un si haut degré en Italie, dans l'Allemagne nationale-socialiste et même en Russie bolchévique, mais qu'on ne rencontre jamais, à l'endroit de l'état, dans les pays

libéraux. C'est que l'œuvre d'art qu'est en soi un Etat exalte les forces de ses citoyens; dans son for intérieur tout individu qui a le sens de la communauté politique préfère même un tyran qui est un artiste à un idéaliste qui ne l'est pas. Au reste, la qualité propre d'un Etat dépend, comme dans le cas de toute œuvre d'art, du degré de fusion obtenu entre forme et matière, surface et fond, intention et exécution. Si les hommes individuels sont des hommes libres essentiellement, alors évidemment seul un style tenant compte en premier lieu de la liberté et de la dignité de l'individu réalisera la fusion en question. Il en sera autrement si les hommes sont primitifs et bruts ou démoralisés. Ces vérités contredisent, évidemment, bien des idéals particuliers qui ne sont pas faux mais vrais *in abstracto*, et c'est le pressentiment du destin inéluctable que représente tout Etat conçu comme il doit l'être, dès qu'il existe et qu'il a démontré sa correspondance avec l'état du peuple, qui fait incliner tant d'idéalistes vers l'anarchisme. Néanmoins, une expérience multimillénaire prouve sans équivoque et sans erreur possible qu'un peuple n'est véritablement en forme que si tous ses éléments et toutes ses forces se trouvent coordonnés et dirigés par l'esprit d'un Etat fort. Et il le faut non seulement pour le développement optimum de la collectivité, mais aussi pour celui de l'individu et pour son bonheur. Une collectivité qui n'est pas en forme n'offre qu'à l'aventurier bien doué les meilleures conditions d'épanouissement. Aussi toutes les grandes époques culturelles ont-elles été inaugurées par des maîtres de l'art étatique. C'est que la vie ne peut être rendue belle et bonne et heureuse que sur le plan de l'art. Et l'art qui se rapporte à la vie collective des peuples, c'est l'art de l'homme

d'Etat. Il n'y en a pas d'autre; il est irremplaçable et indispensable.

L'Etat appartient donc bien à l'ordre de l'esprit, bien qu'en un sens autre que ne le postule le fascisme. Il est absolument faux que politique et économie en tant que telles soient en rapport direct avec la morale et « par conséquent » avec l'esprit; la morale, comprise au sens où elle peut intéresser l'homme d'Etat, nous l'avons démontré dans notre *Vie Intime*, appartient, elle aussi, à l'ordre tellurique. En revanche, il est vrai que c'est l'Etat seul, et non pas le peuple en tant que donnée empirique, qui rattache la vie économique et politique à l'Esprit. Mais si le peuple n'est jamais représentatif de l'Esprit, la *nation*, elle, peut l'être. Opposons l'une à l'autre les vues de deux grands esprits sur ce sujet. Grillparzer a dit que le chemin menait de l'humanité, en passant par la nationalité, à la bestialité. Dostoïewsky, par contre, que la nationalité à laquelle il appartient était pour chacun le chemin qui le mène à Dieu. Grillparzer a raison pour tout nationalisme zoologiste, mais c'est Dostoïewsky qui indique dans un langage particulièrement impressionnant ce que peut être la nation comme entité spirituelle; il a généralisé d'une manière fort heureuse l'idée que, depuis Moïse, les Hébreux ont cultivée sur la race et qui, il faut bien l'admettre, a fait ses preuves : que ce n'est pas la race en elle-même qui incarne une valeur, mais la race en tant que véhicule postulé pour un certain esprit, sur lequel repose tout l'accent d'importance. Dans le cadre de nos présentes réflexions, on ne saurait mieux faire, à ce qu'il me semble, que d'exprimer l'état de faits comme suit : Nous avons montré précédemment que la culture, la vraie, n'est autre chose qu'un *style*. Exac-

tement de même la nation est d'ordre spirituel par autant qu'elle incarne un style; comme simple phénomène zoologique, elle n'a aucune valeur spirituelle. Mais en dernière analyse, culture et nation sont des conceptions non seulement limitrophes mais corrélatives; elles se rapportent à des aspects différents de la même chose. Dans les deux cas, c'est la forme au sens aristotélicien qui constitue l'être véritable. D'où ce fait que les nations en tant que telles n'ont jamais été créées par des hommes d'Etat, mais par des poètes. D'où l'importance suprême de la langue pour la conscience nationale. D'où la rareté du phénomène d'une nation et, parmi celles qui ont existé, l'immense écart entre leurs forces d'attraction réciproques. Ne devient une nation que le peuple qui atteint un style spirituel personnel, et l'immense majorité ne l'atteint jamais; la simple particularité ethnologique ne signifie pas plus que la spécificité zoologique. Quant à la différence de prestige — sa raison d'être est la même que celle pour laquelle un Rembrandt est plus recherché qu'un Kokoschka.

Mais ce que nous avons défini comme l'essence de la nation explique surtout aussi la nécessité de ces frontières que tant d'esprits généreux du reste veulent abolir; elle explique finalement, dans quel sens la nation peut incarner un idéal. Il faut des frontières entre les nations et partant entre les cultures pour la raison fort simple mais décisive, que Nation et Culture dépendent pour leur existence d'une forme achevée et que toute forme implique des limites; elle implique l'exclusion volontaire de ce qui n'entre pas en elle ou de ce qu'elle ne réussit pas à se subordonner. La vie sous forme d'Etat étant la seule manière possible de spiritualiser la vie collective, et l'Etat étant dans son essence

une œuvre d'art, l'idéal d'une Internationale qui aurait une valeur culturelle et spirituelle est aussi absurde que le serait celui d'un style de peinture dans lequel entreraient en s'effaçant les styles de Raphaël, de Rembrandt, de Dürer, de Rubens et de Monet à la fois. Et pour ce qui est de la tension entre les différentes nations, elle n'est pas néfaste mais au contraire salutaire; elle a toutes les vertus inhérentes à la polarisation; même la tension excessive qui éclate et se manifeste sous forme de guerre est préférable, aussi bien pour l'auto-réalisation de chacun des partis opposés qu'en vue d'une synthèse supérieure possible, au compromis qui efface les différences. Au reste, la tension internationale n'est que l'extension au champ de force unitaire que représente de plus en plus l'humanité, de la tension entre les parties intégrantes qui caractérise toute œuvre d'art. Songeons de nouveau ici, à titre d'exemple, à ce qui a été dit sur le conflit des générations et sur la concentration. Plus intense est la tension, et mieux les partis en conflit se réalisent et se développent eux-mêmes. Plus un Français, un Allemand, un Chinois s'approfondit en se concentrant, et plus il devient national. Mais il ne le devient pas aux dépens de son universalité — tout au contraire : l'Unique dans ce processus devient de plus en plus l'exposant de l'Universel. C'est donc parce que les états et les nations ont leur « lieu » sur le plan de l'art, et non pas par animalité ou par manque de développement, que les frontières sont en principe infranchissables.

Enfin, l'idéal que peut incarner la nation et qu'elle incarne de nos jours avec une intensité probablement inédite a toute sa raison d'être dans ce fait qu'Etat, Nation et Culture ont leur « lieu » sur le plan de l'art et non pas sur celui de la nature. Il

est psychologiquement impossible à l'homme d'idéaliser ce qui est d'ordre tellurique; s'il *semble* le faire, c'est que la matière lui symbolise l'esprit. Mais la nation en tant qu'œuvre d'art parachève en effet toute la spiritualisation dont est susceptible la matière première qu'est une collectivité humaine déterminée. Et vu que chacun dans ses couches plus superficielles participe en premier lieu de la collectivité qui lui préexiste, et qu'il ne devient progressivement individuel, personnel et enfin unique que dans la mesure où il s'intériorise et s'approfondit, il faut reconnaître comme littéralement vrai ce qu'avance Dostoïewsky quand il dit que sa nation est pour chacun le chemin qui le mène à Dieu. Ce n'est pas sans raison que tous les Dieux ont commencé leur carrière comme Dieux nationaux. Cela a le même sens général que cette théorie de Platon d'après laquelle il faut commencer par aimer un beau corps et puis en aimer d'autres et toujours d'autres : par cette voie seule on arriverait à la fin à réaliser l'idée même de la Beauté. Le nationalisme extrême est, évidemment, représentatif d'un état primitif. Mais en tant que tel il participe infiniment plus à l'Esprit que tout internationalisme même le plus sublime; je dis infiniment plus, parce que ce dernier n'y participe pas du tout. Les frontières qui correspondent au niveau d'un homme supérieur ne sont évidemment pas des limites matérielles mais spirituelles; ce sont pour ainsi dire des contours de style. Mais ces frontières spirituelles coïncident toujours à la surface avec une nation ou une culture déterminée; là où il paraît y avoir exception à cette règle, il s'agit d'une nation ou d'une culture encore à naître, anticipée par des individus du type prophétique.

Poursuivons encore un peu plus loin la pensée

de Dostoïewsky. Si la Nation et la Culture appartiennent au plan de l'art, s'il en est de même de la vie héroïque et de la vie sainte, alors la Religion, elle aussi, est, techniquement parlant, un art; non pas, bien entendu, en tant que révélation de la vérité, mais comme pratique. En effet, à quoi se ramène donc la religion sinon à l'art de coordonner la vie humaine à la vie Divine? D'où cet art du culte, qui fut sans doute partout le premier-né des arts; d'où l'origine religieuse de presque tous, sinon tous parmi eux; d'où ce faux air d'Etat qu'assume la religion lorsqu'elle se matérialise dans une Eglise, ou ce faux air de nation lorsque c'est la religion qui constitue le ciment entre les différents groupes et groupements, comme cela a été le cas en Grèce antique, mais aussi dans le monde islamique. N'insistons pas davantage sur ce sujet particulier et particulièrement délicat. D'ores et déjà il doit être clair que toutes les plus hautes expressions et manifestations de la vie proprement humaine de l'homme et de l'humanité ont leur « lieu » non pas sur le plan de la vie naturelle, mais sur celui de l'art¹.

1935.

1. Afin que le mouvement de la pensée de cet essai se termine sur sa principale force et dans son principal élan, nous arrêtons ici la version écrite de ce qui fut exposé de vive-voix à Barcelona. Là, nous appliquâmes à la fin les notions générales acquises aux problèmes de la vie intime. Mais comme mes amis insistent pour que ces applications ne soient pas entièrement perdues, nous en donnons dans cette note un résumé succinct. — Nous avons déjà dit le nécessaire au début de cet essai à ce sujet, que toute vie et toute manifestation vitale qui revient à un abandon à la pente naturelle de la gana est malheureuse, imparfaite et finit mal. Il ne nous reste donc qu'à compléter nos constatations d'alors dans le sens positif. Puisque personne ne peut changer sa nature originelle, ni supprimer sa complexité contradictoire, un impératif élémentaire de l'art de la vie

commande la non-condamnation; c'est sur celui-ci qu'a tant insisté Jésus-Christ dans le cas du prochain. Mais plus importante encore est la générosité vis-à-vis de soi-même, ne serait-ce que pour cette raison que l'inconscient ne connaît pas de cloisons étanches entre le moi et le toi, de sorte que l'attitude envers soi-même est symptomatique dans chaque cas pour l'attitude réelle vis-à-vis de tout le monde. Or chacun inclinait naturellement à critiquer, à condamner et à mesurer ses exigences d'après le degré où un idéal en réalité inaccessible est censé avoir été atteint, il faut faire un effort sur soi-même et cultiver ce qu'on a reconnu comme juste et désirable, pour le réaliser dans sa vie. C'est une des plus odieuses « ruses de la raison », comme les appelait Kant; que de travestir en idéalisme le manque de générosité; car le mobile profond d'un tel travestissement est toujours le désir d'amoindrir, d'avilir, ou ce que les Allemands appellent la *Schadenfreude*. Ici, s'il veut arriver à la plénitude possible de sa vie, qui dépend toujours d'une inclusion et non pas d'une exclusion maxima, l'homme normal doit discipliner sans trêve ses instincts originels. — Mais si la générosité vis-à-vis de soi-même est le premier impératif qui est à la base de la vie comprise comme art, non moins important est celui qui commande la générosité vis-à-vis du Destin Originel. Il est aussi impossible de changer celui-ci que de changer de personnalité. Nous avons déjà parlé de deux attitudes positives possibles vis-à-vis de ce Destin : celle du Saint et celle du Héros. Si le premier sacrifice d'emblée et de grand cœur toute aspiration naturelle sur l'autel de sa nostalgie de l'au-delà, le second accepte son destin, sans le discuter, sans se plaindre, pour affirmer d'autant plus vis-à-vis de lui son identité spirituelle. Mais bien peu d'humains sont capables d'héroïsme et de sainteté. En revanche, tout homme dans lequel l'esprit domine tant soit peu est capable d'apprendre à se donner à son destin, poitrine découverte, en renonçant à toute mesquinerie, à toute plainte contre ce qui ne peut être changé et d'ouvrir ainsi son âme à toutes les influences qui peuvent évoquer et aguerrir les forces vitales. C'est là le moyen le plus sûr de supporter son destin, si dur ou si tragique soit-il. Il existe une antique légende d'après laquelle un homme affligé d'une vie très dure se plaignit au Seigneur de ce que la croix qu'il avait à porter était un fardeau trop lourd pour lui. Bien, mon fils, lui répliqua Celui-ci, je te montrerai toutes les croix qui existent; choisis celle qui te conviendra le mieux. Alors, après de longues et minutieuses recherches, le suppliant choisit parmi les milliards la croix qui lui parut la plus légère : c'était celle-là même sous le poids de laquelle il avait gémi... Celui qui se donne, poitrine découverte, à tout son destin, a la plus grande chance de croître intérieurement, conformément à cette loi de la non-adaptation dont il a été précédemment traité; et la crois-

sance intérieure, qui est celle de l'être le plus profond de l'homme, est un bien tellement grand, que plus la conscience reflète cet être, plus la joie spirituelle compense l'adversité de la vie extérieure jusqu'au point de la rendre indifférente ou imperceptible. Mais surtout, celui qui se donne complètement à son destin, le fait sien, et tout ce que l'homme sent être personnellement et exclusivement sien, lui devient cher. Le destin naturel originel est tout à fait impersonnel. L'art de la vie consiste dans la conquête de ce destin naturel par l'esprit, de manière qu'il devienne destinée personnelle et uniquement cela. C'est la même méthode qu'observe le poète dramatique qui se plonge complètement dans tel thème de l'histoire : le résultat final d'un tel abandon est qu'il naît de lui un drame qui n'est que sien. Or une fois que le destin a été de la sorte conquis, il n'y a plus de destin extérieur. Désormais il fait corps avec l'homme même. C'est là la raison pour laquelle tous les humains supérieurs, mais d'autre part eux seulement, ont eu une destinée qui paraît leur avoir été taillée sur mesure. Nous avons distingué entre destin et destinée : en effet, le premier appartient à l'ordre de la nature, la seconde à celui de l'Esprit seulement. En conséquence, elle appartient au plan de l'art. Nous pouvons terminer cette suite particulière d'idées en constatant que c'est la destinée ainsi comprise, et non pas la vie naturelle, qui constitue le plan véritable de la vie humaine. Mais à ce plan-là personne ne s'est jamais élevé sans avoir vaincu et maîtrisé d'abord sa gana.

L'art de se donner sans réserve, art dont l'exercice pré-suppose toujours un grand courage est pour l'immense majorité des humains bien plus important que celui de dominer la vie, car le triomphe sur le destin n'est possible qu'à partir de son acceptation, laquelle répugne le plus à toute âme entachée de mesquinerie; la domination qui serait autre chose qu'une organisation purement extérieure, pré-suppose, elle, une initiative spirituelle que bien peu d'hommes possèdent au degré nécessaire; pour la plupart cette question ne se pose donc même pas en pratique. Mais l'art de se donner sans réserve est d'importance capitale pour cette raison aussi, que sa pratique est impossible sans la culture de l'attention. Or, l'homme étant par essence l'être ouvert à l'Univers tout entier, et non pas seulement, comme les animaux, à son milieu immédiat, il ne peut y avoir de plénitude de la vie proprement humaine sans que l'homme remarque tout ce qui lui est donné. Et il est donné tellement à quiconque sait voir et écouter et sentir, que la culture de l'attention seule suffit à conduire à une grande félicité. On le voit aujourd'hui dans le cas des observateurs exacts de la nature : ils sont presque tous plus heureux que la normale des gens. Aux grandes époques de la vie de société, tout le monde savait que sans culture de l'attention il n'y a pas de vie en commun sans des frictions qui à la

longue la rendent intolérable; aussi ces époques ont-elles cultivé en premier chez les jeunes l'attention sous l'aspect de la courtoisie. Mais vraiment *tout* bonheur sur terre dépend en premier lieu de l'attention. Comment veut-on être heureux dans le mariage qui nécessairement implique une large part de routine, si on ne remarque pas ces nuances qui produisent de si grandes différences? Mais ce n'est pas seulement sous cet aspect, c'est à tous égards que l'état du mariage offre, avec ses possibilités, ses défaillances et ses malheurs, l'illustration symbolique la plus instructive du fait que la vie intime, pour être heureuse, doit être considérée et pratiquée comme art. Nous avons dit le nécessaire sur ce qu'est le mariage, surtout aussi en ce sens qu'il s'agit ici d'un lien d'ordre spirituel, dans notre *Vie Intime*; nous n'y reviendrons pas ici; nous nous bornerons exclusivement à une brève considération de l'art que cet état postule et implique. Presque tous les mariages conclus sur la base d'un « coup de foudre » ou d'une autre impulsion unilatérale, finissent mal : il faut savoir *choisir* son partenaire. Mais si on aime, il faut *cultiver* son amour; abandonné à sa pente naturelle, il ne se détériore ou ne cesse que trop tôt; il se métamorphose en indifférence, dépit, dégoût ou haine. Pour que demeure durablement belle une vie basée sur une si grande intimité de deux êtres différents et jamais en tous points compatibles, il faut cultiver la *distance*; il faut cultiver, comme contrepoints à l'attention, à la communauté des expériences et des intérêts et à la connaissance intime que l'un a de l'autre, la discrétion, la non-attention, le silence gardé. Il ne faut précisément *pas* cultiver la jalousie, la chicane et l'indiscrétion comme le font malheureusement tant de couples. Si l'immense majorité des ménages d'être non obtus est malheureuse, c'est qu'elle n'a aucune idée de ce fait fondamental que toute vie proprement humaine se déroule sur le plan de l'art et qu'il ne s'agit pas d'artifice mais d'humanisation et partant de perfection, lorsqu'on s'élève au-dessus de la vie naturelle dans un sens autre que celui de la dissimulation et du mensonge originel. Car l'Esprit ne croît que sous le signe de la véracité, parce que la véracité ou la sincérité est l'expression primaire du courage moral et l'expression primordiale de l'esprit est le courage. Or la sincérité n'exclut jamais l'art qui peut exiger dans certaines circonstances le mensonge conscient envers d'autres. Mais elle exclut absolument le mensonge vis-à-vis de soi-même, le non-aveu de la vérité reconnue et partant cette dissimulation qui est le nerf vital de la plupart des conventions non ou mal comprises.

Désormais, il devrait être évident pourquoi dès notre *Journal de Voyage* nous avons affirmé sans trêve que le seul péché véritable contre l'Esprit Saint, c'est l'inertie. Car l'inertie, l'attribut primaire de la gana, empêche tout effort et par là toute spiritualisation. Mais d'autre part, là où existe

l'initiative spirituelle, il n'y a rien, absolument rien dans la vie que ne puisse être élevé sur le plan de l'art. Ceci s'applique même à la mort. Même de la mort est vrai ce que nous avons dit du destin, à savoir qu'il s'agit de faire sien ce qui est impersonnel à l'origine. Chacun doit mourir pour des raisons générales qui n'ont rien à voir avec son identité spirituelle. Mais l'homme peut conquérir sa propre mort. Il peut en faire le *finale* nécessaire de sa vie. S'il y réussit, la mort ne représente plus un contre-sens, mais le couronnement d'une vie. Il en fut ainsi dans le cas de Socrate, du Christ, de tout martyr et tout héros authentique.

Mais c'est en fixant notre attention, à la fin, sur le problème de la liberté, qu'il nous deviendra clair avec une évidence finale, qu'au point de vue de l'homme pensant l'art représente le seul dénominateur commun concevable pour toutes ses aspirations. L'esprit est bien entièrement libre en soi et sur son plan propre. Mais dans le monde des phénomènes, il ne l'est jamais autrement que l'est l'artiste qui crée. Comme celui-ci nécessairement doit compter, quoi qu'il fasse, afin de réaliser son inspiration, avec les lois de la matière qu'il forme, qu'il s'agisse de rythmique musicale, de la pesanteur, de l'échelle des couleurs, de la logique, de la grammaire et de la syntaxe, tout de même l'homme ne peut manifester sa liberté sur le plan de la vie-même qu'en comptant avec les lois propres de toutes les couches et parties qui le composent. A cette condition seule et dans ce sens seulement il est pratiquement libre. Ce n'est qu'en se conduisant en artiste que l'homme réussit à incarner dans la vie terrestre ce sens spirituel qu'il sent représenter son propre tréfonds. Mais c'est justement parce que l'homme n'est libre qu'au sens où est libre l'artiste, que toute perfection de la vie dépend de l'homme-même; d'où l'insigne dignité de sa condition. Que des forces surnaturelles et suprapersonnelles agissent à travers son moi, c'est ce moi qui doit faire preuve de toute l'initiative dont il dispose, s'il veut que le monde se transforme à l'image de son idéal. Mais un autre aspect de cette même initiative spirituelle indispensable, c'est la bonne volonté. Là où celle-ci fait défaut, l'échec, la déchéance progressive, enfin la chute sont inévitables. C'est sur ce côté du problème que Jésus-Christ a mis l'accent principal à ce point, que dans le Christianisme la bonne volonté joue presque le rôle d'un dénominateur général. Mais elle peut effectivement jouer ce rôle. Car tout malentendu est au fond un signe de mauvaise volonté, toute inertie non supérée l'est aussi.

XVI

CULTURE DE LA BEAUTÉ

Nous nous sommes occupés déjà de ce fait que la superstition représente le prototype de toute vue d'ensemble des choses (p. 128). Et nous avons conclu alors que l'idéal de la connaissance ne consiste pas du tout dans l'unification de tous les phénomènes sous le signe de la simplification, mais dans la compréhension de toute la diversité réellement existante *dans* toute sa diversité. En ce sens, tous les systèmes philosophiques, même les plus scientifiques, renferment une bonne dose de pure superstition. Parmi les superstitions que nous a léguées notre passé, il y en a de plus ou moins inoffensives et de plus ou moins utiles. Généralement parlant, celles de l'Orient sont plus judicieuses que celles qui survivent en Occident. Je trouve admirable, par exemple, ces idées chinoises certainement inexactes que c'est la loi morale et non pas la gravitation qui maintient l'équilibre des systèmes stellaires, et que si le chef d'état a « mis en ordre » sa propre personne, un ordre propice des choses extérieures, jusqu'aux chutes de pluie opportunes, en résulterait logiquement : la première des croyances est sans doute la raison d'être principale de la moralité sans rivale des Chinois, et la seconde du primat reconnu à la culture de l'humanité dans l'homme. Or parmi les nombreuses superstitions mauvaises qui survivent dans l'inconscient de l'Occident, une des plus funes-

tes est celle que représente l'équation socratique, d'après laquelle ce qui est beau doit être pour cela même vrai, et vice versa.

Au point de vue lexicographique, on peut évidemment définir les mots comme l'on veut. Mais en réalité, cette liberté n'existe au sens positif qu'en mathématiques. D'abord, les mots *ont* un sens propre et c'est lui, s'il s'agit d'une langue maternelle héritière d'un long passé culturel interrompu, que saisit d'emblée la compréhension immédiate et involontaire. Les mots sont les incarnations primaires du sens; ils ont donc des « correspondances » pré-existantes dans l'inconscient profond. Mais de plus, la théorie influe toujours sur la pratique; si elle est fautive, elle déforme l'expérience et égare l'activité. Or l'équation socratique précitée a fait un mal énorme, car la tendance à la Beauté et la tendance à la Vérité ont des racines telluriques absolument différentes¹, de sorte que l'erreur a mené toujours de nouveau, d'une manière ou d'une autre, à un déracinement de la vie humaine, soit dans la dimension de la Terre, soit dans celle de l'Esprit.

La racine tellurique de l'aspiration à la Beauté, c'est la sensibilité; celle de l'élan vers la Vérité, c'est l'agressivité. Pour faire saisir le sens élémentaire de la première aspiration, je ne connais pas de meilleure introduction que la science moderne des rêves. Le rêve n'a jamais d'objet proprement dit; il exprime des états d'âmes du rêveur, et tout homme pendant qu'il rêve est un poète. Or il est prouvé que toute apparition belle dans le rêve signifie attirance subie. Vu que l'état de rêve représente

1. Nous résumons ici une partie de ce qui a été exposé plus longuement dans le chapitre « Delicadeza » des *Méditations Sudaméricaines*, en y ajoutant des réflexions inédites.

un état de conscience plus primitif que l'état de veille et qu'il est familier à absolument tous les hommes, chacun peut, à travers cette expérience personnelle, saisir spontanément la signification originelle du Beau et du Laid. Beau est en premier lieu ce qui fait du bien, laid ce qui fait mal. Beau est ce qui flatte la sensibilité, laid ce qui la blesse. D'où l'équation panhellène qui affirme que beauté et bonté représentent des corrélats (*καλὸς κ'ἀγαθὸς*) et qui survit dans notre notion du « beau temps » et les expressions « belle âme » et même « beau cigare » (équivoque qu'on rencontre fréquemment dans la conversation d'Allemands incultes). Au même sens, pour certains Indiens sud-américains, il n'y a qu'un seul vocable pour Beauté et Bonheur. Mais ce que nous avons dit sur les racines telluriques différentes des aspirations à la Beauté et à la Vérité n'est pas encore le dernier mot dans cet ordre d'idées : phylogénétiquement, la première précède la seconde. C'est que la Peur originelle précède dans la vie tout autre état d'âme. Pour les organismes élémentaires, la faim ne représente point un problème, car elle trouve sa satisfaction presque aussi automatiquement que chez l'homme le désir de respirer; ceci est vrai même du nouveau-né humain qui a toujours à sa disposition, sauf accident, le sein maternel. La Peur, par contre, naît par évocation, comme état d'âme subjectivement correspondant à l'expérience objective du fait primordial perçu que la vie est à tout moment menacée dans son existence. Comme la douleur est le grand signal d'alarme du corps, la peur est celui de l'organisme psychique. Pour cette raison, les animaux ont peur en tout premier lieu. Pour la même raison, l'homme primitif est dans son essence un peureux et non pas un courageux. Mais cette

peur est d'autre part un symptôme de ce que le primitif est, en règle générale, un être sensible et susceptible et non pas obtus et brutal (voir pour les exceptions *Méditations Sud-Américaines*, p. 178). Partant, la Peur Originelle représente entre autres choses aussi une des racines telluriques de l'imagination. Tous les peuples et individus qui ont de l'imagination souffrent davantage de la peur que ceux qui n'en ont pas. Il est temps que meure enfin cette tradition qui remonte au plus ancien moralisme utopique, et qui ne voit *que* le mauvais côté de la peur : sans elle, presque rien de ce qui appartient au domaine de la défense, du rempart primitif jusqu'aux plus hautes religions, n'aurait jamais vu le jour. Et ce n'est pas tout : sans la Peur Originelle, le sens de la beauté n'aurait jamais pu jouer ce rôle prépondérant sur terre qu'il a joué et qu'il joue effectivement. Dans la vie moderne, c'est en étudiant la femme qu'on se rend le mieux compte de ces corrélations, car en elle survit bien plus de modalités de vie primordiale que chez l'homme. Elle est peureuse au fond; la sensibilité et la susceptibilité sont ses caractères prédominants; en premier lieu elle désire qu'on la flatte, qu'on ne la blesse pas, et son échelle instinctive de valeurs spécifiques se rapporte à cela. Mais c'est de là aussi que vient l'immense rôle que joue chez la femme la beauté. Les objections que tant d'hommes dits intelligents ont fait à la qualification du sexe féminin comme beau sexe ne fait pas honneur à leur capacité de compréhension. Cette qualification, absolument exacte, n'a pas sa raison d'être dans la beauté supérieure du sexe féminin, qui certainement n'existe pas chez beaucoup d'animaux et beaucoup d'individus humains : elle l'a dans le rôle que la beauté joue dans toute son organisa-

tion. Cela revient donc au même, en principe, qu'une femme soit belle de corps, ou qu'elle se pare, ou qu'elle préfère les hommes beaux et des manières raffinées. Or plus un type d'homme est primitif, et plus il ressemble en ceci aux femmes. Et si on y regarde de très près, on arrive à dire : tout se passe comme si dans la nature toute entière les organismes étaient soumis en premier lieu aux normes du beau. Rien n'est plus faux que cette croyance du dix-neuvième siècle que des considérations d'utilité aient présidé à la création : c'est au contraire parce que tout organisme tend à préserver en premier lieu sa vie et son identité intégrale, laquelle en tant qu'état de perfection atteinte incarne toujours une valeur esthétique, qu'il est possible de dégager de la totalité indissoluble d'un organisme, par un procédé d'abstraction artificielle, le rôle utile que joue telle partie. Seule une excentricité exclusivement humaine a dans quelques cas, très rares du reste, fait jouer à des considérations d'ordre utilitaire un rôle prépondérant dans une civilisation. Ce qui a réellement présidé à la création vivante, c'est une imagination immensément puissante, exubérante et souvent extravagante et fantaisiste. Avec la même exubérance qu'elle sème des milliards de germes afin que survivent quelques-uns — ce qui contredit absolument à tout idéal d'économie — elle prodigue, sauf rare exception, lorsqu'elle invente des formes vivantes, des idées sculpturales, pittoresques et ornementales.

Ce sont les qualités primordiales de la vie subjective, la sensibilité et l'irritabilité, qui servent de trait d'union entre la tendance objective de la nature et la continuation de son œuvre par des êtres à sujet autonome. Le désir d'éprouver du plaisir et de plaire, de jouir et de faire jouir sont les motifs

telluriques les plus puissants dans toute création du Beau. Pour ce qui est de l'homme, je ne crois pas qu'on puisse exagérer le rôle du désir de plaire dans la formation de toute culture. Les troubadours ont chanté pour leurs dames. C'est pour leur plaire que les chevaliers ont appris à maintenir de la distance et qu'ils ont adopté des manières raffinées; la plupart des artistes ont créé par amour pour quelqu'un. Même en religion un des motifs les plus puissants a toujours été celui de vouloir plaire à Dieu.

L'ASPIRATION à la Beauté est donc primaire et absolument indépendante de celle à la Vérité. Mais il faut même aller plus loin : la dernière aspiration est originellement opposée à la première. Au point de vue de la sensibilité et de la susceptibilité, la Vérité — à moins qu'elle ne révèle de la beauté, ce qu'elle ne fait jamais qu'incidemment — est en premier lieu indiscreète et brutale. Son idéal est l'objectivité absolue dans le jugement — mais ceci implique que le subjectif ne compte pas pour elle; et toute vie personnelle a son centre et sa dernière instance dans la conscience subjective. Autant dire que la Vérité est inhumaine. Jamais elle n'admet comme argument l'effet que ses révélations produisent sur la sensibilité; elle est par principe destructrice des apparences. D'où ce fait que pour les êtres primitifs c'est le mensonge et non la sincérité qui incarne la norme, et que le premier est jugé préférable, sauf rare exception, dans le commerce humain. Arrivés à ce point, nous sommes à même de comprendre pourquoi toutes les grandes cultures de passé ont toujours opté, quand s'imposait la nécessité de choisir, pour la Beauté et contre la Vérité. Vu que la tendance à la Vérité ne

respecte ni la sensibilité ni les apparences que celle-ci construit ou accepte comme sauvegardes, elle menace de détruire l'intégralité et même l'identité. Elle est donc bien réellement la fille de l'agressivité. Son but final peut être purement constructif : jamais elle ne l'atteint effectivement . Et chemin faisant, elle dissèque, elle décompose le donné; les disciplines scientifiques qui sont prototypes pour elle, sont l'anatomie et la chimie; ce n'est jamais qu'après avoir détruit une synthèse préexistante qu'elle songe à en créer une nouvelle. Or l'identité et l'intégralité de toute vie dépend précisément de ce qu'on ne la décompose et ne la dissèque pas. Et plus sa forme est parfaite, plus toute analyse la menace dans son existence même. Ce qu'une belle femme ne veut à aucun prix, c'est changer d'aspect; elle veut demeurer ce qu'elle est, même moyennant artifice, s'il n'y a pas d'autre moyen; en conséquence, elle ressent le moindre attentat à son identité physique comme offense mortelle. Tout de même, l'homme dont la conscience a son centre dans l'honneur, n'admet même pas la question s'il a tort ou raison dès qu'il se sent lésé. Le primat du sens de l'honneur implique la reconnaissance de l'identité et de l'intégralité personnelle comme valeurs suprêmes. Dans le monde bourgeois, le mot « intégrité » perpétue encore l'antique impératif chevaleresque : « intégrité » ne signifie guère autre chose qu'intégralité morale. Or de toute évidence, l'honneur est une valeur d'ordre esthétique; c'est pour cela même que l'argument qu'une offense énoncerait une part de vérité ne la rend pas pour cela plus acceptable. C'est pour cela aussi qu'un instinct primordial pousse l'homme insulté à tuer son adversaire : si quelqu'un attente à son intégralité, il attente à sa vie, et il

n'est que logique qu'il ne voie une compensation réelle de l'affront subi que dans la destruction de l'identité de son adversaire.

Des considérations précédentes il découle cette vérité plus générale que toute culture en tant que telle doit appartenir à l'ordre de la Beauté; c'est là ce qui explique pourquoi, nous l'avons dit déjà, toutes les grandes cultures du passé, quand elles étaient obligées de choisir, ont opté pour la beauté et contre la vérité. Il est à la mode de nos jours d'appeler les cultures des organismes : en vérité, leur plan est celui de l'art. Nous en avons déjà dit l'essentiel dans le précédent essai. Il suffira donc ici que nous ajoutions ce qui suit. Toutes les valeurs et normes qui régissent une culture ont comme fin dernière la sauvegarde et la préservation de son identité et de son intégralité. A cette fin, une culture établit et reconnaît des conventions, basées sur des fictions, là où l'harmonie ne peut être maintenue sur la base des rapports réels. A la même fin elle transpose souvent le réel sur un plan d'irréalité, ce qui ou bien élimine les conflits de la conscience, ou bien rend impossible une réaction directe; c'est là le sens esthétique du plan particulier qu'occupe la justice. Les normes qui fixent une distance qu'on ne peut franchir, comme celles de la hiérarchie et de la courtoisie, sont là pour que le rayon d'action d'un être n'empiète pas sur celui d'un autre et pour que la subjectivité de chacun soit dûment respectée en son lieu. On peut de la sorte considérer le crime comme une tache sur la beauté, et le châtement comme compensation esthétique. Vu qu'il est impossible de transfigurer toute la réalité selon les exigences de l'Esprit, toutes les grandes cultures du passé ont accordé une valeur capitale à la sauvegarde des apparences. L'opinion

chinoise qu'il faut avant tout « sauver sa face » ne représente qu'une exagération de ce qui a existé partout dans le même sens. Mais qu'il s'agisse d'apparences ou de réalités — toute culture du passé digne de ce nom a été inspirée par l'idéal de la Beauté et non pas par celui de la Vérité. Ceci est vrai au plus haut degré de celles de la Chine, du Japon, de la Grèce antique, de la Provence, de la Renaissance Italienne, du xvii^e siècle français. L'idéal du sage chinois n'était pas atteint, tant que sa profondeur et sa gravité ne se trouvaient sublimées en grâce. En Grèce, avant Socrate, la question de la vérité comme valeur suprême ne se posait même pas. Au xvii^e siècle et encore au xviii^e, la vérité devait *plaire* en premier lieu. Lorsque l'idée de l'idée de plaire perdit de son prestige, immédiatement la culture européenne commença à décliner. Dans les pays modernes dits les plus avancés, la vie n'est plus du tout un art; elle ressemble à une usine ou à un laboratoire, et ce qu'elle perpétue des traditions, elle le fait sous forme de musées ou d'expositions.

MAIS tout ceci ne prouve pas encore que c'est précisément la fausse équation socratique, comme nous l'avons prétendu au début, qui est responsable de la décadence culturelle de l'Occident. Cette preuve, nous pouvons maintenant l'apporter en peu de mots. Si ce qui est vrai doit être beau également, il s'en suit logiquement que ce qui n'est pas vrai ne saurait être beau. Cette conclusion formaliste serait sans la moindre importance — si l'évolution des collectivités ne se conformait pas avec une exactitude presque pédantesque et un esprit de suite presque terrifiant aux lois de la logique élémentaire. Toute cette dialectique qui con-

duit de la révolution à la réaction et vice versa, du libéralisme à l'autoritarisme, etc., etc..., en deux mots, de ce que Hegel appelait « de la thèse à l'anti-thèse » n'est possible que parce que les hommes au-dessous de la moyenne — et l'esprit des collectivités est toujours représenté par ceux-ci — prennent absolument à la lettre tout ce qu'on leur dit et se comportent comme si les lois de l'identité, de la contradiction et du « tiers exclu » étaient les lois fondamentales de l'Univers. D'où l'incroyable importance de la « juste désignation » précisément de nos jours où la voix du haut-parleur atteint virtuellement tous les humains; d'où l'action affreusement profonde de la moindre erreur et de la moindre falsification. Dans la Grèce antique, les choses n'allaient pas aussi mal qu'en Europe moderne, car seuls les hommes cultivés y comptaient. Néanmoins, le jour même de la naissance de la philosophie scientifique, la désagrégation de la culture y commença. En mettant le résultat du raisonnement au-dessus de la convention — ce pourquoi il fut condamné à mort par le peuple d'Athènes, — Socrate n'ébranla pas seulement l'Olympe, il sapa les bases de toute la culture hellénique. Car celle-ci était avec une exclusivité encore plus grande que celle de la Chine antique une pure culture de la Beauté. Dans la suite, les événements se précipitèrent. Dans sa vieillesse austère, Platon, si grand artiste qu'il fût par ses dons et son tempérament, devint renégat de la Beauté, au point de vouloir bannir tous les poètes de son état idéal : tant il était, quoiqu'inconsciemment, frappé par la perception du fait que les idéals de la vérité et de la Beauté ne sont pas compatibles. Avec le Christianisme, surtout grâce à la réception, de sa part, de l'Hellénisme, l'idéal du Vrai remporta une victoire

définitive. Et comme le Christianisme se développa surtout dans l'orbe culturel hellénique, il était logique et nécessaire qu'il arriva bientôt à l'horreur de la beauté et au culte du laid. Nous avons là, je crois, l'exemple le plus frappant de l'énantiodromie, c'est-à-dire du passage au contraire, qu'offre toute l'histoire. Des moines malpropres, des saints émaciés recueillirent le prestige des vainqueurs d'Olympie; les beaux dieux de l'Olympe se muèrent en esprits malins, le Divin Pan se transforma en Diable, Aphrodite devint sorcière et infâme séductrice. Cette énantiodromie représente un véritable renversement des valeurs; grâce à lui, l'équation socratique, que ce qui est vrai est beau également, survécut sous cette forme logiquement opposée que ce qui n'est pas vrai n'est pas beau, laquelle se consolida en fin de compte dans l'équation que ce qui est laid est beau.

En Occident, il y eut relativement tôt une restauration partielle de l'esprit païen, et avec elle une réhabilitation partielle de la Beauté. La chevalerie avec son idéal de l'honneur qui est, nous l'avons vu, d'essence esthétique, la culture catalano-provençale, mère de la courtoisie, celle de l'Italie de Dante jusqu'à celle de la Renaissance, le culte catholique tout imbu de sens du beau, enfin l'art de la vie des siècles classiques en Europe en représentent les expressions et les étapes principales. Néanmoins, à travers tout, la tendance originelle du Christianisme qui était ennemi de la Beauté, s'affirma tellement forte, que sourdement elle ne cessa d'émettre la note fondamentale et à la longue donna toujours le ton. Un règne véritable de l'idéal de la Beauté est incompatible avec la mauvaise conscience — mais les Chrétiens ne cessèrent jamais d'avoir précisément cette mauvaise conscience.

Aussi un Macchiavel n'était-il possible que comme exposant de la sur-compensation de la mauvaise conscience qui vivait au fond de la *virtu* a-morale de la Renaissance, comme plus tard Nietzsche n'était possible que comme exposant de la sur-compensation d'un protestantisme exsangue.

Mais il est temps maintenant que nous mettions l'accent aussi sur l'aspect positif du processus, qui est le suivant : l'esprit ne *croît* que sous le signe de la Véracité; tout mensonge, toute illusion recouvre l'être spirituel du voile de la Maya. Il faut se dégager de celui-ci ou bien le déchirer pour réaliser son propre tréfonds et lui permettre de monter à la surface pour y dominer. Qui donc aspire à la réalisation ultime de soi-même, à la libération, au salut, à la vie éternelle ou au nirvana, ne pourra atteindre son but que sous le signe de la Vérité. D'où le rôle incroyablement fécond que le message du Christ a joué précisément dans le progrès humain : quel que fût son enseignement du reste, il incita l'homme à changer, à s'améliorer, à se dépasser. C'est au même but, naturellement, que tous les grands représentants de l'Esprit religieux et métaphysique en tous pays ont incité leurs disciples; mais il n'y a que le Christ qui entreprit de fonder le royaume des cieux sur la terre. D'où la tendance anti-culturelle du Christianisme primitif. Tous ceux qui aspirent à la sainteté doivent renoncer de ce fait à la beauté, car ils ne peuvent admettre la perfection au sens du siècle comme idéal; pour eux, l'homme en tant qu'homme est un embryon, et tout embryon doit être laid, car s'il était parfait déjà, il ne se développerait plus. En ce sens, on peut dire que déjà le Christianisme était possédé par cet esprit scientifique et évolutionniste qui ne se dégagera complètement qu'au XIX^e siècle. Mais par

cela même, il était anticulturel. Il ne pouvait voir dans la Beauté qu'une séductrice qui incitait l'homme à s'attarder au milieu de formes qu'il devait dépasser. D'où ce terme *πάλη* qu'employaient les Grecs christianisés pour désigner la beauté, terme dont le sens survit aujourd'hui encore incorrompu dans le concept *prélest* de la Russie orthodoxe; *prélest* signifie en même temps beauté enchanteresse, tentation et séduction; si dans la vie profane le mot est employé exclusivement au premier sens, elle n'a que les derniers en religion. Toute cette conception antiesthétique de la vie survit, nous l'avons vu (p. 219), aujourd'hui encore dans la province Grecque. Quant à l'Occident, les états et les étapes mêmes de la restauration et de la réhabilitation de la beauté servirent en fin de compte le développement progressif d'une conception de la vie anti-esthétique. La chevalerie, il est vrai, n'admettait pas le mensonge parce que celui-ci détruit l'intégrité de la personnalité qui reconnaît comme valeur ultime la vérité; ne pas mentir était donc pour elle un impératif de l'honneur. Néanmoins, c'est de la chevalerie que naquit cet esprit scientifique qui n'admet aucune subjectivité. Désormais il est allé en s'accroissant. Et dès le moment où l'esprit scientifique eut atteint la suprématie, il s'est manifesté de décade en décade toujours plus clairement qu'une civilisation basée sur l'aspiration à la Vérité a une racine tellurique totalement différente de toute culture qui est basée sur l'aspiration à la Beauté. La civilisation occidentale est devenue de décade en décade plus agressive, plus indiscreète, brutale et destructrice. D'où sa laideur progressive. Le naturalisme du XIX^e siècle osa afficher une franche prédilection pour le laid. D'où entre autres choses la vogue du Darwinisme : ce n'est pas le fait allégué,

qui n'est pas improbable du tout, que l'homme descend du singe qui importe ici, mais l'allégresse qu'éprouvèrent les hommes de cette époque en se disant qu'ils n'étaient pas formés à l'image de Dieu.

Dès lors, cet objectivisme qui est la conséquence fatale de tout culte exclusif du Vrai, est dans maint pays arrivé au point où il est en train de tuer toute subjectivité. L'âme se dessèche et dépérit; l'homme se déshumanise. La plupart trouvent naturel aujourd'hui qu'on empoisonne dans la guerre femmes et enfants, bientôt on recommencera peut-être à manger de la chair humaine. Il n'y a plus que l'*utile* qui compte; et, bien entendu, non pas ce qui est utile à l'âme et à l'esprit, mais ce qui est utile au sens brutalement matériel. Voici une nouvelle énantiométrie qui se produit toujours dans la même chaîne logique ininterrompue qu'initia Socrate. C'est sous le même signe exclusif de la Vérité, sous l'influence duquel l'humanité occidentale se christianisa, qu'elle aboutit maintenant à la déchristianisation. L'esprit scientifique, dont le XVIII^e siècle attendait tout le progrès de l'humanité dans l'homme, aboutit à la déshumanisation. Plus le temps avance, et plus puissamment se manifeste la racine tellurique primordiale de la recherche de la Vérité, qui est l'instinct agressif. La pente naturelle de l'évolution occidentale mène à la guerre de tous contre tous, des hommes contre l'Univers, contre Dieu et comme terme ultime à leur autodestruction.

EN face de cette tournure de plus en plus terrifiante que prennent les événements, ceux qui ne pratiquent pas la politique de l'autruche, et parmi ces derniers ceux qui comprennent, sont saisis d'épouvante. Des mouvements de réaction se dessi-

nent dans le sens de toutes les intégralités anciennes, la chrétienne du Moyen Age, la païenne, la primitive, la primordiale du Paradis. D'autres prêchent un renoncement aux acquisitions de l'ère scientifique ou même une régression à l'intégralité animale. Toutes ces solutions ne sont pas des solutions. L'histoire est irréversible. Nous vivons dans « l'Ere géologique de l'homme »¹ qui est celle de l'homme technisé. Sa conscience rationnelle est éveillée une fois pour toutes, et jamais l'homme ne renoncera plus à la recherche de la vérité ni aux mesures pratiques à l'avantage de l'homme pensant que rendent possibles ses acquisitions. Mais nous avons vu d'autre part qu'il ne peut y avoir de *culture* et, partant, de vie collective constituée sur la base de l'art de la vie, qui, nous l'avons vu, est la seule base véritablement humaine, que sous le signe de la Beauté. Alors l'idéal nouveau auquel il s'agit d'aspirer et qu'il faut atteindre ne fait plus de doute : il faut arriver à une nouvelle culture de la Beauté qui restaurerait l'intégralité humaine, mais qui embrasserait aussi tout ce que contient de positif l'élan occidental vers la Vérité.

C'est-à-dire : la science, tout en restant ce qu'elle est, et nullement entravée, doit arriver à devenir partie intégrante mais subordonnée de l'art de la vie. L'intelligence équivaut chez l'homme à ce qu'est l'instinct chez l'animal. Mais tandis que l'instinct ne déborde jamais le cadre qui définit les nécessités totales d'une vie, de manière à le briser à la limite, l'intelligence qui participe de la liberté peut poursuivre ses fins particulières sans référence au tout et sans égards pour lui. C'est pour cela que l'élan vers la Vérité, s'il est aveugle à toute

1. Voir le chapitre « l'idéal animal » de notre *Psychanalyse d'Amérique*.

autre considération, peut conduire jusqu'à l'auto-destruction. La tendance à la Beauté, par contre, vise et aboutit toujours à l'intégralité. Il s'agit donc maintenant d'incorporer l'immense élan vers le Bien qu'incarne l'élan vers la Vérité dans une synthèse d'ordre artistique. La Vérité suprême, c'est-à-dire celle qui se réfère à l'Esprit comme substance, n'est jamais ennemie de la vie; elle donne un sens supérieur à tout, elle englobe tout et n'exclut rien; quiconque la saisit, élève sa vie intégrale sur un plan supérieur; ce qui était obscur devient alors lumineux. Ce ne sont que les vérités superficielles et partielles poursuivies par des tendances unilatérales qui se révèlent destructives. Il s'agit, en somme, d'arriver en principe au même ordre des valeurs et des choses qu'ont réalisé toutes les deux sur le sol Italien, par le moyen des forces réelles qui existaient alors, deux grandes cultures : celle de la Rome païenne, et celle de la Rome catholique qui prolonge la première jusqu'à notre époque. La Rome antique non hellénisée était, elle aussi, agressive et scientifique, dépourvue de sens immédiat de la Beauté, barbare au point de vue des Grecs. Mais avec l'apogée de l'Etat Romain fut achevé un des plus grands chefs-d'œuvre de l'art de la vie qui existent : cet Etat maintenait une diversité bien plus grande encore que celle de notre époque dans un équilibre qui à la fin a profité à tous dans tous les sens. Même le Christianisme n'aurait pu devenir ce qu'il devint sans l'existence, durant les premiers siècles de sa croissance, de l'Empire Romain. Car précisément ce mélange de tolérance et de persécution que la supériorité de l'esprit politique des grands empereurs prescrivit aux autorités, a plus que toute autre chose aidé le Christianisme à réaliser son identité profonde. C'est en nous plaçant au

point de vue de l'art de la vie, que nous comprenons toute la profondeur inhérente à l'idée du Droit Romain. Or la Rome catholique, qui préserva une partie considérable des anciens cadres et des anciennes traditions juridiques et diplomatiques, intégra le désir de métamorphose unilatéral du Christianisme primitif, ennemi non seulement de la Beauté mais même de la Vie terrestre, dans le chef-d'œuvre grandiose d'une Eglise où tout trouva sa place : l'aspiration à la Vérité et celle à la Beauté, le Temporel et l'Eternel, l'Amour et la Puissance, la Foi et la Connaissance, le Rationnel et l'Irrationnel, l'Aigle et la Croix, les valeurs du Martyr aussi bien que celles du Héros; elle y réussit en imposant à toute expression des bornes qui garantissaient l'harmonie universelle.

Les édifices de la Rome païenne et de la Rome catholique ne peuvent plus, ni les uns ni les autres, fonder et assurer la plénitude de la vie. C'est que la différenciation de l'individu est allée trop loin pour cela, la pensée est devenue trop indépendante et le sens du droit à un rayon d'action correspondant aux aptitudes est devenu trop universel et trop impatient de toute entrave. Une synthèse nouvelle, analogue aux synthèses précitées, ne sera viable que lorsqu'elle embrassera tout ce qu'il y a de positif dans l'acquis des derniers siècles et lorsqu'elle assurera à l'individu autonome et à l'esprit universel qui vit en chacun un degré de liberté inédit. Je ne pense pas du tout, en premier lieu, ici, à la liberté de pensée ni à la liberté d'action dans le sens du « laisser faire, laisser passer » : je pense à cette liberté qu'exigent les forces spirituelles profondes du Courage et de la Foi. Car ce sont elles qui donnent un caractère proprement spirituel à la curiosité de l'intelligence et à l'énergie avide d'entreprise;

ce n'est pas l'inverse qui est vrai. Nous avons dit que la science européenne est originairement fille de l'esprit chevaleresque : c'est que le courage de supporter l'aspect de la vérité, et la foi dans la valeur de la recherche indépendante — variante de l'esprit d'aventure — sont ses sources les plus profondes. Or tous les chefs-d'œuvre antérieur de l'art de la vie, notamment les deux grandes constructions que nous venons de signaler, comptaient trop avec la Peur Originelle et employaient à cause de cela trop de fictions qui voilaient ou irréalisaient l'état de faits réel. De tous ces remparts que l'ingéniosité de l'intelligence a bâtis contre la Peur, les bases sont d'ores et déjà sapées. Tôt ou tard, ils s'effondreront tous. Il ne peut y avoir désormais d'équilibre durable entre la Nature et l'Esprit que si celui-ci triomphe de *toute* peur, et de *tout* doute qui en provient; que s'il devient capable de regarder en face toute la Réalité, telle qu'elle est, et de s'affirmer indépendant comme esprit, quel que soit son destin tellurique. Les attitudes du héros qui ne craint rien et du Saint qui s'avoue tout doivent devenir en principe la norme.

Mais ce changement à effectuer ne concerne que les éléments de la culture, non pas son essence. Si la nouvelle culture à fonder doit être basée sur le Courage et sur la Foi, mais sous le signe de la Vérité, cela ne change rien au fait qu'en tant que culture elle ne pourra être réalisée que sous le signe de la Beauté; seulement, elle devra être située sur un plan de compréhension supérieur qui par lui-même fonde un plan vital nouveau. Sous le signe exclusif de la Vérité, il ne peut y avoir de culture, car l'idéal de la Beauté, c'est en même temps l'idéal de la plénitude de la vie. Il est identique à l'idéal de la perfection — et la perfection est aussi l'idéal

suprême de la recherche de la vérité. Car s'il est vrai que les racines telluriques de la tendance à la Beauté et de la tendance à la Vérité sont différentes et incompatibles, il n'en est pas de même dans la direction du Sens spirituel. Dans cette orientation-là, deviennent vraies l'équation de la métaphysique hindoue où Etre, Savoir et Béatitude reviennent dans le cas suprême au même, en se fondant dans une harmonie d'ordre supérieur, et celle du Christianisme Grec-Orthodoxe, selon laquelle la Sagesse, la Charité et la Béatitude ne font qu'un. Le livre sur la vie des Saints particulier à l'Eglise orthodoxe, qui en russe a pour titre *Dobrotolioubie*, amour de la Bonté, s'appelle en grec *Philokalia*, amour de la Beauté.

1935.



ŒUVRES DU COMTE HERMANN DE KEYSERLING

parues en français

LIBRAIRIE STOCK, Éditeur

MEDITATIONS SUD-AMÉRICAINES

Traduction d'Albert Béguin. Un vol. in-8° carré : 45 fr.

I. Le Continent du troisième jour de la création. — II. La Peur originelle. — III. Guerre. — IV. Sang. — V. Destin. — VI. Mort. — VII. — Gana. — VIII. Delicadeza. — IX. L'Ordre émotionnel. — X. Tristesse. — XI. Irruption de l'Esprit. — XII. Divina Commedia.

C'est d'après le jugement de tous les esprits supérieurs qui l'ont lu, le chef-d'œuvre de Keyserling. Non seulement une grandiose cosmogonie et théodicée, dans laquelle beaucoup voient le pendant moderne de la Divine Comédie de Dante, mais un traité profondément émouvant des bas-fonds de l'être humain, des passions de l'âme, de l'amour et de l'aspiration du tellurique vers l'éternel.

JOURNAL DE VOYAGE D'UN PHILOSOPHE

Edition ordinaire in-8° carré. 2 vol. 60 fr. Traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac avec une préface à l'Édition Française par l'auteur. Edition de luxe sur pur fil. 2 vol. 150 francs.

I. VERS LES TROPIQUES. — Avant le départ; Dans la Mer Méditerranée; Dans le Canal de Suez; Dans la Mer Rouge; Aden; Dans l'Océan Indien.

II. CEYLAN. — Colombo; Kandy; Dembull; A travers la jungle vers Habarane; Au bord du Lac Minneri; Pollonaruwa; Anuradhapura.

III. L'INDE. — Rameshvaram; Madoura; Tanjore; Conjeevaram; Mahabalipuram; Adyar; Ellora; Oudaipour; Tschitor; Djaipour; Lahore; Peshawar; Delhi; Agra; Bénarès; Bouddha-Gaya; Dans l'Himalaya; Calcutta.

IV. VERS L'EXTRÊME ORIENT. — Dans le Golfe de Bengale; Rangoon; Penang; Singapour; Hong-Kong.

V. EN CHINE. — Canton; Macao; Tsingtaou; A travers le Shantoung; Tsi Nan Fou; Pékin; Hankow; Sur le Yang Tsé; Changhaï.

VI. JAPON. — A travers le Yamato; Au monastère de Koya San; Nara; Kyoto; Isê; Myanoshita; Nikko; Tokyo.

VII. VERS LE NOUVEAU MONDE. — Sur l'Océan Pacifique; Honolulu; Au cratère du Kilauea; Sur les champs de lave du Kilauea; Au bord du cratère, la nuit; Dans la baie de Waikiki; vers l'Amérique.

VIII. AMÉRIQUE. — San Francisco; Dans la vallée du Yosemite; Dans le bois de Mariposa; Au Gran cañon du Colorado; A travers la Californie; Dans le Parc de Yellowstone; Salt Lac City; Vers l'Est; Chicago; New-York.

IX. DE RETOUR. — Rayküll.

Les titres de chapitres ci-dessus, qui sont les noms géographiques des étapes du Voyage, devraient être suivis de l'argument de chaque chapitre, comme dans les tables des matières des deux volumes du Journal. Mais celles-ci ont une étendue de vingt-six pages qui ne peuvent être reproduites ici. Mais ce fait seul suffit à signaler la richesse spirituels, intellectuels et moraux qui affectent la vie de l'Humanité sous ses aspects géographiques ou nationaux. Le Journal a rendu son auteur célèbre du jour au lendemain; il est classique dans le monde entier. Il reste aujourd'hui et restera toujours aussi jeune qu'à son apparition.

ANALYSE SPECTRALE DE L'EUROPE

Traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac.

In-8° carré. Edition originale sur pur fil du Marais : 100 fr.
Alfa : 45 fr. Edition ordinaire augmentée d'un chapitre sur le Portugal : 35 francs.

Introduction. — I. L'Angleterre. — II. — La France. — III. L'Espagne. — IV. L'Allemagne. — V. L'Italie. — VI. La Hongrie. — VII. La Suisse. — VIII. Les Pays-Bas. — IX. Le Portugal. — X. La Suède. — XI. Les Pays-Baltiques. — XII. Les Balkans. — XIII. L'Europe.

Le portrait le plus courageux et le plus satirique, mais en même temps le plus profond qui existe des peuples de l'Europe actuelle. Vue d'ensemble qui, depuis sa parution, détermine la vision qu'ont les peuples non-européens de l'Europe. Elle n'est pas moins nécessaire aux peuples de l'Europe elle-même, qui y sont soumis à une consultation analytique pénétrante des plus utiles pour juger et diriger leur orientation.

PSYCHANALYSE DE L'AMÉRIQUE

Traduction de Germain d'Hangest. Préface de Maurice Boucher.

Un vol. in-8° carré : 55 francs.

Introduction. Première partie : Le Panorama Américain. Deuxième partie : Le Problème Américain. I. Primitivité. — II. L'Idéal Animal. — III. Socialisme. — IV. Privatisme. — V. Idéalisations de l'Enfant. — VI. Suprématie de la Femme. — VII. Démocratie. — VIII. Moralité. — IX. Culture. — X. Spiritualité.

Critique aussi profonde qu'amusante du peuple embryonnaire que sont, de l'avis de l'auteur, les habitants des Etats-Unis et qui a valu à l'auteur leur inimitié implacable. Au surplus, ce livre contient un trésor de vues sur des problèmes de l'intérêt le plus général, tels la démocratie, le socialisme, le féminisme, l'éducation, la technique, « l'idéal animal », etc.

FIGURES SYMBOLIQUES

Traduction et Préface de Christian Sénéchal. Un vol. in-18 Jésus, collection *Le Cabinet Cosmopolite*, 24 francs.

Préface. — I. De la fécondité de l'insuffisant. — II. Schopenhauer, déformateur. — III. Spengler, l'homme des faits. — IV. Kant, découvreur du Sens éternel. — V. Jésus, le mage.

C'est, non seulement une analyse extraordinairement perspicace des esprits étudiés, mais encore une étude extrêmement riche des types d'hommes dont les personnalités analysées donnent des illustrations. L'autobiographie de l'auteur, que constitue le premier chapitre, est particulièrement poignante d'intérêt.

LE MONDE QUI NAIT

Traduction et préface de Christian Sénéchal. Un vol. in-16, 15 francs.

Introduction. — I. La culture de l'avenir et la voie qui y mène. — II. La signification de l'état œcuménique. — III. Le vrai problème du progrès. — IV. Philosophie et sagesse.

Vision prophétique du monde actuel écrite peu après la guerre, mais qui paraît plus actuelle de jour en jour. Tout se passe comme si les événements désordonnés ne demandaient qu'à se ranger dans le cadre tracé d'avance par Keyserling. La désignation de « chauffeur » comme type du jeune homme moderne, qui de plus en plus joue le premier rôle, a fait fortune.

LA VIE INTIME

(Essais proximistes) un vol. in-16, 15 francs.

Préface. — I. Santé. — II. Propriété. — III. Famille. — IV. Mariage. — V. Progrès. — VI. Créativité. — VII. Raison et Religion.

Ici l'homme le plus ouvert à l'Univers de toute notre époque, qui ne s'est occupé auparavant que des plus vastes ensembles, concentre toute sa merveilleuse faculté de compréhension, en langage accessible à tout le monde, sur les problèmes intimes de chacun. Une dame française lui écrit : « Ce n'est pas de l'esprit, c'est du pain que vous nous donnez. » Et c'est bien du pain pour l'âme dans toutes ses préoccupations et toutes ses aspirations les plus personnelles, que contient ce petit livre, véritable bréviaire de la vie intime — livre directement écrit en français.

LA RÉVOLUTION MONDIALE ET LA RESPONSABILITÉ DE L'ESPRIT

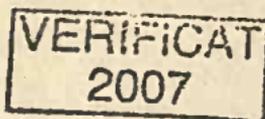
Lettre-Préface de Paul Valéry. Un vol. in-16, 15 francs.

Préface de Paul Valéry. Introduction. — I. La Révolte des Forces Telluriques et les Responsabilités de l'Esprit. —

II. Humanité et Nations. — III. De l'interdépendance des Mondes. — IV. La Révolution Mondiale.

La première explication vraiment profonde qui ait été donnée de la crise mondiale, notamment des phénomènes fasciste et hitlérien, et la première vision du chemin qui mène de la révolte des bas-fonds à la révolution de l'Esprit. — Ouvrage directement écrit en français.

N.B. — On trouvera la bibliographie complète des ouvrages du Comte de Keyserling en langue allemande, avec la mention des diverses traductions existantes, en tête des éditions françaises des ouvrages publiées en in-8°, à savoir : *Journal de Voyage d'un Philosophe, Psychanalyse de l'Amérique, Méditations sud-américaines.*



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE
VINGT-SEPT DÉCEMBRE MIL NEUF CENT
TRENTE-CINQ.